Case
FRC
11079

TABLEAU

DE

QUELQUES CIRCONSTANCES

DE MA VIE.

PRÉCIS DE MA LIAISON

AVEC

MON FRÈRE MAUGRIS,

OUVRAGES POSTHUMES

DE CHABANON,

PUBLIÉS PAR SAINT-ANGE.

TABLEAU
DE
QUELQUES CIRCONSTANCES
DE MA VIE.

PRÉCIS DE MA LIAISON

AVEC

MON FRÈRE MAUGRIS,

OUVRAGES POSTHUMES

DE CHABANON,

PUBLIÉS PAR SAINT-ANGE.

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm mihi.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE A. CL. FORGET,
Imprimeur-Libraire, rue du Four Saint-Honoré,
N°. 487.

AN III. DE LA RÉPUBLIQUE,
1795.

On trouve chez le même Libraire les Ouvrages suivans :

Essai historique et politique sur l'état de Gênes, un vol. *in*-8°. broché. 10 liv. *pour Paris*, et 15 liv. *franc de port.*

Méthode latine par Dumarsais, un vol. *in*-12. 4 liv. et 6 liv.

La même, papier vélin, format *in*-8°. 36 liv. et 40 iv.

Campagnes du duc de Brunswick, un vol. *in*-8°. broché. 15 liv. et 21 liv.

Patriotisme du cœur et de l'esprit, par le cit. Leclerc, auteur de l'histoire de Russie, 2 vol. *in*-8°. brochés. 20 liv. et 30 liv.

Panégyrique de Marat, prononcé par le docteur Cannibale, brochure *in*-8°. 4 liv. et 5 liv.

Tableau historique de la maison Lazare, broch. 3 liv. et 4 liv.

Les crimes des terroristes, poëme, par le cit. Granger, artiste du théâtre Italien. *in*-8°. 1 liv. et 1 liv. 5 s.

Pièce importante et très-curieuse dans l'affaire de Collot-d'Herbois et de ses complices, *in*-8°. 1 liv. 10 sols et 2 liv.

AVANT-PROPOS
DE L'ÉDITEUR.

CHABANON sera long-tems regretté de tous les gens de lettres et de tous les honnêtes gens qui l'ont connu personnellement : et moi je le pleurerai long-tems.

> Multis ille bonis flebilis occidit,
> Nulli flebilior quam mihi.

Qoique je n'aie été lié avec cet excellent homme que dans les six dernières années de sa vie, j'ai eu le bonheur de mériter de lui l'attachement le plus tendre. Personne n'accourut avec plus d'empressement au-devant des talens dignes de quelqu'estime : personne ne les soutint avec un zèle plus actif, ne les conseilla avec une raison plus douce, ne les consola avec une

sensibilité plus touchante. Ce fut ce penchant sans doute qui l'attira vers moi. Il vint me trouver, par ce qu'il pouvait m'être utile. Quoiqu'il fût arrivé à cet âge, où l'on ne songe plus à s'attacher de nouveaux amis; je fus le sien, dès qu'il m'eut connu : et c'est un titre précieux dont je me fais gloire. Pourquoi faut-il qu'une mort avancée ait mis un terme trop court à une amitié commencée trop tard? Chabanon se reprochait de n'avoir pas cherché plutôt à me connaître, et m'a avoué que des préventions, dont il avait reconnu l'injustice, et dont l'homme qui met le plus de choix dans ses liaisons, se défend le moins, lui avaient donné assez long-tems de l'éloignement pour ma personne. Il mourut avec une résignation ferme et tranquille, dans un tems où

l'homme de bien ne pouvait plus regretter la vie. A cette époque, inouie dans l'histoire des malheurs du monde, toutes les vertus étaient des crimes, et tous les crimes des vertus. A la théorie publiquement enseignée de la délation, de la calomnie, du vol et du meurtre, succédait la pratique infernale de tous ces crimes décrétée en loi, et exercée en masse sur la France entière, sous le nom de gouvernement révolutionnaire. Une terreur contagieuse plus cruelle que le fléau de la peste la plus désastreuse, gagnait tous les cœurs, corrompait les sentimens les plus purs, isolait les parens et les amis, et fesait oublier les intérêts les plus chers. Le cri des douleurs privées se taisait dans le silence de la consternation publique : les arts, les talens étaient proscrits,

et les crêpes funèbres du cercueil enveloppaient des ombres d'un odieux oubli ceux qui les avaient cultivés avec le plus de succès et de gloire. Faut-il s'étonner après cela que la tombe de Chabanon, cet académicien, si digne des regrets de ses confrères, n'ait pas encore reçu les hommages littéraires dus à ses talens et à ses vertus? Si, à l'exception de l'auteur de l'OPTIMISTE, qui grava sur son urne une inscription modeste, je suis le seul des gens de lettres qui ait répandu quelques fleurs sur sa cendre: son ombre ne doit imputer qu'au malheur des tems le silence d'oubli qui règne autour d'elle. Convaincu, comme d'un principe, de l'art d'écrire, que la louange, lors même qu'elle est un tribut funéraire payé à la mémoire d'un ami, doit être

préparée ; je choisis un sujet analogue à la douleur que me causait sa perte ; et je composai la pièce que l'on va lire, et qui se trouve ici placée comme dans son cadre.

LES LARMES.

ODE.

Douce larme, que la nature
Distile sur les maux du cœur,
Pour cicatriser la blessure
De la souffrance et du malheur ;
Si la douleur perce notre ame,
Si nous perdons des amis chers,
Ta goutte pure est un dictame,
Remède à nos chagrins amers.

L'aimable pitié qui demeure
A la source où tu prends ton cours,
Imprime un charme à l'œil qui pleure,
Plus touchant que tous les discours.
Ce magique et douloureux charme
Console, afflige tour-à-tour :
Tout cède au pouvoir d'une larme,
L'orgueil, et la haine, et l'amour.

De ta grotte mélancolique,
Tendre fille de la pitié,
Tu viens, à sa voix sympathique,
Couler au sein de l'amitié.
Le plaisir lui-même t'enfante;
Tu nais dans ses yeux attendris;
Et tu rends sa langueur touchante,
Plus séduisante que les ris.

Jamais le pinceau du poëte
Rendra-t-il le pouvoir des pleurs?
Ah! leur éloquence muette
De l'art efface les couleurs.
CHABANON, toi que je regrette,
Quand mon luth veut te célébrer,
Je sens la perte que j'ai faite,
Et je ne sais que la pleurer.

Qui sut d'un culte plus fidèle
Honorer les talens divers?
Vertus, dont il fut le modèle,
Où vous trouver, quand je le perds?
Hélas! il ne peut plus m'entendre!
A qui dirai-je ma douleur?
Reçois mes larmes sur ta cendre,
Toi qui les reçus dans ton cœur.

Tu meurs: ta lyre suspendue
Aux rameaux de ce noir cyprès,

Triste, muette et détendue,
Du Pinde atteste les regrets.
Ami sincère, auteur modeste,
Tes talens, tes mœurs, tes vertus,
Te sauvent d'un oubli funeste:
Ton nom vivra, quand tu n'es plus.

Au moment où je rendais aux mânes d'un ami cet hommage funèbre, j'ignorais absolument qu'il m'eût légué le dépôt de ses manuscrits; je ne l'ai su que six mois après; et je ne devais pas m'y attendre. Il avait des amis de plus ancienne date, et plus capables que moi d'honorer sa mémoire. Mais, plus d'une fois, il m'avait témoigné le désir de me léguer quelque gage de son souvenir; et sans doute il a consulté son penchant, plus que les droits de l'ancienneté et du mérite. Sans doute sa confiance s'est reposée avec sécurité sur la fidélité de mon attachement et de ma reconnaissance.

Dans l'article de son testament qui me concerne, et dans lequel il recommande avec un soin particulier à son exécuteur testamentaire de me remettre tous (1) ses manuscrits, il s'exprime ainsi :

« Il y en a deux entr'autres ; l'un a pour titre : *Précis de ma liaison avec* » *mon frère Maugris* ; et l'autre est » intitulé : *Tableau de quelques cir-* » *constances de ma vie*. Je désire pas- » sionnément que ces deux mor- » ceaux soient un jour publiés ; il » n'importe quand ».

---

(1) A l'exception de ses deux comédies, l'une intitulée LE FAUX NOBLE, revue et corrigée, et l'autre intitulée LE MYSTÉRIEUX, pièce qui n'est jamais sortie de son porte-feuille, lesquelles il donne et lègue à Fleuri et à Dazincourt, acteurs du théâtre Français, pour en disposer en son lieu et place, et comme il ferait lui-même.

Ce

Ce désir, qu'il a exprimé en mourant, est une loi sacrée qu'il m'a prescrite; et je m'acquitte de ce dernier devoir de l'amitié. C'est une exposition simple et ingénue des sentimens et des pensées d'un homme qui sera cher à tous ceux qui le liront. On croit le voir, on croit l'entendre; on est présent à tout ce qu'il raconte. Les particularités de sa vie sont en petit nombre et peu importantes; mais elles offrent des singularités piquantes; et il les peint avec des traits qui attachent l'esprit et qui remuent le cœur. Sa modestie égalait son mérite. On observera que dans cette esquisse fidelle de lui-même, il ne laisse pas entrevoir, même de profil, le savant académicien, et l'écrivain également distingué en vers et en prose Par une sage appréciation du bonheur,

il n'attacha point le sien au succès de ses ouvrages. Peut-être la lecture de celui-ci réveillera-t-elle l'attention du public sur ses autres écrits. Sans doute leur mérite serait plus généralement reconnu, si l'auteur, content des charmes que l'on goûte dans la culture des lettres, eût moins négligé le soin d'une réputation qui pouvait le rendre plus célèbre ; mais qui ne pouvait le rendre plus estimable.

TABLEAU

TABLEAU

DE

QUELQUES CIRCONSTANCES

DE MA VIE,

OUVRAGE POSTHUME

DE CHABANON.

Je cède aux instances réitérées de quelques personnes, de quelques femmes sur-tout, qui m'ont entendu cent fois, et toujours avec intérêt, raconter ce que je vais écrire. Peut-être leur amitié prêtait à mon récit des graces qu'il n'avait point par lui-même. Peut-être la chaleur du débit, l'éloquence de la parole, si naturelle lorsqu'on parle de ce qu'on a aimé, ont rendu mes discours intéressans. Peut-être aussi la peinture d'un amour excessif, et en même tems ingénu, jointe à quelques singularités piquantes, feront lire

sans ennui le récit que j'entreprends. La vérité a du moins sur la fiction cet immense avantage, que lorsqu'elle n'est pas pour le lecteur un objet d'intérêt, elle en est un de réflexion. Je ne sais ce qu'on fait d'un roman qui n'attache pas, il n'est bon qu'à être mis de côté. Mais dans la lettre la plus simple et la plus froide de Pline, de Cicéron, de madame de Sévigné, la vérité occupe, intéresse. On se transporte au tems des évènemens racontés : on change de siècle et de patrie; et dans l'action d'un seul homme, on étudie et ses contemporains et l'humanité.

Les vérités de sentiment ont encore un avantage qui leur est propre. L'impression qui en résulte est plus durable que celle des fictions les mieux imaginées. On s'y livre avec plus de confiance; on s'en occupe plus long-tems de suite, et l'on y revient plus souvent. Tel mot de madame de Sévigné sera à peine senti dans un roman : dans ses lettres, il touche profondément.

Que dans un ouvrage de pure fiction un père gémisse sur la mort de son fils, ce ne sera qu'un lieu commun dont il résultera peu d'effet. Mais Quintilien invoquant

les mânes de son fils, et les appelant les divinités de sa douleur, *numina mei doloris*, transmet à ceux qui le lisent l'impression qu'il sentit lui-même.

J'atteste ici tous les lecteurs passionnés pour *Clarisse*, et qui arrosent de larmes le roman de ses malheurs. Qu'on leur dise : ,, ceci n'est point une fiction ; elle vivait ,, il n'y a pas long-tems dans un canton ,, de l'Angleterre, et l'on y voit encore sa ,, tombe ,,. Ces mots feraient de l'histoire de *Clarisse*, un livre divin et sacré. Les ames tendres y adoreraient la *présence réelle* du sentiment, de la vertu, et non leur figure idéale et mensongère. Le philosophe, même le plus dédaigneux, étudierait dans le caractère de *Clarisse*, le mêlange des faiblesses et de la raison ; dans celui de *Lovelace*, les fantaisies du vice, les bizarres caprices de la perversité. Cette étude ne peut avoir lieu : *Clarisse* est un roman.

Cet éloge du vrai, trop long peut-être, est l'apologie du récit que je vais faire. Son mérite, presqu'unique, sera de contenir des vérités.

Quelle que soit un jour la destinée de cet écrit, s'il reste caché dans les mains de quel-

ques amis, il leur rappelera quel fut celui qu'ils ont aimé : c'est mon portrait que je leur léguerai en mourant. Si cet écrit voit le jour, puisque mon nom, inscrit sur deux listes académiques, réclame pour moi quelque part de la gloire accumulée sur ces deux corps littéraires, j'en serai mieux connu de la postérité, qui ne doit pas m'ignorer entièrement. Hélas ! communément on lui donne à juger les talens, jamais les personnes. Aussi la plupart des gens de lettres occupés de leur gloire posthume, ne songent qu'à la consacrer par des succès littéraires, sans songer à la mémoire des vices qu'ils se permettent. Ils se sont dit dans le *repaire de leur conscience*, l'avenir jugera mes écrits, non mes actions.

Quoi donc ! ne peut-on se promettre aucun honneur de la vertu ? le nom de Socrate qui n'était qu'un sage a-t-il péri ? et du vivant de Thémistocle, ses vices l'élevaient-ils au-dessus d'Aristide ?

Plût au ciel qu'un jugement, tel que celui qui poursuivait la mémoire des rois égyptiens, contraignît les hommes idolâtres de la réputation de leurs talens à soigner la réputation de leur conscience ! plût au ciel que ceux

qui font porter le système de leur vie sur l'espoir d'un nom immortel, sussent que les taches du vice ne s'attacheront pas moins à ce nom qu'ils chérissent, que l'éclat des plus beaux ouvrages! Ce souhait est du nombre de ceux que l'on se flatte peu de voir exaucés. Je ne sais par quelle fatalité, l'homme, en n'aimant rien que son bonheur, aime si peu la vertu, dont l'unique exercice est de rendre les hommes heureux.... Quittons ces tristes réflexions; et jetant au loin un regard sur les tems de ma vie qui sont écoulés, laissons-nous rajeunir par l'illusion d'un souvenir si doux.

Je n'avais que quinze ans, lorsqu'étant encore au collège, un de mes maîtres me dit un jour: *pauvre enfant! combien tu aimeras dans le cours de ta vie!* Il est à présumer que celui qui prévoyait ainsi mon avenir, avait lui-même beaucoup aimé.

Dès l'âge de dix ans, j'avais conçu pour un de mes condisciples une affection presque démesurée. Nos maîtres y soupçonnèrent des inclinations vicieuses: notre liaison en était exempte. On m'enjoignit de ne jamais parler à celui que j'aimais. J'obéis à cet ordre. L'éloignement des chambres que

nous habitions, la différence des classes rendaient notre séparation facile. De cet ordre rigoureux, suivi ponctuellement pendant quatre années, il résulta un effet assez singulier. Lorsqu'en redoublant ma réthorique, je me trouvai dans la même classe que D**, et voisin de la place qu'il occupait, je n'osai plus lui parler : une sorte d'effroi religieux me rendait interdit en sa présence; et il me fut plus aisé de le pousser d'abord avec le pié, que de lui adresser la parole. Non, je ne pense pas que la sainte et pudique frayeur d'une vierge, prête à entrer dans le lit où elle doit faire à l'amour le sacrifice de sa première innocence, puisse se manifester par des signes plus évidens. Cet effroi se dissipa par degrés; et nous en fûmes bientôt, D** et moi, à ne plus nous quitter, à nous écrire même, pendant les momens de la journée où nous ne nous voyions pas. Nos sentimens étaient mutuels, et dans chacun de nous ils s'alliaient à une dévotion pure et fervente. Quelqu'épurés que fussent nos sentimens, leur excès allarmait nos consciences; tant d'affection conçue l'un pour l'autre nous semblait un tort fait au Dieu que nous adorions.

Le même prêtre dirigeait ma conscience et celle de mon ami. Un jour, je m'en souviens, au retour d'une longue promenade, où nous étions restés séparés de tous nos compagnons, occupés à nous dire innocemment combien nous nous aimions, nous nous trouvâmes l'un et l'autre auprès de notre confesseur, sans nous y être mutuellement appelés. Devinerait-on le motif qui nous y avait conduits? Scrupuleusement allarmés du trouble délicieux où nous avions passé tout le tems de notre promenade, nous allions accuser l'excès de notre plaisir, qui semblait un crime à notre innocence.

D** quitta le collège avant moi. Absent, je continuai de l'aimer, sans presque savoir que je l'aimais. Tel est le caractère des passions du jeune âge. On les ignore faute de réfléchir et de se connaître; et cette ignorance accroît la violence de la passion.

Un jour je me promenais dans l'enclos des Chartreux avec un jeune homme plus âgé, plus expérimenté que moi, et d'une vertu très-austère. Nous nous reposâmes sur l'herbe. Là, tandisqu'il m'entretenait de choses différentes, mon esprit s'égarait dans des rêveries étrangères à ce qu'il me disait; et au

milieu de ses discours, je m'échappais en phrases coupées, (le dirai-je ?) assez semblables à celles de Phèdre, dans sa première scène avec Œnone. *Ce nuage*, m'écriai-je, *qui passe sur ma tête, a peut-être couvert celle de D***. Mon ami interrompu ainsi deux ou trois fois, me dit d'un ton sévère : «Mais vous êtes » amoureux fou de D** ». Si la foudre eût tombé à mes piés, elle m'eût moins effrayé que ces paroles. Le trouble où elles me jetèrent, ne put s'appaiser qu'aux piés du saint homme qui dirigeait ma conscience. La pureté de mon ame le rassurait contre ces excès d'une imagination trop ardente : et peut-être fondait-il sur ces excès mêmes le succès de la vocation religieuse qu'on m'avait inspirée.

Le moment vint de quitter le collège et d'entrer dans le monde. Ce moment est pour la plupart des jeunes gens, le plus heureux et le plus brillant de leur vie. C'est l'essai d'une liberté dont les prémices les enivrent, et l'on s'élance vers tous les plaisirs avec cette avidité de goûts et de désirs, qui saisit tout et que rien ne lasse. Avec quelles dispositions differentes je vis approcher ce moment de délices ! Je m'effrayais de la liberté qui m'était rendue,

et je baignais de pleurs les chaînes que j'allais rompre. Cette expression n'est point exagérée; mes adieux au collège me remplirent de crainte et de désespoir.

J'entrai dans le monde avec effroi, n'y voyant à chaque pas que l'écueil des vertus. La vie que j'y menais était celle d'un novice fervent, qui au milieu des séductions, s'exerce et se prépare aux saintes austérités de l'état religieux. La méditation, la prière, la visite des hôpitaux et les travaux que m'enjoignaient mes parens, formaient le partage de toutes mes journées. On m'avait ordonné d'y mêler un peu de dissipation; et par obéissance, je consacrais trois quarts d'heure de la matinée à l'exercice de la paulme que j'aimais avec passion. Si je m'oubliais dans cet amusement jusqu'à le prolonger d'un quart d'heure au-delà du tems que je m'étais prescrit, je m'en fesais un crime; et il se passait des mois entiers sans que j'eusse une faute plus grave à confesser.

Ma dévotion était toute d'affection, de transport et d'amour. Le fils de Dieu en était l'objet principal: c'est vers lui que se tournaient tous les élans de mon ame. Sa vie, ses souffrances, sa mort me pénétraient d'une

reconnaissance enflammée. J'avais découvert dans l'église du Sépulchre, rue Saint-Denis, une chapelle basse et presque souterraine, qui n'était éclairée que d'une lampe. La représentation dû corps de notre Seigneur en pierre y est offerte à la piété des fidèles; et son sang rougit ses plaies. O qui pourrait exprimer les transports d'amour que j'ai cent fois éprouvés à la vue de cette image! qui pourrait dire de quels torrens de larmes j'ai mouillé ces plaies et cette représentation sacrée. Il ne peut être indifférent au lecteur d'apprendre le nom dont j'appelais ce Dieu terrible et tout-puissant que j'adorais. *Mon cher petit*, ces mots seuls étaient dans ma bouche en lui parlant : tant une affection démesurée a de puissance pour raprocher les distances les plus éloignées! Dans ces momens, l'immensité de mes affections comblait l'intervalle du ciel à la terre; et l'ingénu besoin de mon cœur me forçait à traiter, comme le compagnon de ma vie, l'Être éternel dont la justice rigoureuse épouvantait ma raison.

Ce qu'on raconte des extases des Saints, je l'ai éprouvé. Deux fois au bruit des orgues et d'une musique sainte, je me suis cru

transporté dans le ciel ; et cette vision avait quelque chose de si réel, j'étais tellement hors de moi tout le tems qu'elle a duré, que la présence même des objets n'eût pas agi plus fortement.

En lisant ceci, peut-être on se persuadera que ma vie alors était une constante et immuable félicité; mais cette immuabilité est incompatible avec la nature humaine, et plus particulièrement encore avec des sentimens extrêmes. L'ame s'épuise dans l'abondance de ses épanchemens; et une sorte de langueur succède aux crises, aux explosions du sentiment. Cet état devient d'autant moins supportable, qu'on le compare à celui qui a précédé. Ce parallèle du néant en quelque sorte et de la souveraine béatitude pourait n'enfanter que des regrets; mais quand il s'agit de dévotion, il engendre les remords, les scrupules, et toutes les synderèses des ames timorées. On se dit, *j'aimais Dieu, je ne l'aime plus;* et ce reproche, tout injuste qu'il est, devient le supplice d'un cœur qui croit perdre tout à-la-fois le ciel et son amour. Que l'on juge des sollicitudes d'une ame dévotement passionnée, par le trait que je vais rapporter.

J'ai eu de très-bonne heure un talent assez distingué pour le violon. Mon extrême piété m'en avait fait négliger l'usage. Le jour de la Toussaint de je ne sais quelle année, le grand *le Clerc*, qu'on n'entendait plus en public, s'y remontra. Je reçus de mes parens l'ordre exprès de l'aller entendre au concert spirituel. Je crus qu'on me commandait un crime. Moi ! mettre le pié à un spectacle ! Je courus vers mon confesseur lui confier mes allarmes et demander un conseil à sa prudence. J'en reçus un nouvel ordre, plus exprès encore que le premier, d'assister à un spectacle innocent, pieux même, où l'obéissance m'appelait. Pressé de cette double autorité, je me rendis, au sortir de vêpres, au concert spirituel. Ma première impression, en y entrant, fut celle d'un tourbillon d'odeurs délicieuses, dont je me sentis investi tout d'abord. Il me sembla que je respirais un autre air, que je vivais dans un autre élément. A cette impression succéda celle de l'orgue qui me soulevait, pour ainsi dire, de ma place. Enfin, quand la musique commença, transporté d'une ivresse, dont mes scrupules me firent aussitôt un crime, je ne conçus pas que je pusse, sans offenser Dieu, atteindre à

ce comble de volupté. Demeurant par obéissance, je résolus de tranquiliser ma conscience sur l'excès de mon plaisir, et je tachai de fermer mes oreilles aux charmes de la musique, en les obstruant de bouchons de papier que j'y faisais entrer de force. On conçoit que cet obstacle était insuffisant contre le bruit d'un orchestre entier. A la sortie du spectacle, je voulus désobstruer mes oreilles; mais les premiers tampons qui y étaient entrés, poussés trop avant, n'en pouvaient plus sortir: ils restèrent. Le lendemain, en m'éveillant, je me trouvai sourd; je courus chez un chirurgien. La douleur de l'opération fut telle que je m'évanouis, au moment où l'instrument arrachait un des papiers. Pour ne pas répéter une opération si douloureuse, on me conseilla des injections journalières, qui devaient faire tomber en corruption le papier resté dans l'autre oreille, et en faciliter la sortie naturelle. Je négligeai ce secours. J'ai vécu plus de vingt-cinq ans avec une oreille plus dure que l'autre; et il n'y a pas plus de quatre ou cinq ans que j'ai retiré sans effort les derniers fragmens du papier, durci et comme ossifié dans l'organe où il avait séjourné si long-tems.

Ma dévotion ne dura que six mois après ma sortie du collège ; et ce qui en détermina la fin, fut celle de mon aveuglement sur les menées des Jésuites pour m'attirer vers eux. Leur artifice une fois découvert, je me vis en butte aux rigueurs de mon grand-père, chez qui je demeurais, et aux tendres caresses de ma grand-mère, qui m'idolâtrait. Ma raison conspirait avec eux pour me détourner d'une fausse vocation, que l'on m'avait frauduleusement conseillée. J'ouvris les yeux, et renonçant à l'état que j'avais desiré, je sentis qu'il fallait accommoder ma piété avec les devoirs d'un homme du monde. Combien ce pas était dangereux pour ma jeunesse ! combien il était à craindre qu'en descendant des sublimités d'une dévotion mystique, une pente si escarpée ne m'entraînât trop loin ! Mon heureuse destinée, et principalement la passion que j'avais pour le travail, m'ont préservé de toute passion honteuse. Au fond de mon ame refroidie sur les pieux exercices, je trouvai du moins l'horreur du libertinage ; et ma jeunesse à cet égard ne réclame point l'indulgence que l'on accorde sans peine à cet âge.

L'un des fruits que je retirai d'une vie sage

et rangée, fut de demeurer susceptible de ces douces illusions d'où naît un sentiment délicat et épuré ; car, je le pense, l'ame la plus aimante désapprendrait à aimer dans la société de ces femmes qui font du plaisir un commerce, et de la beauté un trafic. L'amour n'est si rare dans le monde, que parce qu'on n'y a point d'illusions. On n'y voit rien que par les yeux du corps.

Les prémices de ma vie annonçaient des passions précoces. Celle de l'amour fut tardive. Peut-être la passion du travail en différa le développement ; et d'ailleurs mon amour pour mon frère *Maugris* donnait aux facultés de mon ame tout l'exercice dont elles avaient besoin : heureux que l'usage de la langue me permette de donner le nom d'*amour* à ce sentiment fraternel dont j'étais pénétré ! toute autre dénomination serait insuffisante.

J'ai tracé dans un écrit à part les caractères de ma tendresse pour *Maugris*, et les principales circonstances de notre liaison. Ainsi, je me suis peint en détail et par parties, ne jugeant pas que ma vie ait assez d'importance pour en offrir le tableau complet et régulier.

J'avais vingt-sept ans accomplis lorsque je

fis la première épreuve de l'amour, sentiment que je n'avais jamais observé dans aucun autre, ni reconnu en moi-même. Combien d'hommes à cet âge sont déjà revenus et désabusés de cette illusion, que l'on regarde comme un fruit de la fougue des ans et de l'inexpérience! J'ai sur la saison des passions et des talens une opinion toute différente. Les germes tardifs des unes et des autres, qui attendent pour se développer la maturité de l'âge, et qui naissent, pour ainsi dire, sous le soleil de la raison, me paraissent apporter une sève abondante et une plénitude de vie que n'ont pas les passions et les talens prematurés : les premiers naissent, en quelque sorte, tout grands, tout formés, et déjà constitués vigoureusement.

Mes goûts, mes principes, mes habitudes, annonçaient, du moins à l'œil observateur de mes amis, si peu de propension à l'amour, que lorsque mon tems fut venu, ils me virent marqué de tous les signes caractéristiques de cette maladie, sans soupçonner que j'en fusse atteint. Cependant toute ma gaîté avait disparu; une morne et silentieuse rêverie ne me permettait pas même d'entendre ce qui se disait auprès de moi. Au lieu de mon

assiduité

assiduité à mes études, on me voyait dès le matin fuir mon cabinet et errer comme une ombre inquiète et malheureuse. Je dois penser même que l'habitude ordinaire de mon visage avait subi quelque altération ; car Diderot me trouvant un matin seul aux Tuileries, fut frappé de mon air, et me dit : « Je parie » que vous êtes amoureux ». Il est vrai que ce matin là j'éprouvais quelque peine relative à l'amour.

Il ne sera pas inutile de dire dans quelles circonstances je me sentis frappé de cette passion inattendue. Je vivais depuis quelques années dans la retraite la plus austère ; le désir de m'instruire ayant succédé à l'étude de la musique, qui avait absorbé huit années de ma jeunesse, je sentais de quels efforts j'avais besoin pour réparer un tems si précieux. J'avais rompu tout commerce avec le monde, et par une capitulation faite avec un ou deux de mes amis, je ne devais les voir qu'autant qu'ils me viendraient chercher dans ma retraite, et ils ne devaient y venir qu'aux heures que je leur avais prescrites. J'allais quelquefois le soir musiquer chez un autre : c'est là que l'amour m'attendait ; c'est là que je rencontrai habituellement une femme que

tout Paris nommait une *jolie femme*, une *agréable*, et qui avec moi se réduisant au plus grand ton de simplicité, ne cessait de me dire: *regardez-moi comme un petit homme.* C'est en la prenant au mot et en la regardant de même, que je fus conduit à la voir, comme l'unique femme qui existât dans la nature.

Cependant ma défaite eût été moins prompte et moins entière, si la vie de la campagne n'y eût contribué. Peut-être l'avait-elle senti; car ce fut elle qui me conduisit au lieu où je devais m'anéantir tout entier, pour me transformer en elle.

La liberté de la campagne, le besoin et la facilité de ne se point quitter, formèrent en moi, sans que je m'en aperçusse, cette nécessité indispensable de vivre avec elle. Aujourd'hui, lorsque je réfléchis sur la façon dont naissent et se fortifient ces habitudes impérieuses, je ne puis m'empêcher d'en être étonné. C'est au milieu de la joie et des folâtres amusemens que se contractent ces engagemens du cœur, qui bientôt après le rendent inhabile à la joie et aux plaisirs. On ne s'aperçoit des liens dont on se laisse envelopper, que lorsqu'on est affaissé et courbé sous leur poids.

Un homme à prétention hâte et arrange la déclaration qu'il doit faire. Celui qui aime, ne sait ni quand, ni comment il dira qu'il aime. Il l'a dit long-tems avant de parler; et l'*aveu prononcé* lui échappe; il ne le fait pas. C'est ainsi qu'un matin, au chevet du lit de Mme de**, je lui déclarai ce qu'elle savait déjà sans doute, et peut-être mieux que moi-même. N'importe; en m'écoutant elle fit une exclamation, et dit: *Que je suis malheureuse! — De quoi donc? — Je vous aime autant que vous m'aimez; mais j'appartiens à un autre. — Comment? — M. V** vit avec moi depuis dix ans; ce n'est plus que de l'amitié; mais il conserve les droits d'un amant. — Hé quoi?* repris-je; *croyez-vous que j'aie prétendu à vos faveurs?* Tout ce dialogue est d'une vérité littérale. — *Quand vous y prétendriez! — Si vous m'aimez, je n'ai plus rien à désirer dans le monde.*

Quoique Maugris fût du voyage, je ne trouvai le moment de lui confier ni mon amour ni ma déclaration; cette confidence n'eut lieu qu'au retour à Paris, ainsi que je l'ai dit dans l'autre écrit. C'est là que je sentis la plaie que l'amour m'avait faite, que j'en reconnus toute la profondeur, que je versai mon secret dans le sein de mon frère, que je le trouvai rempli

du même objet, qu'il me fit le généreux abandon de ses sentimens, et qu'il devint le confident d'une passion dont son amour l'avait fait le rival.

Revenu à Paris, où je voyais tous les jours ma maîtresse, il ne me vint pas une fois dans l'esprit de solliciter le don de ses faveurs. En me disant qu'elle appartenait à un autre, elle avait élevé entre ses charmes et mes désirs une barrière sacrée, que je n'essayais pas de renverser, disons plus, que je n'avais pas même le besoin de surmonter. Je ne sais si cette façon de sentir est propre à d'autres qu'à moi ; mais par instinct, non par systême, l'amour en moi s'est toujours maintenu indépendant des désirs ; il les aurait refroidis plutôt qu'allumés. Qu'est-ce en effet que cet instinct charnel qui pousse presque indistinctement l'homme vers tout ce qui n'est pas de son sexe ? qu'est-ce, dis-je, que cet instinct comparé avec ce culte de l'ame, cette idolâtrie du cœur, qui se concentre toute dans un seul objet? S'il est un homme vraiment amoureux qui ne se sente pas mille fois plus heureux d'un sacrifice pénible fait à sa maîtresse, que de la possession de ses faveurs, son ame et la mienne ne peuvent s'entendre. J'étais heu-

reux sans jouir, et je l'étais pour ne rien voir au-delà de mon bonheur.

C'eût été une inconséquence monstrueuse que mes sens si paisibles auprès de celle que j'aimais, eussent pu se porter autre part avec quelque ardeur; mais (j'en fais le serment authentique) je sentais dégoût, répugnance, horreur, pour la plus innocente caresse de qui que ce pût être; aussi avais-je rompu tout de suite une liaison de goût et d'amusement qui me retenait alors. Maugris fut chargé d'annoncer la rupture à la femme que je quittais, et de lui en dire naïvement le motif véritable. Pourquoi feindre ? pourquoi dissimuler ce qui ne peut échapper à l'œil vigilant de la jalousie ? Les deux fois que mon frère vit cette femme pour ce triste message, il lui causa une hémorragie abondante : il me l'a peinte dans un état désastreux, ses cheveux noirs épars et en désordre, et toute défigurée du sang et des larmes qui lui couvraient le visage. Cette peinture exciterait un intérêt trop vif dans l'ame du lecteur, si je ne me hâtais de lui dire que cette belle éplorée ne perdait qu'un amant qu'elle trompait, pour trois autres associés aux mêmes faveurs. Je

n'ai appris cette circonstance que long-tems après.

Peut-être le lecteur a quelque désir de savoir si la femme, que j'aimais si délicatement, en était digne. Non, elle étoit légère, coquette, galante, et fausse par conséquent. Il n'y a dans tout cela rien qui puisse alimenter une passion; mais le feu sacré vit et se soutient par lui-même. C'est la vanité bien plus que l'amour qui nous rend exigeans. L'ame passionnée est tellement remplie et occupée de ce qu'elle sent, qu'elle n'a pas le tems de chicaner sur le retour dont on la paye. J'ai dit ailleurs que les amans passionnés ressemblent aux grands parleurs : ils n'ont besoin que d'être écoutés et dispensent de leur répondre.

Il importait plus à ma maîtresse de me faire jouir d'elle, qu'à moi de la posséder. Elle sut m'amener au but de ses désirs. Elle me mit d'un voyage de campagne qu'elle fesait, et me dit en y arrivant : « Ce soir, » quand tout le monde sera couché, rappor- » tez-moi dans ma chambre ce petit paquet » que je vous confie : il vous servira de pré- » texte, si ma femme de chambre est encore » avec moi ». J'exécutai l'ordre, j'oserais dire

en vérité, sans soupçonner l'intention dans laquelle on me le donnait. Quand j'arrivai, la femme de chambre s'était déjà retirée; et le deshabillé plus que galant, dans lequel on m'attendait, ouvrit un peu mes yeux sur les avantages de la circonstance. Mais loin de procéder selon les formes usitées, il me sembla qu'elles disconvenaient à ma respectueuse tendresse. Suppléant à ce que ma maîtresse plus que moi aurait dû sentir, c'est moi qui avais besoin de rendre mon triomphe modeste, sensible et délicat, de l'envelopper des ombres de la nuit et des voiles de la pudeur. Je la suppliai de se mettre dans son lit. — Pourquoi? me dit-elle. — Daignez me satisfaire, repris-je; elle céda, et bientôt les mêmes rideaux nous couvrirent.

J. Jacques a eu raison de le dire: « Femmes, » étudiez l'amour qu'on a pour vous dans » le moment qui succède à la jouissance ». Mon héroïne a eu quelque sentiment de cette vérité: elle m'étudiait en ce moment décisif. Elle me vit couché près d'elle, le bras droit étendu hors du lit, la tête penchée du côté droit; car elle était à ma gauche. Je restais immobile, comme en contempla-

tion, et deux ruisseaux de larmes coulaient de mes yeux. Ce costume peu usité chez les amans heureux étonna, alarma celle qui l'occasionnait et n'en était pas digne. Pour m'arracher à mon extatique langueur, elle me prodigua coup sur coup cent mille baisers, cent mille caresses, avec une précipitation trop différente de mon quiétisme, pour ne pas m'être importune. Aussi étendant vers elle ma main gauche comme pour la contenir; je lui dis tendrement : « Laissez-moi » un moment tranquille; vos caresses me dis- » traient de mon plaisir ».

La malheureuse n'était pas digne d'entendre ce langage. Il n'outrageait que son cœur qui ne savait pas jouir du trouble où elle m'avait jeté. Car enfin cette extase immobile, qu'était-ce que la jouissance de l'ame qui succédait à celle des sens et me rendait mille fois plus heureux ?

La séance finie, retourné dans ma chambre et rentré dans mon lit, de quelles réflexions croira-t-on que je fus occupé ? De la crainte que la jouissance un jour n'éteignit en moi les sentimens de l'ame : la théorie du cœur universellement reçue établit cet effet comme infaillible : manquant d'expérience, cette

théorie m'effrayait; et je redoutais la perte de mon amour, comme une dépravation du cœur, qui m'eût fait perdre toute ma felicité.

Mon bonheur, dont je fesais seul tous les frais, avait déjà six mois de date, lorsqu'un jour on m'annonça le retour de cet ami prétendu qui conservait les droits d'un amant. Cette nouvelle n'alarma point ma tendresse; elle n'éveilla point ma jalousie. Il me semblait tellement hors de nature de mentir à deux hommes à-la-fois, que j'aurais plaint mon rival, plutôt que je ne l'eusse envié. Je ne conservai pas long-tems cette précieuse sécurité; je reconnus bientôt que l'on nous avait joués tous deux; et que son titre d'ancienneté, titre peu valable en amour, ne lui donnait que le droit de survivre à tous ceux qu'on voulait passagèrement lui préférer.

Du soupçon d'une telle manœuvre, à la certitude qu'elle existe, il y a loin sur-tout avec une femme adroite, dont toutes les démarches sont obliques et tortueuses, et qui ne commet pas une perfidie, qu'elle n'ait dix mensonges en réserve pour se disculper. Le recours le plus ordinaire de celle dont je parle était de me dire : « vous ai-je trompé ? » Ne vous ai-je pas dit que j'appartiens à

„ un homme que la bienséance et la force „ des circonstances ne me permettent pas „ de renvoyer ? Si je ne vous aimais pas, „ quelle raison m'aurait donnée à vous, et „ m'y maintiendrait, malgré les embarras „ de ma situation „. L'amant même qui ne se paye pas de ces raisons, est embarassé pour y répondre. Le mot vrai serait une insulte pour l'objet aimé. Il vaut mieux souffrir que de le dire.

M^me de ** avait adopté la commode habitude d'aller voir chez lui l'homme duquel elle dépendait. Ses visites, devoir rendu par l'amitié, disait-elle, n'étaient pas pour moi un mystère : du moins on m'en avouait quelques-unes, pour me rendre moins vigilant sur les autres. O combien de fois j'ai erré la nuit dans les rues de Paris jusqu'à deux heures du matin, pour épier cette fatale voiture, au retour de la maison où l'on m'avait outragé : et mon imbécille simplicité me faisait croire qu'un quart d'heure d'entrevue avec moi dédommagerait ma maîtresse d'une soirée passée avec contrainte chez mon rival.

Un jour nous étions invités elle et moi dans une maison où l'on devait faire de la mu-

sique. Je comptais d'autant plus sur la solidité de cet arrangement, que la veille avait été consacrée à mon heureux adjoint. La loi de l'égalité voulait que ce jour m'appartînt. On me frustra de cette prétention peu exclusive; et ce fut sous prétexte de quelques visites indispensables, qui ne permettaient de revenir qu'à l'heure du souper. J'écoutai le refus et l'excuse sans défiance. On me déposa au lieu du concert, en témoignant le plus vif regret de n'y pas entrer avec moi. La musique commence: je menais l'orchestre, au milieu d'une symphonie, un soupçon jaloux s'élève en moi « Si elle m'avait trompé! Pouvant être où je suis, si elle était retournée chez mon rival! » Je ne doute pas que l'agitation où me jeta cette idée, n'ait précipité le mouvement des morceaux que j'exécutais. La symphonie achevée, je quittai le violon, et n'eus plus d'autre soin que d'éclaircir mon doute funeste. J'étais sans chapeau et sans épée: il pleuvait à verse. N'importe; rien ne m'arrête. Je sors de la maison et cours à celle où je soupçonnais le délit. Le marteau de la porte poussé par ma main tremblante frappe un coup terrible. La porte s'ouvre. Je cours en furieux à la loge du

portier: j'y vois la livrée de Mme de **; je vois son carosse dans la cour. Certain de mon malheur, je balbutie le nom du maître de la maison, bien assuré qu'il n'y etait pas pour moi. Je sors plus furieux encore que je n'étais entré, et retourne au concert où mon absence tenait tout le monde dans le doute et dans l'inquiétude.

Que l'on se peigne l'effet que produisit mon retour. Pâle de trouble et de colère, essouflé, hors de moi, percé par la pluie, crotté jusqu'à l'échine, que dire, que répondre aux mille et une question que l'on me fesait toutes à-la-fois? Je dis que je m'étais trouvé mal, et que malgré la pluie, j'avais cedé au besoin de marcher et de respirer l'air extérieur. Cette excuse fut prise pour ce qu'elle valait. La plus mauvaise défaite vaut mieux qu'un silence de honte et d'embarras: je ne pense pas que les femmes sur ce point me dédisent. Je prends le violon pour échapper aux questions importunes et pour déguiser mon trouble. La musique recommence. A neuf heures et demie elle durait encore, lorsque mon héroïne rentre avec cet air de triomphe que lui donnait le succès qu'elle se promettait de sa perfidie.

Elle traverse ainsi le sallon du concert, en jettant sur moi un coup d'œil qui me disait : „ Jouissez ; c'est pour vous que je reviens „. Parfaitement libre et à son aise dans la maison où nous étions, elle se fait ouvrir le cabinet du maître. Maintenant je donne à deviner au lecteur quelle était son intention en y entrant. De m'écrire un billet qu'elle devait me remettre dès que la musique finirait : et dans ce billet, elle déplorait pathétiquement son malheur de n'avoir pu rester tout le jour avec moi. Elle accusait et maudissait l'ennui qu'elle avait essuyé dans le cours de ses visites. Le billet était presque achevé lorsque j'entrai dans le cabinet. On me le remit. *Pourquoi me tromper si gratuitement ?* lui dis-je. — *Comment ! -- Vous venez de chez V**. — Cela n'est pas vrai. -- J'y ai été ; j'ai vu vos gens et votre carosse. -- Vous êtes bien insolent d'oser m'épier. Sortez et ne paraissez jamais devant moi.* Qu'on se rappelle le, *il ne me plaît pas moi* de Celimène dans le Misantrope, lorsque son amant tient en main la preuve de sa perfidie, et l'on s'assurera combien Molière a connu et peint fidèlement la nature. On jugera aussi qu'il ne l'a point changée. Ces traits de caractère sur-

vivront éternellement au ridicule et à l'infamie dont on les a couverts.

Le défaut d'énergie dans l'ame n'est pas ce qu'on me reproche : mon énergie irait plutôt quelquefois jusqu'à l'impétuosité et la violence. Mais que deviennent ces qualités quand l'amour en détend le ressort, en détruit la force ? le lion courageux alors n'est plus qu'un agneau timide. Je reçus mon arrêt en tremblant ; et durant le reste de la séance, durant le souper et le tems qui vint après, ma morne consternation ne fit qu'apprendre aux assistans ce que la joie insultante de Mme de **, son rire exagéré, et tout le maintien de sa personne tâchaient de leur dissimuler.

La nuit qui suivit cette triste journée fut pour moi l'une de ces nuits cruelles dont le sommeil n'abrége pas un instant, et dont la douleur éternise la durée. Le lendemain matin j'allai chez d'Alembert, plutôt pour user la matinée que pour lui parler de mes peines. Il demeurait alors rue Michel-le-Comte, chez la vitrière Rousseau, sa nourrice. Dès qu'il me vit, il s'écria : « Qu'avez-vous ? » Avez-vous éprouvé quelque malheur ? » Avez-vous perdu au jeu ? Vous est-il sur-

„ venu quelque mauvaise affaire ? „ Toutes ces questions se succédèrent avec une telle précipitation, que j'étais encore à la porte de sa chambre qu'elles étaient déjà finies. J'étais resté muet à toutes ces interrogations. Il en survint une à laquelle mes larmes répondirent : *Êtes vous amoureux ?* Jamais un ressort prompt et subtil n'est parti plus rapidement sous le doigt qui le presse, que mes pleurs ne coulèrent à la question qui me fut faite. Comment peindre alors la sensibilité de d'Alembert, et la fougueuse précipitation de tous ses mouvemens ? Fermer sa porte aux deux verroux, courir au petit escalier qui répondait à la boutique du vitrier, y crier : *Madame Rousseau, je n'y suis pour personne*, revenir à moi, et me serrer dans ses bras, ce ne fut pour lui qu'un instant. J'omets une partie des discours qu'il me tint, et qui me découvraient sa tendre pitié pour les peines de l'amour, desquelles on rit communément dans le monde. Il me demanda si j'avais joui de la femme qui m'affligeait. « Eh ! plût au ciel, lui dis-je, „ que j'eusse eprouvé ses rigueurs et non „ pas son insensibilité. „ -- *Je ne sais que vous dire*, reprit-il, de ce ton de fausset

qui lui était naturel et que j'entens encore, *c'est toujours la fiche de consolation.* Quelle consolation, bon Dieu ! qu'elle est faible et impuissante ! L'orgueil humilié s'en sert pour sa vengeance; l'amour t ahi n'y trouve point de ressources contre ses peines. ›› Mon ami, ›› poursuivit d'Alembert, il faut éviter de ›› rester avec vous-même. Jetez là les livres; ›› voyez vos amis; courez; distraisez-vous. ›› Toutes les fois que je vous serai néces- ›› saire, je quitterai avec plaisir mon travail, ›› et nous irons nous promener ensemble ››. Lorsqu'il me parlait ainsi, je n'étais pour lui qu'une simple connaissance, non un ami. Qui est-ce qui lira ce trait sans estimer et chérir d'Alembert ? Quelqu'éloge funèbre qu'aujourd'hui on lui prépare, y verra-t-on rien de plus propre à faire adorer sa mémoire ? Tel était ce bon, cet excellent homme; simple, obligeant, et ne laissant rien voir de sa supériorité, qu'il semblait ignorer entièrement. Je n'oserais affirmer que d'Alembert jeté dans les tourbillons académiques, agité de cet esprit d'intrigue qui y domine, ait conservé toujours la précieuse simplicité qui le rendait si aimable. Si ce malheur arriva, c'est à moi de l'ignorer, et de voir

d'Alembert

d'Alembert seulement tel que je viens de le peindre. S'il est vrai que l'intrigue ait altéré ses vertus, quel exemple et quelle leçon pour les gens de lettres qui prétendent à la vertu et aux distinctions littéraires !

Je fus quatre jours sans revoir ma coupable maîtresse et sans entendre parler d'elle. Je m'étais bien promis de rompre une liaison si mal assortie. Un de ses amis et des miens, qui logeait avec elle, vint me trouver, non pour l'excuser à mes yeux : elle-même disait-elle s'avouait inexcusable : il venait déposer devant moi de la violence de ses remords, de l'excès de son trouble. « Depuis » quatre jours, me dit-il, elle n'est pas sor- » tie, et elle n'a pas cessé de pleurer ; l'idée » de te perdre lui ôte tout repos. Elle te » demande un entretien d'une demi-heure, » et te laisse maître ensuite de sa destinée ». Je me laissai conduire chez elle. Dès qu'elle me vit, elle tomba à mes genoux. Ses beaux cheveux épars couvraient mes piés qu'elle arrosait de larmes. « Plaignez-moi, me dit- » elle, de dépendre en partie d'un autre : » sans cette circonstance, vous n'eussiez » jamais eu à vous plaindre de moi. Mais » si je ne vous adorais pas, qui pourrait

„ me rendre votre perte insupportable ? Je „ n'en soutiens pas l'idée. --Je ne soutiens „ pas celle de votre peine, lui dis-je : je „ me rends à vous, plutôt pour vous éviter „ un chagrin que pour me procurer la „ moindre félicité „. On doit sentir que notre dialogue fut plus long que je ne le rends ici. J'abrège de peur d'ennuyer. Ce mot scella notre réconciliation ; et je rentrai dans mon esclavage, certain des tourmens que j'y devais éprouver.

Rien de si commun chez les femmes coquettes que cette disparate monstrueuse qui leur fait trahir un amant et frémir de le perdre. Ce n'est pas précisément fausseté en elles. Elles allient, et dans un degré éminent, deux sentimens contradictoires, le besoin d'obéir à leurs coupables fantaisies, celui de tromper peut-être, et le besoin de conserver l'amant qu'elles tiennent enchaîné. S'il est une de ces femmes qui puisse avoir le courage de dévoiler les mystères de son cœur, qu'elle parle, qu'elle dise l'empire inconcevable que prend sur elle un homme vertueux qui l'adore. Elle peut le tromper, le trahir, le martyriser tous les jours, à toutes les heures, à tous les momens : mais s'en

voir séparée ; mais perdre ce culte d'une ame passionnée qui érige en divinité ce qu'elle aime ; non : elle aimerait presqu'autant souscrire à la destruction de ses charmes.

Ce que je viens de dire explique certaines liaisons, dont le mauvais assortiment et la durée offrent quelquefois au public deux problêmes inexplicables. Tout ce que l'on tente d'une part, pour prolonger l'esclavage, justifie la faiblesse de celui qui ne sait pas s'en dégager.

C'est dans cette position mixte, la plus effroyable de toutes, que se sont écoulés les quatre ans et demi, durant lesquels j'appartins à M^me^ de **. D'un si long intervalle, je ne saisirai que quelques momens : et d'abord, celui où notre liaison donna de l'ombrage à un mari, qui par sa lâche complaisance à en souffrir tant d'autres, avait assurément perdu le droit de s'effaroucher de la mienne. Au premier signe d'inquiétude qu'il fit paraître, je fus sacrifié, non à lui, mais à mon rival dont l'inquiétude du mari aurait pu dessiller les yeux. Quand j'ai dit qu'on me sacrifia, je n'ai pas voulu dire qu'on rompit avec moi. J'étais dans la classe de ceux avec qui la rupture est difficile,

On m'ordonna seulement de quitter la capitale, de disparaître, jusqu'à ce que l'esprit du mari eût repris son équilibre. Je partis avec Maugris pour la campagne, emportant avec moi les protestations d'éternel amour que l'on m'avait faites, et m'étant engagé de mon côté à persister dans le mien.

Cette séparation eut lieu au carême. C'est le tems de l'année où les approches du printems se font sentir : les journées deviennent plus longues et plus belles ; la température de l'air s'attiédit. Cette époque est celle où j'appris à goûter les douceurs de la campagne et celles de la solitude ; car je me croyais seul étant avec mon frère. Non, à moins de l'avoir éprouvé soi-même, on ne concevra jamais la céleste félicité d'une jeune ame qui, arrachée depuis long-tems à tous ses goûts, à elle-même, fatiguée d'intrigues, de noirceurs, de mensonges, repose en paix auprès d'un ami dans une retraite calme et riante. Le souvenir que j'y conservais de ma maîtresse, ses lettres que j'y recevais habituellement, le principe que je m'étois fait de lui rester fidèle, tout cela ne jetait sur ma vie que de l'intérêt, sans trouble, sans inquiétude. Mes livres, fermés depuis si long-tems, se rou-

vrirent devant mes yeux. On m'avait conseillé d'écrire pour l'académie des belles lettres, un discours sur Homère : c'est là que j'exécutai ce projet ; et dans la plénitude de mon bonheur, les mots, les phrases, les idées venaient sans effort se tracer sous ma plume.

A cette époque, autant que je puis m'en souvenir, l'idée de Mme de ** était encore tellement divinisée dans mon esprit, que j'éprouvais quelque répugnance, quelque horreur à me figurer des cheveux d'une autre couleur que les siens. Je puis bien certifier qu'entre baiser une autre main que la sienne, et mettre la mienne au milieu d'un brasier, je n'eusse pas hésité un instant. Je me souviens aussi que l'attendant un jour aux Tuileries, toute la masse de l'air me semblait rouge comme une aurore boréale : cet effet, je l'ai su, n'existait qu'à mes yeux ; et en y réfléchissant depuis, je l'ai attribué à un état d'inflammation où l'amour vraisemblablement met la masse entière du sang. J'ajouterai que, lorsque je me trouvais parmi des jeunes gens, leurs propos libres et licencieux, dont j'aurais ri en toute autre circonstance, me revoltaient. J'y voyais une profanation de l'amour. Tant Plutarque a eu

raison de dire que l'amour nous enseigne la pudeur et toutes les vertus.

M^{me} de ** fut obligée de quitter Paris. J'y revins pour recevoir d'elle un long adieu, accompagné de protestations de fidélité ; car ce mot, je ne sais comment, trouvait place en sa bouche. On s'en remit au tems, aux circonstances, des moyens d'abréger une absence si funeste : elle dura trois ans ; et chacune de ces années ne me procura qu'un mois d'allégement passé loin de Paris, à la campagne avec ma maîtresse.

Ce serait abuser le lecteur de lui présenter ces trois années, comme un tems d'ennui et de souffrance continuelle. La nécessité, dans tous les tems si puissante sur mon esprit, me fesait supporter plus patiemment l'absence. L'étude remplissait mes momens. Ma peine la plus réelle et la plus vive était d'apprendre de tems en tems, ou d'anciennes folies de ma maîtresse, ou quelqu'étourderie nouvelle. Tout ce qui lui fesait tort dans mon estime mettait mon amour au supplice ; mais rien ne me relevait du serment de fidélité observé avec la plus scrupuleuse exactitude.

Un jour j'appris que M^{me} de ** venait de

resserrer très-gratuitement les liens qui l'attachaient à mon rival, par une acquisition qu'elle avait faite en commun avec lui, et qui rendait leur vie comme inséparable. Je me plaignis doucement qu'on ne daignât pas même épargner des peines semblables à un malheureux qui en trouvait tant dans sa situation. Je demandais pourquoi, lorsqu'on s'appropriait ma liberté toute entière, sans pouvoir m'en payer le prix, on ne cherchait pas du moins à ne point aggraver mon esclavage. Jamais l'on n'eut un tort avec moi, que l'on n'eût le soin de m'en punir. La réponse à cette douce complainte fut une lettre pleine d'empire et de dureté. On m'y signifia même mon congé. Je le reçus et partis pour la campagne, afin de me distraire. Là, au bout de six semaines, un ami m'envoya trois lettres que Mme de ** lui avait écrites depuis notre rupture. Je lus dans toutes les trois les expressions du désespoir sur ce qu'on ne me possédait plus, et je crus voir sur le papier la trace des larmes qui l'avaient mouillé. Toujours facile à persuader par ces témoignages, j'écrivis à Mme de ** que je lui appartenais encore, s'il importait à son bonheur que nos nœuds

fussent renoués. La réponse fut : « Le mot » est lâché ; n'y revenons plus : nous ne » sommes point assez heureux l'un par » l'autre ».

Ce fut là le dernier moment d'une liaison qui m'avait causé tant de peines, et si peu de ces plaisirs purs, délicats, dont mon ame était altérée. J'ai vécu vingt ans pendant ces quatre années d'esclavage, si je rassemble tout ce qu'elles m'ont fait voir et connaître, les troubles de l'amour dont je n'avais aucune idée, les tours, les manéges de la coquetterie, les plates inepties, les tourmentantes frivolites du monde et de la galanterie, qui est l'ame des sociétés. De toutes ces notions, que me restait-il ? Le besoin d'aimer une fois éveillé dans mon cœur, j'aurais pu y mêler la défiance du monde et des femmes ; mais il me fallait plus d'une leçon pour y parvenir. Je n'attendis pas long-tems cette instruction nouvelle. Ce qui me la procura sera le sujet d'un récit bien différent du premier.

SECONDE ÉPOQUE.

DANS le cours des trois années que j'avais passées éloigné de ma maîtresse, peu content d'elle, mais content de moi et de ma religieuse constance à l'aimer; il s'était présenté une circonstance délicate, où j'avais eu besoin de me rappeller mes principes de fidélité.

Un ancien camarade de collége, que j'avais perdu de vue depuis long-tems, vint un jour me trouver. Il me demande, comme un service, d'aller souvent chez lui et de me lier avec sa femme. Lucinde, c'est le nom que je lui donnerai, douée de toutes les perfections de la taille et de la figure, n'avait qu'un tort aux yeux de son mari; c'était de fuir le monde, la société, et de laisser ignorer à tout Paris le bonheur du mari qui possédait une femme si belle; il eût voulu la montrer, la promener comme une voiture à la mode.

Pour apprivoiser par degrés la sauvage

timidité de sa femme, Almont voulut attirer chez elle, d'abord les hommes gais, simples, sans airs et sans prétention. Il jeta les yeux sur mes frères et sur moi. Il parut qu'il nous avait convenablement choisis : car la timide et sauvage Lucinde goûta notre société au point de ne pouvoir plus s'en passer.

Il importe à mon récit de faire bien connaître tout l'intérieur de la maison où nous venions d'être admis. Je commence par celle qui en était la maîtresse et l'ornement.

Lucinde, belle et jolie, avait vingt-un ans. Jamais rien de si doux, de si bon, de si simple, ne mérita la confiance d'une ame honnête, et n'inspira tous les sentimens qui peuvent s'allier avec l'innocence. Je ne montre au lecteur, en ce moment, que les vertus dont à tous les yeux elle paraissait embellie : l'étrange défaut qui les déparait et que j'ignorai long-tems, le lecteur, ainsi que moi, ne le connoîtra qu'à l'aide des circonstances qui me le firent connaître.

Almont, mari de Lucinde, avait le projet d'être honnête homme, et ne pouvait guères manquer à ses bonnes intentions que dans le cas où il eût été pressé par sa vanité et

sa faiblesse. Ces deux qualités dominaient en lui. Toute distinction le flattait, et le courage d'esprit lui manquait en toute occasion. Il était gauche, pédant et minutieux. Que ceux qui connaissent les femmes sentent combien il était peu fait pour plaire à la sienne.

Lucinde avait auprès d'elle une jeune parente qu'elle aimait, et dont elle était adorée; nommons-la Elise. Les deux cousines avaient autant de bonté et d'innocence l'une que l'autre. Une jeune compagne du couvent, sans famille, et presque sans fortune, avait été appellée par l'amitié dans cet hospice secourable, et ne le quittait presque jamais. Ces trois enfans, car elles en avaient les mœurs, mettaient dans l'intérieur de cette maison un calme, une sérénité, qu'on voit rarement à Paris, sur-tout au sein de l'opulence. Entre elles tout paraissait commun : elles se disaient tout, et du matin au soir étaient toujours ensemble. Touchés de l'innocente vie que l'on menait dans cet intérieur charmant, nous l'avions appelée l'âge d'or. C'en était effectivement l'image intéressante.

Je ne pus voir souvent ce spectacle touchant, et Lucinde plus touchante encore,

sans m'apercevoir que la passion qui me dominait, était une méprise de mon cœur et de ma raison. J'avais le besoin d'aimer des vertus ; et cette loi sacrée s'irritait en moi par les rigueurs de la privation; que dis-je ? par la dure nécessité de tolérer les vices de celle que j'aimais.

Je me rendis compte du charme trop séduisant que je trouvais à voir Lucinde, et je résolus de résister de bonne heure à cet attrait. Deux motifs m'y engageaient; de ne point manquer à ma maîtresse, et de ne point troubler la paix d'un ménage. Ma situation était embarrassante. Lucinde et son mari me fesaient un devoir d'être sans cesse avec eux. Sous quel prétexte m'en éloigner? Un acte de franchise servit à me tirer de cet embarras. J'écrivis au mari que je me méfiais de mon cœur, si je continuais à voir Lucinde aussi souvent. Il fut touché de cet aveu et d'autant moins effrayé du péril, que je l'étais davantage. Il voulut que mes visites continuassent; mais avec moins de risque pour moi, par la raison que j'avais mis mon ame à découvert, et que je me voyais inspecté par des yeux surveillans et interessés.

Le mystère est le charme de l'amour : il en fait aussi le danger le plus grand.

Lorsque M^me^ de ** m'eut relevé de mes sermens et affranchi de mon obéissance, ma situation changea à l'égard de Lucinde. Je ne trouvai plus, dans un amour régnant, le préservatif d'un amour prêt à naître. Almont, qui depuis mon aveu m'avait observé long-tems, avait perdu toutes les craintes que sa finesse avait cachées sous une fausse confiance. Rien ne défendait plus ma faiblesse de la séduction des graces et des vertus réunies.

Je me trouvai seul un jour avec Lucinde, ce qui m'arrivait rarement, à cause de son entourage habituel. Son secrétaire étoit ouvert ; je venais d'y écrire quelque chose. Je m'aperçus qu'elle regardait par-dessus mon épaule : alors, changeant de style et de papier, je traçai une déclaration courte, mais, je n'en doute pas, naïve et touchante. Je la donnai, et sortis de la chambre, apparemment dans la crainte que mon billet ne fût mal reçu. Je ne me rappelle qu'infidellement le motif de ma sortie, et le tems que je restai hors de l'appartement. Rentré, je reçus de Lucinde un billet qui répondait à ma décla-

ration. Ici la mémoire des moindres circonstances m'est plus fraîche et plus présente. Pour n'être point surpris au milieu de la lecture du billet et de l'émotion qu'il devait me causer, je descendis dans la cour, et je lus à la clarté d'un réverbère. En transcrivant de mémoire ce billet, je suis assuré de le rendre à-peu-près tel qu'il était.

BILLET.

« Je vous aime autant que vous m'aimez ;
» mais connoissez-moi. J'estime mon mari ;
» j'ai pour lui de l'amitié, et par-dessus tout,
» j'aimerais mieux mourir que de manquer
» à mes devoirs ».

Le billet lu, je remontai comme un fou, et trouvant Lucinde seule encore, je me précipitai à ses pieds. La tête appuyée sur ses genoux, je fondis en larmes, et lui dis avec transport : « Je suis l'homme le plus heu-» reux ».

J'étais destiné à étonner les femmes qui m'intéressaient par l'aveu même de l'impression qu'elles fesaient sur moi. Elles restaient comme en suspens devant leur propre ouvrage. Lucinde me dit : « Quoi ! vous seriez capable

„ de m'aimer sans rien obtenir de moi ?
„ — Ah ! lui dis-je, j'adore votre vertu autant que vos charmes. Haïssez-moi le jour
„ que je vous demanderai quelque chose
„ contraire à votre devoir. La seule faveur
„ que j'attends, c'est de baiser votre main „.

La surprise de Lucinde augmenta par cet aveu ; mais son étonnement ne l'empêcha pas de me croire. Mon air, mon ton, mon geste et ma voix auraient convaincu la crédulité la plus opiniâtre.

Les conditions que je mis au traité firent connaître que je ne m'engageais point aveuglément. « Je sens tout ce que je sacrifie,
„ repris-je aussi-tôt, et le prix que j'en exige
„ est qu'à tous les instans du jour l'excès de
„ votre tendresse me dédommage de ce que
„ votre vertu m'enlève „.

Cette compensation parut juste ; elle fut acceptée comme une clause du traité.

Dès-lors commença le cours d'une passion qui n'avait pour jouissances que quelques regards, des mots jetés à la dérobée, par-ci, par-là, quelques serremens de main, et une ou deux lettres écrites réciproquement tous les jours.

Les deux compagnes de Lucinde devinrent

aussi-tôt ses confidentes ; et d'un commun aveu, mes deux frères *Dessalines* et *Maugris* furent mes confidens. Ils remettaient souvent mes lettres, et parlaient pour moi dans mon absence. Les deux amies de leur côté remplissaient le même ministère : éternelles acolytes de Lucinde, elles ne cherchaient point à me procurer de tête-à-tête plus mystérieux, et mon innocent amour ne cherchait point à en demander.

Ici commence à se manifester ce défaut de Lucinde, qui seul empoisonna notre félicité. Ce défaut était un caprice aussi difficile à expliquer qu'à concevoir, et que hors de notre liaison je n'avais pas remarqué. On en suivra les étonnans et monstrueux effets dans le cours de cette histoire.

Les premiers indices que j'en eus, me vinrent des lettres de Lucinde, qui passaient subitement et sans préparation de la passion la plus vive au réfroidissement le plus marqué. On m'écrivait pour me parler de choses indifférentes : on cessait de m'écrire : on manquait aux rendez-vous que l'on m'avait donnés ; et si j'entrais chez Lucinde, elle disparaissait aussi-tôt, allait se renfermer dans sa chambre, et me laissait inquiet et tourmenté

sur

sur le sujet de son absence. La période du caprice était-elle révolue ? on s'en accusait comme d'un crime : Lucinde disait qu'elle était un monstre de faire souffrir un amant tel que moi. Elle se mettait à mes piés, jurait de m'épargner jusqu'au plus léger chagrin. Ce serment tenait jusqu'à la rentrée du premier caprice, qui la replongeait dans ses premières inégalités.

Je passai un hiver entier dans cette horrible alternative, malheureux autant qu'on peut l'être. Maugris compatissait à mes peines ; et conformément à son caractère de douceur, il espérait qu'un amour tel que le mien fixerait la tête d'un enfant, dont il jugeait l'ame bonne et sensible. Dessalines opinait un peu différemment : selon lui, j'avais fait un pacte contre nature, et il n'est pas au pouvoir d'une femme d'aimer l'homme à qui elle n'accorde rien. Je laisse aux femmes la décision d'un point si délicat. Je dirai seulement à ce sujet que me fesant un jour un mérite auprès d'une demoiselle, de ce que dix ans auparavant j'avais respecté sa vertu, par des motifs de délicatesse relatifs à son honneur et à son repos, elle me répondit très-sérieusement : « Mon ami, un procédé semblable inspire

» aux femmes plus d'estime que de recon-
» naissance ». Ainsi la faiblesse des femmes justifie et encourage l'audace des hommes, qui sacrifient tout à l'honneur d'en triompher.

Lucinde partait tous les ans à Pâques pour la campagne, où elle séjournait huit mois. Cette époque me parut favorable pour éteindre une passion qui fesait mon malheur. Je saisis le jour du départ même pour faire à Lucinde un éternel adieu. Elle fut consternée de cette parole, et me demanda les motifs de ma résolution. Je les lui dis. C'était la violation de ses engagemens, et le soin de mon repos. Elle combattit ma détermination par ses prières. Elle n'obtint rien de moi. Ma première expérience me fournissait un courage de réflexion qui m'affermissait contre ses attaques. Un tiers termina notre entrevue : je la quittai. Elle partit, et quinze jours s'écoulèrent sans que j'entendisse parler d'elle.

Ce terme expiré, voici le billet que je reçus :

« J'arrive malade de la campagne ; je viens
» d'être saignée ; je le serai encore ce soir.
» N'imputez ma maladie qu'au chagrin que
» vous m'avez causé. Me laisserez-vous mou-
» rir faute de vous voir » ?

Peu d'instans après la lecture de ce billet, je fus au chevet du lit de Lucinde. Son état et les assistans ne permettaient aucune explication ; mais nos regards s'expliquaient assez. La matinée passée, on me somma de revenir l'après-dînée ; et de sommations en sommations ainsi répétées, je ne quittai point la chambre de la malade pendant quinze jours que dura sa maladie.

La convalescence fut pour nous une époque funeste. Mes assiduités avaient excité la jalousie du mari, qui, conformément à sa faiblesse, fesait parler pour lui de grands parens alarmés. Un matin, je trouvai toutes les têtes renversées. La cousine m'aborda la larme à l'œil, et me dit : « Mon ami, nous sommes » perdus : Almont est jaloux ; son père tonne, » menace ; ma cousine ne fait que pleurer ». Je demandai pour le lendemain un rendez-vous dans un jardin public. On promit de s'y rendre : on y vint en effet. Je me mis au milieu des deux enfans, et je parlai ainsi :

« Lucinde, qu'avez-vous prétendu en vous donnant à moi ? lier par un nœud indissoluble votre vie entière à la mienne. Ce bonheur de toute la vie, le trouverez-vous trop

acheté par un ou deux ans d'entière privation? Vous connaissez trop mon cœur, pour croire que je puisse vous exposer au plus léger chagrin. Je me dévouerais à la mort pour vous épargner la moindre peine. J'irai trouver votre mari ; je lui dirai que vous m'avez confié ses inquiétudes ; que pour les terminer, je renonce à mettre jamais le pié chez vous. Almont est faible : tout parti violent l'étonne et l'intimide. Il s'effrayera d'autant plus de ma résolution, qu'elle naît de sa jalousie. Il me conjurera de continuer à vous voir, en rendant mes visites moins fréquentes. Je persisterai dans mes refus. Une, deux années peut-être s'écouleront ainsi. Les circonstances changeront. On nous forcera de nous rapprocher l'un de l'autre, et notre prudence alors préviendra tout ce qui pourrait de nouveau nous séparer.

„ Je n'ai nul scrupule sur la conduite que je tiens : vous n'en devez non plus avoir aucun. Vous et moi, nous avons juré de respecter vos devoirs : vous savez si j'ai manqué à cet engagement sacré. Qu'enlevé-je à votre mari? Votre amour, qu'il n'eut jamais, dont il ne saurait que faire, auquel il ne pourrait répondre. Ne penses-tu pas que de toute éter-

nité nous avons été créés l'un pour l'autre ? Et te semble-t-il possible que tu cesses jamais de m'aimer ? Si cela pouvait arriver, ta conscience serait-elle en repos, et croirais-tu tous tes devoirs remplis » ?

Que l'on ajoute à ces paroles le ton de la plus intime, de la plus aveugle conviction, et qu'on se figure l'effet que mon discours dut produire. Je continuai ainsi :

« En renonçant à te voir, je renonce à tout dans le monde : plus de visites de société ; je vivrai seul occupé de toi ; je t'écrirai sans cesse ; je te tiendrai compte de toutes mes pensées. Dès que le soir arrivera, j'errerai sous tes fenêtres, avec un vêtement que sa blancheur te fera reconnaître. Tu te diras : *Il est là-bas, et il y est pour moi*, quelque puisse être la rigueur de la saison. De ton côté, approche ton fauteuil de la fenêtre ; ta table en est déjà voisine : places-y la lumière, afin que je puisse à mon aise te voir, te contempler. Sois sûre qu'avec cette seule jouissance et le charme des privations que je m'impose pour te plaire, je possède trop pour rien désirer ».

L'impression que je fis sur les timides enfans qui m'écoutaient, pourrait être comptée

au nombre des plus beaux triomphes de l'éloquence. Jamais orateur n'eût plus fortement imprimé en lui l'évidence des vérités qu'il démontre; et jamais il ne la transmit plus pleinement. Après m'avoir entendu, ces deux enfans se regardaient avec surprise, ne concevant pas que notre situation eût pu les alarmer un seul instant. Nul danger, nulle privation n'existait plus pour elles : nous ne sentions plus que la plénitude des jouissances que notre amour nous assurait.

On peut croire que, dans de telles circonstances, je n'oubliais pas de fortifier Lucinde contre les rechûtes de caprice auxquelles elle était sujette. Hélas! j'en suis encore intimement convaincu, si j'avais pu triompher de ce délire passager et renaissant, nos cœurs s'appartiendraient encore l'un à l'autre, et sa destinée eût été plus heureuse ; mais rien n'a pu détruire en elle cette mobile aliénation d'esprit, de caractère, qui lui fesait fuir ce qu'elle désirait le plus, et affliger ce qu'elle aimait davantage. Que le lecteur conçoive, s'il le peut, cette contradiction perpétuelle d'une ame avec elle-même, ces bizarres alternatives d'une femme passionnée, qui outrage ce qu'elle aime, sans avoir à s'en plaindre,

et déteste bientôt après les amertumes qu'elle lui a fait éprouver. Pour moi, qui fus près de cinq ans victime de ce travers, et qui tentai tous les moyens de le corriger, j'en parle comme d'un phénomène inconcevable; j'atteste un prodige dont j'ai tant souffert, et que je ne puis comprendre.

Tout ce que j'avais annoncé à Lucinde dans notre dernier entretien, s'accomplit comme je l'avais prévu. Le faible Almont, honteux de s'avouer jaloux, ne souscrivit qu'avec la plus grande peine à l'entière cessation de mes visites. Il suffisait, disait-il, d'en diminuer l'assiduité. Si je l'eusse pris au mot, j'eusse nourri ses craintes, et compromis le repos de sa femme. Un sacrifice absolu convenait mieux à ma prudence. Je le fis; et renonçant à Lucinde, je renonçai au monde entier, comme je le lui avais annoncé. Tous les soirs, par le vent, la pluie, la neige, le froid le plus rigoureux, j'errais deux ou trois heures sous cette fenêtre, où j'appercevais la lumière de Lucinde, nouveau phare qu'allumait cette nouvelle Héro. Souvent je la voyais s'approcher de la fenêtre, et suivre dans l'ombre l'amant, qu'un désir courageux endurcissait contre les injures de la saison. Revenu de

cette course nocturne, j'écrivais à Lucinde ce que, loin d'elle, j'avais vu, senti, éprouvé. Ce que j'ai dit, en commençant, du charme attaché à la vérité, vient ici se représenter à moi. Dénuées de ce charme, les circonstances que je rapporte, en auraient bien peu ; mais on ne doit pas même soupçonner ici l'enflure de l'exagération. Ce caractère de vérité peut donner quelqu'intérêt à ce que je raconte.

Le commerce épistolaire, qui subsistait entre Lucinde et moi, unique relation hélas ! qui nous rapprochait l'un de l'autre, m'exposait à ses caprices, autant que nos anciennes entrevues. La perversité de ce travers empoisonnait les jours d'un malheureux, qui n'avait besoin que de la voir exempte de torts, pour se trouver le plus heureux des hommes. Dessalines persistait dans son principe moral sur les femmes, dont il rebattait infructueusement mes oreilles. Maugris conservait et son opinion et son caractère. Lorsqu'il partit pour Saint-Domingue, en 1762, il me laissa dans les chaînes de Lucinde, tourmenté par des alternatives cruelles, mais soutenu par l'amour, par l'espérance, par l'estime sur-tout : car hors du

caprice, je ne voyais plus en Lucinde que des vertus.

Le père de Lucinde arriva des pays étrangers. Ce fut pour Almont une occasion presque indispensable de me remettre dans son intérieur aussi intimement que j'y avais été par le passé. Ma longue absence avait au moins amorti la jalousie. Chrémès, père de Lucinde, avait du goût pour la musique; il en avait aussi pour moi: c'était lui faire sa cour que de me mettre en société avec lui. Almont n'était pas homme à négliger les moyens de plaire à un beau-père qui pouvait l'enrichir.

Que l'on ne pense pas que je me sois livré inconsidérément aux facilités que j'avais pour être souvent avec Lucinde. Le soin de son repos était mon premier sentiment. Je distribuai ma vie de façon à la voir quelquefois au couvent où demeurait cette compagne qu'elle attirait chez elle, quelquefois aux promenades où le mari savait que j'allais de tout tems, quelquefois chez des amis, et chez elle enfin presque une seule fois la semaine pour faire de la musique. La porte ce jour là était fermée: les concertans l'avaient ainsi demandé. Après le concert, je restais

à souper avec mon frère et un ami, qui n'a jamais soupçonné ma passion pour Lucinde. On peut juger par là de la discrétion que j'y mettais. Almont et Chrémès se couchaient de bonne heure. Je restais avec Lucinde et sa cousine. Dessalines causait avec celle-ci; et deux heures d'entretien avec Lucinde me payaient de tout ce que j'avais souffert pour elle et par elle.

Je regardais le père de Lucinde comme le mien propre. Je ne voulais pas qu'elle eût une affection ni une vertu qui ne me fût commune avec elle. Ce que cette association de sentimens vertueux ajoute de charmes à l'amour, ne sera bien comprise que de ceux qui l'ont pratiquée ; et ce ne sera pas le plus grand nombre. Pour moi qui en ai fait une si douce expérience, je retrouve avec délices, dans les ouvrages de Gessner, l'image du bonheur que j'ai goûté.

Le père de Lucinde désira que l'inoculation mît la vie et la beauté de sa fille à l'abri des ravages de la petite vérole. Une maison fut louée hors des barrières; et Lucinde s'y établit seule avec sa cousine. ni ...ari, ni le père n'osèrent approcher pen... plus d'un mois de cet hospice dan-

gereux. L'amant y pénétra sans cesse. Où les autres craignaient pour leur vie, il trouvait le bonheur de la sienne.

L'incorrigible obstination de Lucinde dans ses caprices m'avait ramené, malgré moi, vers le principe de Dessalines; et comme un médecin sage se prête aux effets de l'empirisme, quand tous ceux de son art ont été superflus; je m'étais dit que pour fixer la tête d'un enfant déraisonnable, il faudrait peut-être triompher de son innocence. Etrange bizarrerie du cœur humain, si pourtant ce calcul était juste, que pour corriger un travers, il fallût faire perdre une vertu!

Il en coûtait à ma délicatesse pour revenir contre mes sermens. Je pressentais les reproches que devait me faire mon innocente maîtresse. Je me sentais confus et embarrassé du nouveau personnage que j'aurais à jouer auprès d'elle. La circonstance de l'inoculation enhardit ma timidité. Je conçus que montrer des désirs dans un moment, où l'effet de la maladie porterait tout autre au dégoût, c'était faire parler le cœur, et non les sens. Lorsque la fièvre et le mal-aise furent dissipés, lorsque la suppuration fut établie, j'annonçai à Lucinde le projet d'at-

tenter par degrés à sa vertu. J'autorisai ce dessein du motif qui le justifiait à mes propres yeux, celui de fixer son ame irrésolue, en obtenant ses faveurs. Enfin le premier baiser, auquel j'osais prétendre, devait s'attacher à un visage gâté par la maladie.

Il faut l'avouer ; Lucinde prise au dépourvu par cette demande, en fut attendrie plus qu'effarouchée. Peu de tems après ma bouche se trouva unie à la sienne. De mon bras droit replié, j'embrassais son corps délicat. Ma main gauche reposait sur sa poitrine, à qui la chaleur de la saison permettait de rester découverte, et mon petit doigt timidement audacieux s'efforçait d'usurper des droits, dont jusques-là je n'avais pas même ambitionné la possession. Un mot de Lucinde souvent et doucement répété contenait mon audace, et forçait le doigt entreprenant à se retirer. La journée entière se passa, sans que nous quittions l'un et l'autre notre position. Mon triomphe unique fut d'avoir approché de ces lèvres charmantes, et d'y avoir reposé les miennes : mais la longue durée de cette jouissance équivalait à des triomphes multipliés.

Le soir, en retournant chez moi, je bon-

dissais de joie. Le succès de ma première tentative ouvrait à mon espérance un avenir de bonheur, dont le dernier période était l'immuable possession d'une ame tendre et que j'idolâtrais.

Le lendemain me détrompa cruellement de cet espoir prématuré : il me replongea plus avant dans le malheur. Lucinde refusa entièrement de me voir et de me parler. Elle donna à ce caprice journalier l'excuse nouvelle de mes entreprises sur elle, des tentatives de la veille. Elle me fit porter ces paroles foudroyantes par sa douce et innocente cousine, qui ne put jamais la déterminer à paraître devant moi.

O combien je détestai le funeste conseil qu'on m'avait donné ! Car dans le premier moment, je me rangeai du parti de Lucinde contre moi-même; et je m'accusais d'avoir encouru sa haine, oubliant que, depuis trois ans, mon respect inviolable essuyait le même traitement, dont on punissait aujourd'hui ma témérité.

Le cours du caprice est celui d'une fluctuation toujours incertaine. Le flot qui m'avait emporté, me ramena; et cette nouvelle alternative m'affermit dans la volonté de dé-

truire le principe secret de tant de vicissitudes.

La journée du baiser avait réhaussé ma situation : la faveur que j'y avais obtenue m'était accordée de tems en tems, et sans effroi. Je ne dissimulais point mes prétentions sur des faveurs plus grandes. L'oreille s'était accoutumée au naïf aveu de mes désirs, moins sensuels que délicats. Le cœur les approuvait, les partageait même, mais l'instinct d'une pudeur farouche m'offrait une barrière insurmontable. Hors cet indomptable sentiment, tout me livrait Lucinde; ses désirs, sa volonté, je dirais presque sa raison, tout enfin la poussait vers moi. Le seul instinct de son innocence arrêtait l'impulsion de ces forces réunies. Je ne compte ici pour rien les sens de Lucinde : j'ignore si elle en avait; et, je le jure, c'est sans m'en occuper que je cherchais à en triompher. Je n'envisageais pas le but où je tendais avec tant d'efforts.

Comme la pudeur de Lucinde me dérobait seule sa possession, je la possédais par tous les artifices que sa pudeur même imaginait, pour dédommager mon amour des privations qu'elle m'imposait. Ainsi à

la campagne, logeant immédiatement au-dessus d'elle, (elle m'avait placé ainsi, afin que nous puissions, par mille signaux différens, communiquer et nous entendre.) Lorsque la nuit nous forçait à nous séparer : « Emporte avec toi mon image, disait-elle; » je la livre à tes désirs au défaut de » ma personne : sois sûr que je partagerai » tout le plaisir qu'elle te fera goûter. Avertis » moi par un signal du moment où le plai- » sir aura été porté au comble ». Ce ne sont pas là ses propres paroles ; mais c'est le sens précis de ce qu'elle me disait. Sur un objet aussi délicat, on s'est cru obligé de soigner l'expression plus que la conversation ne permet de le faire.

Le lecteur voudra bien ne pas oublier d'entremêler, aux témoignages les plus doux d'une telle passion, les monstrueuses disparates d'un caprice indestructible. Ainsi, par exemple, lorsque je quittais la campagne, Lucinde, sous prétexte d'une inspection de maîtresse de château, s'enfermait dans la chambre que j'avais occupée, couvrait de pleurs et de baisers mon lit, ma table, et tout ce que j'avais touché. Huit jours

après, elle ne m'écrivait plus; et dès que je paraissais, elle s'enfuyait.

Feseurs de Romans, n'admettez pas dans vos fictions un caractère semblable. On vous taxerait d'invraisemblance; et vos chimériques visions seraient dédaignées. Mais moi, qui n'écris rien que de vrai, qui pourra me lire sans étonnement et sans réfléchir sur le cœur humain ?

Dessalines fortifié de plus en plus dans son systême, et persuadé que tout était mûr, pour une dernière et capitale entreprise, en disposa le plan lui-même. Nous étions seuls à la campagne. Après le souper des gens, lorsque tout fut retiré dans le château, il emmena l'innocente cousine chez elle, ne lui cachant pas l'intention de me laisser avec Lucinde dans la chambre de celle-ci, et déclarant qu'il m'avait disposé à ne rien épargner pour triompher d'une vertu rébelle.

O scène éternellement présente et chère à mon souvenir! La jeune cousine sanglottait dans les bras de Dessalines, et lui disait: « Je connais ma cousine; si elle cède à » Chabanon, elle s'empoisonnera de dou- » leur le lendemain ». Et moi, pendant ce tems, que devenais-je enfermé seul avec Lucinde ?

Lucinde ? Je tombai d'abord à ses piés ; je la conjurai de ne plus me refuser un bien, dont elle me jugeait digne. A ces mots, l'effroi de sa situation la saisit. Une pâleur mortelle couvrit son visage. Je sentis trembler et dégoûter de sueur sa main, que je tenais dans la mienne. Son premier mouvement fut d'allonger son bras vers la sonnette. « Qu'allez-» vous faire ? lui dis-je ; vous fiez-vous plus » à vos gens qu'à moi ? As-tu besoin d'une » autre sûreté, que de mon respect et de » mon amour » ? Rassurée par ces mots, Lucinde me supplia de ne pas lui demander ce qu'un devoir sacré m'interdisait. L'état affreux où je la voyais, fut allégué comme un témoignage irrécusable de tout ce que souffrait sa pudeur alarmée. Il est vrai qu'elle ressemblait plus à une victime qui attend le coup de la mort, qu'à une femme qui pouvait d'un mot régler ma destinée.

Calculateurs profonds et expérimentés des faiblesses du sexe, j'entends ma condamnation partir de votre bouche. Mais à la froide vanité qui anime vos entreprises audacieuses, substituez la craintive circonspection d'un amant passionné ; alors vous abjurerez, vous

détesterez les triomphes de votre audace, les succès de votre brusque témérité.

Je sens tout ce qu'on peut dire à l'avantage du système entreprenant. « Pourquoi » vouloir aux femmes plus de bien qu'elles » ne s'en veulent elles-mêmes ? Pourquoi » leur épargner des outrages, qu'elles pardonnent si aisément ? La nature veut que » l'homme soit l'assaillant, et que la femme » chérisse le plus le succès, qu'elle a le » plus disputé. Ce que la nature enseigne » aux hommes des siècles innocens, la perversité de nos mœurs contrefaites le con- » sacre encore parmi nous, etc. ».

A tant de philosophie, l'amant délicat n'opposera qu'un mot : *Je ne le veux, ni ne le puis.* C'est ce que je réponds à ceux qui m'accuseront de n'avoir pas violenté l'agneau timide et suppliant, qui me demandait grace pour son innocence. Aurais-je réussi ? Je l'ignore, même à présent, que je juge ces évènemens avec un esprit froid et reposé. M'applaudirais-je d'un triomphe ainsi obtenu? Non : j'y préfère mille fois une défaite humble et volontaire.

Le débat fut d'une demi-heure à-peu-près. Il était de paroles uniquement. Des

deux parts, on suppliait. Mes derniers mots furent : « Il n'est pas en moi de te désobéir, ni de t'affliger ». Délivrée de ses craintes, Lucinde se jeta à mon col, et me serrait contre son cœur. Nos deux confidens rentrèrent. Le récit fut court, vif, accompagné de transports de joie. Dessalines hochait de la tête, et disait : *Vous voilà malheureux, comme ci-devant.* -- *Non*, reprit *Lucinde, si je donne le moindre chagrin à ton frère, affiche mes lettres, et deshonore-moi.* Presque tous ces discours sont d'une fidélité littérale.

Après cette scène, je restai encore quinze jours avec Lucinde, et sa passion plus active me payait à tous les instans, le généreux abandon que je lui avais fait de mes desirs. Revenus à Paris l'un et l'autre, j'eus encore quelque tems à me louer d'elle ; et je pouvais espérer que ses capricieuses inegalités ne troubleraient plus mon repos. Mais un jour que nous devions nous voir au Palais-Royal, je l'attendis vainement. Accoutumé aux petites recherches de cruauté dont elle accompagnait ordinairement ses fantaisies, je voulus voir si elle n'avait pas été exprès aux Tuileries. J'y courus : je la vis qui en sortait.

Elle était déjà en voiture ; je ne pus lui parler. Le lendemain on fesait de la musique chez elle. Je m'y rendis avant cinq heures. Je la trouvai dans son salon assise devant un métier à tapisserie. Elle me salua froidement, passa dans sa chambre à coucher, et y demeura enfermée. La secourable petite cousine fit ce qu'elle put pour l'en arracher, en lui peignant ma douleur. Rien ne réussit. L'arrêt du caprice était porté. Lucinde n'entendit point le concert. Elle se fit servir à souper dans sa chambre; et je ne la vis de tout ce jour, que le moment où j'étais entré.

Revenu chez moi, je jugeais mon malheur sans remède. Dessalines m'en proposa un : c'était de partir inopinément pour un grand voyage. Il se chargeait d'observer l'effet que produirait cette démarche inattendue. Celui qu'il en attendait pour moi était, ou de me rendre nécessaire à celle qui aurait eu l'effroi de me perdre, ou de me distraire d'elle, si elle se montrait indigne de me conserver.

Le sur-lendemain du concert, le 6 janvier 1766, je montai en chaise par un froid excessif, et qui durait depuis long-tems. Jamais je n'avais presque perdu de vue la capitale.

Mon domestique assez âgé n'avait jamais couru la poste. Les postillons s'étonnaient qu'on voyageât par un froid si rigoureux. Ma voiture sillonnait des monceaux de neige. De tous côtés les rivières étaient glacées; et, si je ne me trompe, les voitures les traversaient; tant la glace en était épaissie.

Le mouvement du voyage, la diversité des objets apportent quelque soulagement à la douleur. C'en est peut-être le remède le plus efficace, ou du moins le lénitif le plus doux.

A peine arrivé au terme de ma course, j'appris l'effet qu'avait produit mon départ. Lucinde troublée, hors d'elle, avait couru chez mon frère, ce qu'elle n'eût jamais osé faire dans un autre circonstance. Elle se jeta aux genoux de Dessalines, et lui répéta cent fois : *Rends le moi; rends le moi : je ne puis vivre sans lui.* Dessalines opposait à ces transports un flegme concerté, et réduisait au désespoir un amour dont il voulait obtenir une capitulation avantageuse.

C'est de lui que j'appris ces détails, dans une lettre où il me traçait la conduite que j'avais à tenir. Il m'en fit parvenir une de Lucinde, qu'à peine je pus lire, tant ses

larmes l'avaient effacée. La réponse, que j'y fis, fut, que je ne pouvais pas quitter subitement l'ami que j'étais venu chercher de si loin ; que d'ailleurs je ne retournerais à Paris, que muni de promesses et même de *gages*, qui m'assurassent l'entière possession de Lucinde Ces gages devaient être un portrait, des cheveux ; tout ce qu'un amant heureux obtient, après avoir obtenu tout le reste. La réplique à ma lettre me représenta, avec assez de froideur, la coupable injustice de mes prétentions, et la nécesité du refus. Ici, plus docile à l'amour, qu'à Dessalines qui me conseillait une ferme persévérance, je me relâchai même sur les gages que j'avais d'abord exigés. Je protestai qu'il n'était pas en moi de contredire les vœux de l'innocence; et je ne demandai que le tems prescrit par la bienséance, pour quitter le pays où j'étais, et pour aller reprendre le poids de mes chaînes, hélas ! si pesantes.

Au lieu de réponse à cette lettre tendre et soumise, je reçus un congé ferme et ab solu. On s'épargna la peine et la honte de l'écrire soi-même. L'obéissante cousine, si peu faite pour un tel ministère, le reçut

et s'en acquitta en le détestant. « Mon ami, » m'écrivit-elle, j'ai ordre de te dire, qu'on » ne veut plus ni recevoir de tes lettres, » ni t'en écrire. Ton éloignement favorise » la rupture, et l'on veut profiter de cette » circonstance. Toutes mes remontrances » ont été inutiles. Je t'écris ceci en pleurant: » je t'aimerai toujours autant que je t'estime: » sois aussi heureux que tu mérites de » l'être ».

Ainsi me furent payés cinq ans de sacrifices, de peines, de culte et d'adoration. Promesses, sermens, énivrantes illusions d'une éternelle félicité, tout aboutit à cet acte d'inconséquence et d'ingratitude.

Comme le caprice y passait un peu ses bornes accoutumées, on chercha une excuse à son nouvel excès, et voici celle que l'on trouva. Dessalines, irrité du refus des gages demandés, en avait fait des reproches amers et violens. Il avait dit : « Lorsque vous vous » jouez ainsi du repos d'un galant homme, » vous me paraissez plus méprisable que » celles qui se vendent au passant qu'elles » arrêtent ». Ces paroles inspirées par le zèle de l'amitié, furent comptées pour un crime à celui qui ne les avait pas pronon-

cées, et dont la conduite les démentait. Le tort d'un autre, si c'en était un, effaça, détruisit tous mes mérites; et l'on punit mon aveugle soumission de la résistance de mon frère.

Privé de tout espoir, et réduit à mépriser la conduite de celle que j'avais tant aimée, je n'eus plus d'autre soin que de la bannir de ma pensée. J'allai dans cette intention chez Voltaire, que je ne connaissais point. La présence d'un grand homme, le spectacle de ses travaux toujours actifs, les conseils qu'il pouvait me donner, étaient propres à ranimer en moi le goût des lettres et de l'étude. Je trouvai près de lui les secours que j'allais y chercher. L'admiration s'empara de mon ame, et ce sentiment remplissait un des vides que l'amour y avait laissés. Voltaire fut pour moi ce qu'est un père tendre pour un fils, qu'il se plaît à instruire. Son ame et son génie m'étaient également accessibles; et les lumières qu'il me communiquait, étaient un don de sa bienveillance et de sa tendresse.

Malgré cette puissante diversion à mes peines, je pouvais dire après Voltaire lui-même :

La foule des beaux arts dont je veux tour à tour
Remplir le vide de moi-même,
N'est point encore assez pour remplacer l'amour.

Mon état, à cet égard, pouvait être justement comparé à celui d'un animal enfermé sous le récipient, et qui manque d'air. Il respire avec gêne, avec effort; il sent le besoin d'un élément plus libre, et qui le mette plus à son aise. Ainsi, secrettement oppressé, je sentais qu'il me manquait quelque chose. Privé des douces occupations de l'amour, j'étais hors de mon élément.

Dessalines m'exhortait de loin à étouffer ces besoins du cœur par les plaisirs des sens. La recette était bonne peut-être; mais j'y répugnais, et je n'envisageais que du dégoût, dans ce que mon inflammable tempérament m'avait fait rechercher avec tant d'ardeur.

Ce dédain des jouissances matérielles était devenu si fort en moi, par l'habitude d'un sentiment purement mystique, qu'ayant trouvé l'occasion d'être heureux avec une femme encore jeune et jolie, je n'eus pas plutôt cédé à ce bonheur de rencontre, que je sortis de chez la femme, oppressé de dégoût, de honte et de remords. Je rentrai

chez moi pour écrire à mon frère que j'avais déféré à son conseil, et que le repentir suivait l'obéissance.

Ce repentir ne me sauva pas des rechûtes inévitables; mais ces rechûtes ne me firent pas trouver plus d'attraits à ce plaisir d'habitude. Il n'était pour moi que l'oubli de quelques momens; et mon état, comparé à celui d'où je sortais, n'était pour moi qu'un état dégénéré.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Vous qui traitez des passions humaines, ne dites pas qu'on n'aime qu'une fois dans sa vie. Quiconque a senti le besoin de l'amour, en éprouvera plus d'une fois l'atteinte. Ce phénix renait de sa cendre.

J'étais né constant ; le tems et l'habitude n'amortissaient ni mes sentimens ni mes jouissances. Si le premier objet de ma passion l'eût entretenue et l'eût méritée, je le crois fermement, je serais encore dans ses chaînes, et je m'y trouverais heureux. Le tems qui ôte à l'amour le charme et la fraîcheur de la jeunesse, compense par d'autres avantages ceux qu'il lui enlève. La confiance qui naît d'une longue épreuve, le souvenir si puissant de ce que l'on a fait l'un pour l'autre, cette reconnaissance passionnée qui en résulte, tels sont, si j'ose ainsi parler, les nouveaux attraits dont l'amour se pare en vieillissant, et qui le rajeunissent dans sa décrépitude.

Privé de ces tardives et respectables jouis-

sances par l'inconstance de mes maîtresses, pensez-vous que leur infidélité anéantît en moi cette disposition de l'ame, qui m'avait mis en leur puissance? Pensez-vous qu'en me défendant de les aimer, elles arrachassent de mon cœur ce penchant qui fait que l'on aime? Si vous le croyez, croyez donc aussi qu'en ôtant à un homme affamé les alimens dont il veut assouvir sa faim, vous lui ôtez ce besoin qui le tourmente, et le désir de toucher à quelque nourriture.

Voltaire a dit de l'amour, que c'est un canevas donné par la nature, et brodé par l'imagination. L'une des broderies qu'elle y applique, est cette délicieuse conviction où l'on est, que hors ce que l'on aime, on ne pouvait rien aimer. J'ai dit combien cette illusion m'avait séduit et persuadé. Je la regardais comme une vérité que j'aurais signée de mon sang. Détrompé de cette erreur, je reconnais qu'un sentiment très-vif divinise à nos yeux celle qui en est l'objet: l'illusion détruite, le besoin d'aimer qui l'avait fait naître, lui survit encore; et il opère en faveur d'une autre le même prestige, qui nous trouve aussi crédules que la première fois.

Doublement séparé de Lucinde, vivant loin d'elle et ne lui appartenant plus, j'éprouvais le mal-aise et la langueur d'une ame hors de sa sphère, et de l'élément qui seul lui convient. Cela ne signifie pas que mon état habituel fût la tristesse. Nulle situation de l'ame n'est de tous les momens, à moins que par principe on n'en perpétue la durée. La douleur la plus vraie et la plus profonde, j'en suis persuadé, a, comme la fièvre, ses intermittences : elle supportera jusqu'aux diversions d'une joie momentanée, si vous ne gênez en rien le naturel ; mais suspendus ainsi quelques momens au-dessus de nos chagrins, le frêle appui qui nous soutient vient à manquer, et l'on retombe plus avant dans les angoisses de la douleur.

Il se trouvait dans la ville que j'habitais, une femme que j'avais entrevue à Paris, dans le tems où ma passion pour Lucinde ne me permettait que d'entrevoir tout ce qui n'était pas elle. Cette femme se regardait comme exilée dans sa patrie, parce que ses goûts exclusifs la rendaient citoyenne de Paris. J'étais moi-même citoyen de cette ville ; ce fut un titre pour que *Barsine* me recherchât : l'amour des lettres et de la mu-

sique formait encore de nouveaux rapports entre nous.

Barsine était aussi belle que Lucinde, mais sa beauté avait un autre caractère. Celle de Lucinde était faite pour les douces insinuations ; l'autre, pour les impressions fortes et rapides. L'une invitait à l'aimer ; l'autre semblait commander l'amour. Barsine vivait sous la loi d'un mari qui n'avait qu'un sentiment, celui de la jalousie ; qu'une occupation, l'exercice de son active et tyrannique défiance. Il ne quittait point sa femme. Averti dès qu'on entrait chez elle, il s'y établissait en inspecteur surveillant.

Ce formidable époux n'avait aucun sujet de me voir avec ombrage ; et son goût pour la musique, difficile à satisfaire dans la ville qu'il habitait, le portait à me voir plus souvent, et avec plaisir. Quelquefois, je concertais seul avec sa femme et lui. D'autrefois, notre musique admettait plus d'exécutans.

Un jour, dans l'entr'acte d'un concert, je causais avec Barsine, et nous parlions d'amour. Je lui dis avec une franchise qui m'a presque toujours bien servi, que toute belle qu'elle était, je ne voudrais pas d'elle

pour maîtresse. — Pourquoi ? me dit-elle. -- Parce qu'il vous importe plus de plaire que d'aimer. -- Que vous me connaissez mal ! -- Notre dialogue finit là. Je ne l'ai rapporté que parce ce j'ai observé que rien ne sert tant auprès des femmes, qu'un début un peu singulier. Il éveille l'attention, excite l'intérêt, quelquefois pique la vanité. Ce sont de grandes avances prises sur le sentiment qu'on veut inspirer. Une femme est plus près d'aimer l'homme qu'elle hait, que celui qu'elle voit sans y faire attention.

L'un de nos concertans ordinaires était un jeune homme de Paris, qui, à force d'être bien traité des femmes, avait appris à les mépriser. Il se fesait un triomphe de les avoir, et un jeu de les tromper. Il me demanda un jour, par quel aveuglement étrange, je paraissais ne pas observer les regards passionnés que Barsine arrêtait sur moi : il prétendait que rien n'était si frappant, sur-tout lorsque je jouais du violon. Je ne fis nul attention à ce propos : je crus que mon jeune éventé, en me supposant des succès imaginaires, me traitait comme il avait coutume de se traiter lui-même.

Peu de jours après, il vint chez moi le

matin. Il m'apportait un billet que Barsine lui avait écrit, et qui était conçu en ces termes : « N'oubliez pas que vous devez » dîner avec nous ; faites l'impossible pour » que Chabanon en soit ». Ce billet donna, dans mon esprit, un peu plus de crédit aux conjectures obligeantes de *Versac*. J'étais pourtant loin encore de m'y arrêter.

Je me rendis au dîner : il pensa n'avoir pas lieu. Le jaloux était pris de la colique : on ne doutait pas qu'il ne renvoyât les deux convives, plutôt que de les laisser avec sa femme. Il en usa plus civilement ; et s'excusant de ne point paraître, il pria qu'on se mît à table sans lui.

Immédiatement après le repas, notre tiers s'esquiva aussi subtilement, que s'il fût convenu de ce jeu de théâtre avec la maîtresse de la maison. Demeuré seul près de Barsine, je la vis solliciter ma compassion, pour les ennuis dont sa vie etait obsédée. Son langage obscur, embarrassé, laissait beaucoup à sous-entendre, à deviner : elle indiquait tout et n'énonçait rien.

Moi qui, dans tous les cas, ne connais que le mot vrai; je lui dis : « Mais à Paris, » vous viviez avec Mondor. --- Hélas ! reprit-elle,

» reprit - elle, c'est un de mes malheurs. Il
» était le seul de qui mon mari n'était pas
» jaloux. Sans cesse avec moi, il obsédait
» ma faiblesse, et n'a dû qu'à elle un
» triomphe que je lui ai disputé un an. Je
» me repens de ma faute ; et Mondor lui-
» même m'en a punie. Il m'a fait des in-
» fidélités ; et son indifférence m'a laissé
» partir de Paris, sans daigner me suivre
» ici, où je péris d'ennui ».

Je pris ce récit au pié de la lettre. Je me sentis touché du plus vif intérêt pour la situation de Barsine : et j'étais si loin d'en tirer parti pour mon compte, que je lui proposai d'écrire pour elle à son amant, que je connaissais. On me le défendit soigneusement, et j'obéis.

De ce moment, je vis Barsine comme une femme sensible, et non comme une femme coquette et légère. Sous ce nouveau point de vue, sa société journalière me devenait plus dangereuse. Je m'en apperçus, et tous les jours davantage ; ce qui me fit prendre la brusque résolution de retourner à Paris.

J'annonçai mon départ prochain. Barsine en fut indirectement informée. Le jour même qu'elle le sut, nous nous promenions dans

son jardin, avec le surveillant époux, et quelques autres personnes. Un jaloux se tient derrière pour inspecter; un amant se tient tout près de ce qu'il aime : c'est l'ordre dans lequel nous étions placés. Barsine en variant et en racourcissant ses allées et venues dans le jardin, trouva moyen de s'éloigner un moment de son mari : elle mit à profit cet instant adroitement ménagé, et me dit d'un ton passionné : « Si vous ne voulez » pas que je meure, ne partez pas pour » Paris ». Ce furent ses propres paroles. Tant que je peux, je cite littéralement.

Travaillé tout le reste du jour et une partie de la nuit, de ces mots que mon ame avait recueillis, ne pouvant pas espérer quatre minutes d'entretien sans l'inspection du mari, je pris le parti d'écrire; et mon billet fut tel qu'on va le lire.

« Je n'ambitionne ni ne mérite les succès » d'un homme à bonnes-fortunes. Etranger » au pays que vous habitez, l'honneur d'y » avoir possédé quelque tems une femme » charmante, ne serait presque à mes yeux » d'aucun prix. Mais si vous voulez me » consacrer votre vie toute entière, toute » la mienne vous appartient. Répondez avec

» autant de franchise, qu'il y a de simpli-
» cité dans ma démarche ».

Ce ne fut pas chose aisée de remettre, sous les yeux du mari, ce billet, sur lequel Barsine n'était pas prévenue. Il passa pourtant dans ses mains. Elle disparut pour le lire; et son visage, en rentrant, me témoigna que le billet l'avait satisfaite. La réponse que je reçus le lendemain, était conçue en ces termes :

« Je ne suis pas plus une femme galante
» que vous n'êtes un homme à bonnes-
» fortunes. je craignais que vous ne m'eus-
» siez mal jugée, sur l'aveu que je vous
» ai fait. Puis-je espérer que vous me sa-
» crifierez Paris et ses agremens? Pourrai-je
» vous en dédommager? Rassurez sur ce
» point mon inquiétude, et soyez assuré
» que, de près ou de loin, je n'aimerai
» jamais que vous ».

Le commerce épistolaire une fois établi, il fut aisé de le continuer. L'usage en devint journalier. Immediatement après les deux premiers billets, Barsine me remit décachetée une lettre, qu'elle adressait à Paris à Mondor son amant. Elle lui disait qu'elle ne lui avait cédé que par faiblesse,

par amitié : « Un sentiment plus impérieux,
» ajoutait-elle, décide aujourd'hui de mon
» sort, qu'il rendra peut-être malheureux.
» Je ne vois pas où peut me conduire la
» passion dont je suis dominée; mais elle
» ne finira qu'avec ma vie. Je réclame votre
» estime, votre compassion, si vous croyez
» que je la mérite ». Que le lecteur se rappele bien cette lettre, afin de la comparer avec la conduite que Barsine tint avec moi.

Cette lettre, que je cachetai moi-même et mis à la poste, ne me laissait aucun doute sur la bonne foi pleine et entière de Barsine, sur la fidélité des aveux qu'elle m'avait faits. D'ailleurs, toute sa conduite était un témoignage constant de la passion la plus vraie. Le seul reproche que je lui fisse, était de la laisser trop paraître : tant elle négligeait sur ce point les conseils de la prudence.

Aimé ainsi, j'étais heureux. Le lecteur, qui me connaît par les récits précédens, ne peut en douter. Il s'agissait cependant d'obtenir de Barsine tout ce qui constate et fonde et solidite le bonheur d'un amant. Pour cela, je n'avais point à combattre une volonté rebelle, mais à triompher de la

contrainte où Barsine était retenue par son mari. Je l'ai dit ; chez elle, hors de chez elle, il ne la quittait pas un moment.

La maison de Barsine avait un jardin. Pendant la nuit, j'en parcourus cent fois les dehors ; j'en étudiai les côtés faibles, comme un ingénieur les entours d'une place qu'il veut assiéger. La muraille pouvait avoir dix a douze piés de hauteur ; mais dans un endroit, on trouvait au milieu une pierre saillante, destinée à l'écoulement des eaux. Je conçus que, si je parvenais à mettre mes piés sur cette pierre, de là j'atteindrais avec mes mains au sommet de la muraille, et que me suspendant sur mes bras, je pourrais franchir le mur. La difficulté était d'arriver jusqu'à la pierre d'écoulement. Pour y réussir, j'amassai au pié du mur plusieurs pierres assez grosses, que je transportai là des environs. Sur cet exhaussement je posai mon pié droit : deux ou trois piés plus haut, et un peu sur la gauche, mon pié gauche s'enfonçait dans le mur, creusé tout exprès avec mon couteau. Ce point d'appui malaisé, et sur lequel je n'aurais pas pu m'arrêter long-tems, me donnait la facilité de porter le pié droit sur la pierre d'écoulement.

Une fois placé là, le reste devint facile; et je me trouvai dans le jardin, mais immédiatement sous les fenêtres du mari, qui étaient fort éloignées de celles de sa femme.

Le premier jour que je tentai cette entreprise audacieuse, la lune éclairait un peu: la saison étoit belle : le mari pouvait être levé, me voir; je courais le plus grand risque, et j'en fesais courir un presque aussi grand à Barsine. La seule précaution que je pris contre tant de dangers, fut de me traîner à quatre pattes dans le jardin, pour gagner les fenêtres de ma maîtresse. Dans cette situation, l'ombre du mur d'appui me cachait un peu.

Barsine ignorait ce que je tentais pour la voir mystérieusement. Rendu auprès de sa fenêtre, qui était de niveau avec le jardin, je baisai mille fois les jalousies de cette fenêtre qui la dérobait à mes regards, et certain d'escalader désormais ses murailles, je jouissais par l'espérance des biens que l'avenir me promettait.

Cet avenir commença le lendemain, et se prolongea pendant trois mois de paisible jouissance. Les seules circonstances de cette époque qui sont à relever, sont d'abord,

que pressé par un ami, confident de cette avanture, de n'aller à de tels rendez-vous qu'avec des pistolets dans ma poche, je n'ai jamais pu suivre ce conseil. J'aurais mieux aimé être tué par le mari, que de l'assassiner en me défendant. Ma répugnance sur ce point était insurmontable. Un jour, ou plutôt une nuit, je demeurai trop avec Barsine; et le matin nous surprit. La précipitation avec laquelle je m'échappai par dessus la muraille, me fit manquer la corde à laquelle j'avais coutume de me suspendre. Je tombai de la hauteur du mur. J'eus heureusement assez de force pour regagner mon logis.

Notre union durait depuis quatre mois, lorsqu'il survint une circonstance qui me forçait de retourner à Paris. Ne point partir, c'eût été trahir évidemment le secret de notre liaison, éclairer sur nos sentimens l'époux inquiet; c'eût été par conséquent m'exposer à perdre Barsine pour toujours; malheur que je prévenais par une séparation volontaire et de quelques mois.

L'embarras était de trouver un moyen de nous écrire. Barsine avait un frère d'une vertu austère et farouche. Ce fut à lui que

je voulus confier les intérêts de notre amour. Un tel ministère, selon moi, ne pouvait être commis à des mains trop pures. Rien ne prouve mieux l'idée toute divine que je me fesais de l'amour, que le choix du confident à qui je remettais des fonctions, dont il pouvait se sentir offensé. Sans doute il entrait de l'illusion dans l'opinion que je m'étais faite de mes sentimens ; mais il s'y trouvait un fond de vérité, et ma conscience ne me trompait qu'à moitié. L'aveu naïf de ma passion, le caractère qui la distinguait, intéressèrent l'ame sévère à qui je l'avais confiée. Je lui représentai les dangers auxquels il exposait sa sœur, s'il la réduisait à employer les soins d'un autre agent. Cette considération le retint en suspens vingt-quatre heures : il me demanda ce tems pour se décider. Le lendemain j'appris de lui que je lui avais rendu presque respectable un sentiment, dont le premier aveu l'avait révolté. Il aurait voulu, pour le repos d'une sœur qu'il aimait, se dévouer à l'emploi que nous lui avions destiné ; mais sa conscience répugnait à favoriser un commerce illicite.

Disons en passant que ce sage, à cette

époque, ignorait entièrement ce que c'était que l'amour : il en jugeait par estimation, comme d'une faiblesse qu'il n'avait point éprouvée. L'année ne fut point écoulée qu'il ne connût ce sentiment impérieux; et réduit à le combattre avec toutes les forces de son caractère, il se sauva de la maison paternelle pour échapper aux dangers de sa passion. Il vint à Paris se jeter dans mes bras, et me constitua son répondant auprès de son père. Ma garantie et mon intercession le remirent en grace avec sa famille, qu'une évasion si subite avait indignée. Alors le tenant auprès de moi, et tout rempli d'une passion que les circonstances le condamnaient à éteindre : « Hé » bien! lui dis-je, c'est à présent que vous » concevez tout le sens de mes paroles, » dont vous n'entendiez, pour ainsi dire, » que le son, il y a un an. Vous sentez » ce que c'est que l'amour ».

Je reviens à ma situation. Au défaut du frère de Barsine, nous ne pouvions charger du dépôt de notre confiance que le seul Versac; cet homme léger, qui avait favorisé notre première entrevue, et qui depuis ce tems, riant de ma mystérieuse discrétion,

n'en regardait pas moins mon bonheur comme une chose assurée. J'allai le trouver ; et pour contenir sa vicieuse légèreté, ainsi que pour forcer la vertueuse résistance du frère de Barsine, mon seul moyen, mon unique éloquence fut le naïf exposé de ma passion. A l'aide de cette langue, la seule que je susse parler, je traitais avec le vice comme avec la vertu ; sûr par-tout d'être écouté, et ne doutant pas qu'on n'exauçât mes demandes.

« Vous vous jouez, dis-je à Versac, de » l'honneur et du repos des femmes ; trai- » tez-vous de même un honnête homme » qui se confie à vous » ?

On sait qu'à cet égard la distinction des deux sexes est établie dans plus d'une de ces têtes folles et légères. Ils respectent le sexe que leur vanité a moins d'intérêt à tromper, et qui punit plus vigoureusement les torts qu'on lui fait éprouver. Je reçus de Versac toutes les promesses qui pouvaient m'assurer de sa prudence et de sa discrétion. Il fut constitué le pilote d'une barque qui portait deux amans et leur fortune ; et il la gouverna avec autant de vigilance que d'habileté.

Cependant, en regagnant Paris, partout je foulais dans ma route les traces que Barsine y avait laissées six mois auparavant, lorsqu'elle se rendait au lieu où je l'avais connue. J'avais pris la note exacte des auberges où elle s'était arrêtée, et des chambres même qu'elle avait occupées. Je tâchais de m'y faire placer, et par une illusion familière à l'amour, je trompais ainsi les malheurs de l'absence. Je retrouvais Barsine dans les lieux qu'elle avait habités, dans les meubles qui avaient été consacrés à son usage, dans le lit sur lequel elle avait reposé ses charmes. Mon voyage commença et s'acheva dans les pleurs. Cependant, l'espérance d'un prochain rapprochement mêlait un calme doux à ma tristesse ; et nulle crainte, nul ombrage ne m'empêchait de porter ma vue sur l'avenir, et de l'y arrêter avec une douce confiance.

J'ai goûté ce bonheur si rare de ne rien désirer dans l'objet d'une passion démesurée. Jamais le plus léger reproche n'eut lieu entre Barsine et moi. Tous les besoins de notre ame étaient également et pleinement assouvis.

Pour m'écrire, il fallait qu'elle prît sur

le repos de la nuit : pour cacher aux yeux du jaloux l'énorme consommation de papier qu'occasionnait notre commerce, il fallait que dans chacune de mes lettres, j'insérasse une feuille blanche sur laquelle elle devait m'écrire : pour mettre en sûreté le dépôt de notre correspondance, souvent elle le cachait dans son chignon, et le couvrait de l'immensité de ses cheveux.

Un tel commerce tenait en activité celui qui s'en était constitué le commissionnaire et l'agent. Peut-être la subtilité qu'exigeait un tel emploi, le lui fesait aimer : il exerçait d'autant ses talens pour tromper.

Avec quel ravissement je lisais ce que m'écrivait sur la tendresse passionnée de Barsine, ce Versac qui ne croyait à la fidélité d'aucune femme ! « Dans les fêtes qui » se donnent ici, m'écrivait-il, tout le » monde l'entoure et flatte sa beauté. Au » milieu de tant d'hommages, elle ne montre » que la froide apathie, et les rêveries d'une » continuelle distraction ». Femmes, qui vous dites passionnées et qui prétendez à l'honneur de l'être, jugez-vous sur une épreuve semblable. L'amour laisse peu de place au plaisir de s'entendre louer : ses besoins ab-

sorbent ceux de la vanité ; et dans les femmes sur-tout, l'abnégation de tout succès est le signe le moins équivoque et le plus nécessaire de l'amour. Que l'on juge si l'on veut ces définitions exagérées : Barsine en jugeait autrement. Je l'ai vue s'impatienter d'hommages qui lui étaient offerts par des personnes dignes de lui plaire.

A peine le lecteur se souvient de ce Mondor à qui j'avais succédé près de Barsine. Forcé par une affaire de retourner auprès d'elle, il s'annonça par un billet précurseur, dont ma maîtresse me fit part. Je me rappele très - fidèlement ce qu'elle m'écrivit à ce sujet ; et il importe à mon récit de conserver toute l'énergie de ses expressions. « Mondor m'annonce qu'il va re-
» venir. Le plat freluquet ! aurait-il quelque
» prétention ? S'il savait à quel point je le
» méprise ! J'ai horreur de moi-même d'avoir
» pu céder à ses instances ».

Cet homme tant méprisé arriva. On m'écrivit : « Je l'ai vu ; il a pleuré. Tu connais
» mon cœur ; il ne peut être insensible au
» spectacle de la douleur : mais cette émo-
» tion passagère ne sert qu'à te préparer
» un triomphe ».

Le reste de la lettre était passionné. Je n'en pressentis pas moins mon malheur : et, dès ce moment, je me regardai comme abandonné. Quinze jours de silence succédèrent à cette première lettre : le confident n'écrivait plus : tout se taisait ; tout me disait que je n'etais plus aimé. On osa enfin me le dire plus positivement. Voici la forme du billet qui constaca la rupture :

« Je suis un monstre. J'ai trahi pour vous » l'homme le plus honnête et le plus ai- » mable. Je me fais horreur. Fuyez-moi, » haïssez-moi, méprisez-moi : mais que je » n'entende plus parler de vous. Gardez » mes lettres et mes cheveux. Je vous es- » time trop pour rien reprendre ».

Il n'y a peut-être pas un mot dans ce billet qui soit différent de l'original, quoique j'écrive de mémoire.

Tout accoutumé que je suis au récit de ces avantures, en les traçant ici, leur bizarrerie m'étonne encore. O femme ! l'objet choisi par votre cœur, prévenu par votre amour, l'objet avec lequel vous goûtiez une félicité enivrante et de tous les momens, le trahir, l'abandonner pour un homme encore flétri de vos mépris récens, pour le

dédaigneux auteur de vos peines et de vos disgraces, et opérer un changement si étrange, près du tems où vous alliez revoir l'amant qui vous sacrifiait la capitale, ses parens, ses amis, et les distinctions littéraires auxquelles il pouvait prétendre! Ajoutons encore à ce que ce tableau a de singulier. Barsine, par d'indiscrets épanchemens d'amour, dont elle rendait Versac le temoin, insultait à ma douleur dans la personne du confident qui me représentait: et si mes ordres précis n'eussent contenu Versac, peu novice à se venger des femmes, il l'eût accablée d'humiliations.

Je partais pour un concert, quand ma lettre de renvoi me fut remise: elle ne m'étonna point. Depuis trois semaines, j'y étais préparé. Je la reçus, comme un malade, épuisé par la maladie, reçoit l'arrêt de sa mort. Il s'y résigne sans une peine extrême: et, ce que je ne puis expliquer bien clairement, mais que je sentis comme l'évidence, je reconnus intérieurement que mon dernier tribut à l'amour était payé; que je ne concevrais plus ses illusions cruelles et charmantes. Je me rendis ce compte à moi-même; et cette inspiration secrette ne

m'a point trompé. Ce que j'ai éprouvé depuis n'a plus été que le réveil momentané d'une flamme long-tems assoupie.

J'avais pris avec Voltaire un engagement dont Barsine était la cause secrette. C'est pour me rapprocher d'elle que je devais me rapprocher du grand homme. Mon voyage eut lieu. Dès que Barsine me sut auprès d'elle, un messager m'apporta une lettre de huit pages écrites de sa main. Je n'en rapporterai que les traits les plus extraordinaires.

« Ne pensez pas qu'en me rendant à
» Mondor, j'aie cédé à ses instances ; je
» les ai prévenues ; je me suis jetée à
» ses piés pour obtenir le pardon de mon
» infidélité : et sa fidélité me l'a pardon-
» née ».

Que l'on se rappelle ce que Barsine m'avait dit de Mondor, ce qu'elle lui avait écrit à lui-même, en lui déclarant sa passion pour moi, et que l'on conçoive ce qu'elle m'écrivait en ce moment. La lettre continuait ainsi :

« Rendez-moi toutes mes lettres et tout
» ce que vous avez reçu de moi: du reste,
» si vous imaginez quelque moyen de nous

„ voir, quelqu'il soit, je l'accepte „.

Ces derniers mots contenaient évidemment une invitation à l'escalade nocturne. Si j'y eusse consenti, il est vraisemblable que Mondor se fût trouvé au rendez-vous; et l'on voit tout ce qui pouvait s'en suivre. Je répondis peu de mots, et je les ai retenus.

“ Les lois de la galanterie prescrivent „ en effet de rendre les lettres, et tous les „ gages reçus : mais avec vous je ne fus pas „ galant ; je fus passionné : ma conduite „ est soumise à des lois différentes. Pen„ sez-vous que j'aie apporté si loin de Paris „ des monceaux de papier? Ils y sont restés ; „ et je les garderai. Je ne chercherai point „ à vous voir. Je sens que je n'ai rien à „ vous dire, et rien à écouter „.

Huit ans se sont écoulés sans que j'aie entendu prononcer le nom de Barsine ; et durant cet intervalle, affranchi de toute autre passion, je n'ai connu que cette amitié douce et confiante, qui, auprès d'une femme, s'embellit du charme des caresses. C'est à cette époque que Maugris revint de Saint-Domingue, et que mon amitié pour lui recouvra ce que d'impérieuses passions lui avaient enlevé.

En 1774 le hazard me conduisit au lieu de la résidence de Barsine. Je montais chez son frère, qui est resté mon ami. Je trouvai Barsine sur son escalier : elle m'invita à entrer chez elle. J'y entrai. Son premier soin fut d'observer l'impression qu'elle fesait sur moi, après huit années d'une séparation entière. Ce sentiment se peignit sur son visage et dans son maintien. Fut-ce avec intention qu'elle me reçut dans le boudoir, qui était autrefois l'asile de nos entrevues nocturnes ? Je l'ignore. Quoiqu'il en soit, quand je revis ce réduit mystérieux, le passé vint se retracer à moi : il remplit ma pensée; il pesa sur mon ame, et la mit dans un état de gêne et d'oppression. Je promenais mes regards dans tous les recoins du cabinet : il n'en était pas un qui ne me rendît des souvenirs vivans et des impressions profondes. Je fis l'aveu de mon trouble. On me pria d'écarter toute image du passé, protestant, avec une fausseté signalée, que l'on détestait de l'amour jusqu'à son nom. « Hé quoi, repris-je fondant » en larmes, de cet amour si tendre qui » nous avait unis, ne peut-il pas résulter » au moins une amitié tendre et parfaite ?

„ Vivrons-nous sans être rien l'un pour „ l'autre? „

Ce propos fit quelqu'impression, mais sur-tout celle de la surprise. « Je ne vous „ ai connu que comme amant, me dit-on; „ laissez-moi m'accoutumer à vous voir „ comme ami. C'est une nouvelle connais- „ sance à faire; mais, de jour en jour, „ vous serez plus content de moi „.

Il y avait dans ce discours plus d'esprit que de sentiment. Je crus y voir de la franchise; et je m'en contentai. J'achevai de peindre à Barsine et mes sentimens et ma situation. Voici le tableau que je lui en fis :

« Quand je pourrais espérer de vous un retour de passion, vos faveurs désormais me sont interdites. J'en fuirais le don passager. Une idolâtrie constante est le seul sentiment que je puisse concevoir pour vous. Du reste, ma vie appartient à une femme, pour qui je n'ai que de l'amitié; mais à qui, sous plus d'un rapport, je suis devenu nécessaire. J'aimerais mieux mourir, que de lui causer un chagrin. Soyez donc sans alarmes sur l'hommage que je vous rends. Vous n'avez à craindre ni les entreprises de

la vanité, ni les desseins cachés de la séduction. Mon amitié pour vous sera un culte passionné. Si vous y répondez avec délicatesse, vous réparerez envers moi tous les torts de l'inconstance ».

L'une des chimères qui soient entrées le plus avant dans mon esprit, est la volonté constante de regarder comme un être à part de tous les autres, une femme qui m'avait autrefois inspiré de l'amour. Je ne me commandais point ce désir : il était né en moi; il y était si profondément enraciné, que rien ne pouvait l'ébranler et le détruire; et peut-être cet arrière souvenir, ce dernier effet de mes passions, en donne une idée plus juste et plus forte, que tout ce que j'ai dit jusqu'ici de leur activité. Ce désir si flatteur pour les femmes que j'ai aimées, je n'ai pu l'effectuer avec aucune d'elles. Le résumé de mon histoire, dont la fin approche, le fera sensiblement connaître; et rien ne démontre mieux, ce me semble, combien l'amour est communément une erreur des sens ou de l'imagination.

J'ai tenu long-tems à Barsine tout ce que je lui avais promis. Nos domiciles

s'étaient rapprochés. Je l'ai vue comme ami, sans autres prétentions que celles que l'amitié autorise. Quelle amitié pourtant! Un amant délicat aurait eu droit d'en être jaloux. Confident de ses erreurs amoureuses, qui n'étaient plus que le délire des sens, jamais un mouvement de jalousie ne me mit hors du rôle que je devais jouer. Croira-t-on que, dans cet ordre de choses, Barsine m'ait gratuitement et constamment trompé, attribuant à sa tendresse pour moi le renvoi d'un amant, qu'elle congédiait pour en prendre un autre, faisant servir tout ce qui l'entourait, et moi principalement, de prétexte et de voile à ses artificieux détours? Croira-t-on qu'un jour, dans un épanchement de confidences, elle m'ait annoncé le fidèle récit de ses avantures passées, afin d'abuser ma confiance par une fausse sincérité? Croira-t-on enfin que dans ce récit qu'elle me fesait, elle donnât une place importante à sa passion pour Mondor, et que, parlant à moi-même, elle ne fit pas la plus légère mention de la passion qu'autrefois je lui avais inspirée : tant cet amour, dont le reflet éclai-

rait encore ma vie, était entièrement éteint de son souvenir !

J'ai cessé de la voir au moment où sa fausseté m'est devenue la plus manifeste. Ses bizarres et honteux déportemens retentissaient sans cesse à mon oreille. Lucinde de son côté est devenue un monstre souillé de noirceurs, de méchancetés, et qui allie les attentats de la haine aux emportemens de la débauche. Six mois après notre rupture, la haine qu'elle prit pour son mari la mit dans les bras d'un amant ; et depuis elle ne s'est plus arrêtée dans le chemin du vice. Ma première maîtresse n'est pas mieux famée que les deux autres. Voilà les objets pour lesquels j'ai sacrifié dix ans mes travaux, mon repos et ma vie entière ! Voilà les objets que mon aveugle prévention s'obstinait à élever au-dessus de l'humanité ! Des trois, il n'en est pas une auprès de qui je puisse trouver une consolation dans la peine : il n'en est pas une qui m'entendît, et sût ce que je voudrais lui dire, si je lui rappellais les scènes d'enivrement que lui occasionna mon amour.

O quelle leçon ! quel préservatif offert

à la jeunesse, s'il n'était pas réglé dans nos destins, que l'expérience des pères n'est d'aucun fruit pour les enfans! Ah! du moins ceux de mes successeurs qui passeront par les épreuves que j'ai subies, si ce récit tombe entre leurs mains, chériront celui qui les devança dans l'infortune. C'est pour eux que j'écris des faits vides d'intérêt pour tout autre. Ce sont des amis que je concilie d'avance à ma mémoire.

Cette lecture pourrait encore devenir utile aux femmes qui n'ont pas franchi les bornes du devoir. Que dans la première faute, pour laquelle l'amour les sollicite, elles en considèrent les suites inévitables; et si j'ose ainsi parler, l'innombrable postérité du vice. Je ne sais si l'on citerait une femme qui n'ait eu qu'une faiblesse. La première sert d'introduction à beaucoup d'autres. Il n'est point de femme qui ne s'étonnât d'elle-même, si elle se considérait au-delà du premier pas qu'elle a osé faire. La barrière une fois ouverte, le char s'élance, et l'œil ne peut plus le suivre. Ces réflexions salutaires demandent grace pour le récit frivole qui les a fait naître.

APPENDICE
DES MÉMOIRES PRÉCÉDENS.

ANECDOTES
SUR VOLTAIRE.

J'ai fait plusieurs voyages à Ferney. Le plus court a été de six semaines ; le plus long de six mois. Mais quinze jours passés à la campagne font mieux connaître un homme, que les plus longues relations à Paris. J'ai vu, étudié Voltaire sous plus d'un rapport. Mme Denis sa nièce, la petite Corneille, M. Dupuis et quelques autres personnes résidaient habituellement chez lui. Un homme de lettres, d'un talent et d'une réputation distingués, passait dans son château un tems considérable. J'ai fait une tragédie sous ses yeux et sous sa direction. Chacune de ces relations m'a pré-

senté Voltaire sous un point de vue différent. Je transmets d'autant plus volontiers à l'avenir ce que j'ai connu de cet homme célèbre, que les historiens de sa vie ne parleront vraisemblablement pas de lui, avec cet abandon de franchise que je me permets de mettre dans mes dépositions. Rien n'est certainement aussi curieux pour la postérité, qu'une juste et parfaite connaissance de l'homme qu'elle admire dans ses ouvrages. Mais cette connaissance fidelle et entière, on ne l'a presque jamais. Un zèle, bien ou mal entendu, cache les torts, dissimule les faiblesses, altère le motif des actions; enfin, de la vie d'un homme, il vous arrive quelques feuillets pleins de mensonges complaisans. Il a vécu soixante ou quatre-vingts ans: on vous tient compte de dix ou douze instans de sa vie, que l'on décore pompeusement du titre de son histoire.

O quels trésors amassés, et pour la morale, et pour l'amusement des lecteurs, si l'on présentait à leur curiosité des portraits plus fidèles et plus détaillés de ceux qu'ils désirent juger sainement! Que de tels tableaux ne voyent le jour, que lorsque leur

scrupuleuse fidélité ne peut plus blesser la délicatesse de personne : j'y consens. Mais que d'un siècle à un autre, on puisse au moins connaître les hommes.

C'est au mois de février de l'année 1766 que j'allai pour la première fois à Ferney. Je fuyais Lucinde : je n'avais auprès de Voltaire aucune recommandation : il ne connaissait mon nom que par l'hommage de quelques bagatelles littéraires, que de loin je lui avais adressées.

La nouveauté des objets que cette route offraient à mes yeux, les hautes montagnes du *Cerdon* et du *Crédo* encore couvertes de neiges, les vallons qui sont à leur pié, dans lesquels mille sources fugitives se cherchent, s'atteignent, se croisent et se fuient tour-à-tour, la silencieuse et triste uniformité du lac *Nantua*, que l'on côtoie si long-tems, et qui ressemble à l'un des lacs de l'enfer, la rivière du *Din*, qui formait alors un torrent impétueux et submergeait les campagnes, le Rhône que l'on voit de deux cens piés de haut rouler son onde écumeuse dans un lit resserré, et tout hérissé de rochers, la chûte de ce fleuve et sa fuite souterraine ; tous ces objets, que nul

voyageur ne voit sans émotion, en causaient une plus vive encore au voyageur novice, qui n'avait pour objet de comparaison que Montmartre et la Seine.

L'une des idées qui m'affecta le plus long-tems, fut de considérer ces hautes montagnes comme le laboratoire de la nature. Je l'y voyais enfermée, telle qu'un chimiste actif et laborieux. Je voyais entassés autour d'elle tous les matériaux de l'Univers, qu'elle divisait et subdivisait en espèces différentes. Je voyais des fleuves immenses descendre à sa voix de la cîme des montagnes, et s'échapper par divers chemins, des réservoirs où elle les avait amassés.

A ces idées qui m'occupèrent en effet dans la route, se mêlait celle du grand homme que j'allais voir. Une inquiète curiosité me peignait d'avance ses traits, sa figure, l'accueil qu'il m'allait faire. Je me le représentais, dans le même instant, écrivant tout ce qu'il a fait de plus beau dans sa vie. Ainsi mon imagination fesait l'office d'un verre ardent, qui réunit dans un foyer les rayons du soleil épars et divisés. Dès que j'eus passé *Saint-Génis*, la dernière poste, tout ce que je voyais au loin me

semblait Ferney ; et ma pensée, pénétrant dans l'intérieur de tous les châteaux, y cherchait Voltaire.

Dès qu'on m'annonça chez lui, il vint à moi, et m'embrassa. Je le considérai avec une attention particulière ; et je ne trouvai pas d'abord dans son visage la figure dont ses divers portraits m'avaient donné l'idée. Je le lui dis. « Dans quelque tems vous me » retrouverez, me dit-il : on apprend à me » voir ». Il me présenta à Mme Denis, m'installa dans la chambre où je devais coucher, et retourna ensuite à son travail.

J'aimerais à peindre l'état dans lequel je me trouvai le lendemain à mon réveil. L'aspect de ces lieux pittoresques et nouveaux pour moi, le voisinage du grand homme près de qui j'habitais, l'impression qu'il avait déjà faite sur moi, voilà ce qui m'occupait principalement. J'appartenais de droit à ces objets neufs et intéressans : mais j'appercevais, comme dans un lointain reculé, l'image de Lucinde. L'impérieuse habitude d'un sentiment délicieux me dominait encore ; et les sombres reflets du passé ternissaient en quelque sorte ma situation présente ; comme un fond obscur amortit l'éclat des

couleurs qu'on y applique. Que dirai-je encore pour rendre plus sensible cette situation un peu singulière ? J'existais à-la-fois dans des tems et des lieux différens, au present et au passé, près de Voltaire et de Lucinde.

J'avais envoyé de Paris à Voltaire une tragédie de moi, *Virginie.* Il me dit que le talent de Racine, combiné avec celui de Corneille, ne ferait pas réussir ce sujet sur notre théâtre. Il offre en effet d'énormes difficultés. La plus grande de toutes, est d'empêcher qu'Appius soit un scélérat vil et méprisable, que son crime ne soit une basse atrocité. Le théâtre Français, et nous devons nous en féliciter, rejette ce qui ne doit produire qu'une impression d'horreur et de dégoût. Le crime y veut être anobli par la grandeur de ses motifs, par la hardiesse de ses entreprises. Il faut qu'en le détestant, on puisse l'admirer. Quiconque détruirait ces principes fondamentaux, laisserait la scène en proie à tous les monstres dégoûtans que l'on voudrait y introduire : et les jugemens de la Tournelle deviendraient à la fin le répertoire de nos pièces tragiques.

Malgré l'arrêt de proscription qu'un grand

homme a prononcé sur le sujet de Virginie, je ne m'étonnerais pas qu'un homme de génie le traitât avec succès. La main-d'œuvre fait tout. Voltaire lui-même l'a dit et prouvé par ses ouvrages. Il pensait que le plan de Cinna, dépouillé de toutes les richesses dont l'exécution l'a embelli, pouvait n'être pas regardé comme un sujet heureux. On ne doit soupçonner nulle mauvaise intention dans ce jugement, puisque Cinna est de toutes les pièces de Corneille, celle que Voltaire a le plus admirée.

La difficulté d'un travail, loin de m'en dégoûter, me le fait trouver plus piquant. Si d'autres soins et celui du repos, ne m'eussent pas éloigné du théâtre, il est vraisemblable que mon obstination se serait roidie contre les difficultés du sujet de Virginie. Lorsque j'y ai pensé, à bâtons rompus et sans intention suivie, j'ai rassemblé quelques idées que je consigne ici. Peut-être ces germes informes se développeront un jour dans quelques têtes plus fécondes.

Le moment où la scène s'ouvre, est le commencement du jour où Virginie doit épouser Icilius. C'est aussi la journée mémorable où les décemvirs doivent déposer

leur autorité. Depuis long-tems l'ambitieux Appius, au mépris des lois, prolonge sa magistrature. Il s'est fait le tyran de la république. Son pouvoir l'opprime : ses vices la déshonorent. Il est l'effroi du peuple ; il est l'ennemi particulier d'Icilius, jeune homme impétueux, que le zèle du bien public enflamme. Virginius est un homme du peuple, un vieux soldat couvert de blessures, qui, épuisé de travaux, s'est renfermé dans les soins domestiques, et dans l'éducation de sa fille. Celle-ci douée d'une beauté remarquable, élevée dans l'indigence et dans la simplicité des mœurs populaires, se distingue par une vertu sans faste et sans éclat. Elle aime l'Etat, son pére et Icilius ; mais ses sentimens les plus relevés n'ont qu'une expression modeste : c'est l'ingénuité de l'héroïsme.

Il serait inutile d'observer combien Tite-Live founit de riches couleurs pour la peinture de Rome à cette époque. Les patriciens, par état ennemis du peuple, détestent aussi le joug d'Appius. Ils se sont retirés dans leurs campagnes, et laissent aux plébéïens le soin d'affranchir Rome de la tyrannie, prêts d'ac-

cabler eux-mêmes les destructeurs des tyrans.

Virginius et sa fille se préparent à l'hyménée, dont l'affranchissement des Romains doit consacrer les prémices. Icilius revient leur apprendre qu'Appius garde encore le pouvoir suprême. Il a osé le déclarer au peuple assemblé, et il ne s'est pas trouvé un romain qui ait reclamé les droits de la liberté. La consternation a glacé tous les esprits. Icilius lui-même se laisse aller au désespoir. Virginius et lui se déterminent à quitter Rome, dès qu'ils auront cimenté leur alliance, pour vivre en paix loin des tyrans. Virginie, avec cette modeste douceur qui la distingue, relève le courage des deux héros. Elle demande à Icilius pourquoi il ne fera pas ce que Brutus a bien su faire. Les deux romains s'étonnent qu'un enfant leur fasse des leçons d'héroïsme. L'enthousiasme succède au désespoir. Trois sentimens se confondent en un seul dans l'ame d'Icilius, son amour pour Virginie, son amour pour la patrie, sa haine pour Appius. Il est arrêté que l'hymen ne s'accomplira que le jour où Rome sera libre; *le jour qu'Appius mourra*, dit Icilius : *sa tête est le prix dont*

je

je veux payer ta main. Virginius propose d'assembler les premiers du peuple, et de conférer avec eux, etc.

Appius, dévoré d'ambition, s'indigne que l'amour mêle ses faiblesses aux fureurs d'une passion si noble. L'image de Virginie obsède son esprit et le tourmente. Quelle honte! La fille d'un plébéïen, d'un simple soldat! etc. Il se commande d'étouffer une faiblesse, qui ruinerait les projets de sa grandeur.

On vient lui apprendre qu'Icilius, son ennemi mortel, est uni à Virginie par le plus tendre amour. Leur hymen vient d'être différé : la mort d'Appius en fixera le moment. Cependant on assemble le peuple : Icilius médite de nouveaux projets. *Qu'il meure*, dit le tyran; *l'amour*, *l'ambition*, *la haine me le commandent.*

Icilius et Virginius entrent. Nommés par le peuple pour défendre ses intérêts, ils viennent demander compte au décemvir de ses longues injustices, et le sommer de déposer son pouvoir. Virginius s'exprime avec la sage et mâle fermeté d'un homme mûri par l'expérience. Icilius obéit à l'impétuosité de son âge et de ses passions. Appius

frémit de colère dès qu'il envisage Icilius. Il refuse de s'expliquer avec ce jeune séditieux ; mais il est prêt, dit-il, à satisfaire Virginius, s'il veut rester seul pour l'entendre. Icilius y consent : *Je ne veux point laisser de prétexte aux tyrans*, dit-il : *tout ce qu'approuvera ce sage vieillard, je jure, au nom de Rome, de l'approuver moi-même.*

Appius, demeuré seul avec Virginius, lui représente l'état de la République ; cette vieille haine des patriciens contre le peuple, et les projets d'oppression qu'ils fomentent en secret. *C'est pour soustraire le peuple à cette tyrannie, que j'ai voulu conserver mon pouvoir. Je sais qu'en cet aveu tu dois soupçonner ma franchise. Cesse de t'en défier, en pénétrant le motif qui m'anime ; et reconnais dans ma conduite l'effet d'une passion qui me subjugue. J'aime ta fille . . . . tu frémis : contiens ta haine, et consens à m'entendre. Tu sais quelle loi interdit aux patriciens toute alliance avec le peuple. L'orgueil et la haine ont dicté cette loi. Elle vous relègue dans une classe obscure, vous éloigne des dignités, vous réduit à l'abaissement, et vous soumet à l'oppression. Que le sénateur voie dans l'homme du peuple son gendre, son beau frère, il favorisera son*

élévation et l'associera à ses honneurs. Le sénat dès-lors vous est ouvert : vos plébéïens nous donneront des généraux et des consuls. Hé bien ce nouvel ordre de choses, mon hymen avec ta fille suffit pour le faire éclore. Je détruirai la loi qui s'y oppose. L'exemple, plus puissant que la loi, multipliera de telles alliances. Dis un mot, la République s'élève à son plus haut point de splendeur ; et celui qui fut l'effroi du peuple, en devient le dieu tutélaire. Virginius confondu de ce qu'il vient d'entendre, ne sait que répondre. Il demande le tems de peser une délibération si importante. Il sort.

Appius laisse voir à son confident que sa haine pour Icilius et son amour pour Virginie l'emportent sur tout autre intérêt. *Que mon rival ait la douleur de la voir passer dans mes bras. Sur tout le reste, je consulterai le tems, mon ambition et ma fureur.*

Virginius seul délibère sur la proposition d'Appius. Il ne peut se dissimuler que ce ne soit servir le peuple et l'Etat que de renverser la barrière qui sépare les deux ordres des citoyens. Rome ne contiendra plus qu'une seule famille, unie par l'égalité des droits, par la commune participation des honneurs.

Mais ces avantages à quel prix faut-il les acquérir ? Séparer Virginie de l'amant auquel elle est destinée ! la livrer au tyran, dans l'horreur duquel on l'a élevée ! C'est payer de son bonheur le bonheur de Rome.

Scène entre Virginie et son père. Celui-ci sonde obscurement les dispositions de sa fille. Il lui demande de quel sacrifice elle est capable pour servir la patrie. *Tout mon sang est à mon pays*, répond-elle. --- *Ma fille, il est des sacrifices plus grands que celui de la vie.* --- *Ah! vos jours sont-ils en danger?* --- *Non: mais apprends à quels grands évènemens tu es destinée. Ton nom peut être inscrit dans nos fastes avec celui des Brutus et des Publicola. En toi réside l'espoir de la République. Tu peux, du sein de l'oppression, l'élever au comble de la gloire. Vois le peuple étendre vers toi ses mains suppliantes : entends Rome qui te crie*: « Procure-moi la liberté, » la gloire pour le prix du jour que je » t'ai donné ! » --- *Mon père, que faut-il?* --- *Epouser Appius.* --- *Qu'entends-je?* --- *On meurt pour la patrie, et tu vivras pour elle.* On sent tout ce que Virginie doit alléguer contre ce mariage. Le mépris et l'horreur qu'elle a pour Appius. Instruite à chérir la

vertu, peut-elle jurer d'aimer, de respecter l'assemblage de tant de vices? *Je ne vous parle point de mon amour pour Icilius, sentiment commencé avec ma vie, accru par l'estime, fortifié par l'espoir, sentiment que l'hymen aujourd'hui même a dû couronner. Peut-être le devoir, la nécessité inspirent la force de surmonter de tels penchans; mais le cœur plein d'une image adorée, jurer à l'objet de ses mépris une éternelle tendresse, mon père! le croyez-vous possible? Rome, et vous-même, avez-vous le droit de l'ordonner?*

Icilius entre. Il frémit de trouver Virginius et sa fille dans les larmes. Le père les laisse tous deux ensemble. *Qu'elle t'apprenne l'affreuse extrémité où nous sommes réduits. Icilius, j'arme ta vertu contre toi-même : je lui laisse prononcer l'arrêt qui te condamne. Les sacrifices les plus cruels ont quelque douceur, quand la vertu s'y résigne.*

Dès qu'Icilius apprend de Virginie le mariage qu'on lui propose, sa douleur et sa rage ne connaissent plus de bornes. Virginie conçoit le dessein de parler au tyran, et de détruire dans son cœur et l'espoir et le projet d'un si triste hymenée.

Je ne pousserai pas plus loin le plan dé-

taillé de cette tragédie : je n'y ai pas assez réfléchi. Je me contente de dire que la scène entre Appius et Virginie est susceptible de beautés. Cette jeune romaine exerçant sur le tyran de la république le modeste empire de la vertu, et forçant le crime à rougir, à demeurer interdit devant l'innocence ; ce tableau, si je ne me trompe, n'est pas sans intérêt. Ce que j'ai développé de la pièce fournit la matière de trois actes. Il ne s'agit pour le quatrième que d'imaginer quelqu'évènement qui réduise la passion d'Appius au désespoir de voir livrer Virginie à son rival, après s'être vu au moment de la posséder lui-même. C'est alors qu'entièrement hors de lui, et n'ayant plus qu'un instant, il se décide à réclamer Virginie comme esclave, évènement dont il doit y avoir eu quelque préparation antécédente.

La pièce une fois conduite jusqu'à cet évènement, le dernier acte marche de lui-même. L'injurieuse réclamation, le désespoir du père, le meurtre de la fille, les discours que Virginius teint d'un sang si cher adresse au peuple, les mouvemens d'Icilius pour venger son amante, l'abolition du décemvirat produisent de l'action, du

spectacle et de l'intérêt. Ce cinquième acte peut être fort beau.

Ce plan n'est qu'une esquisse. Il laisse encore beaucoup à suppléer. Que quelqu'un le complette et l'écrive du style dont Britannicus est écrit, je ne lui promettrai pas d'universels applaudissemens, mais une estime générale, qui, suivant les goûts, peut s'apprécier autant que l'effervescence d'un succès consacré par la mode.

Lorsque je communiquai à Voltaire ma tragédie de Virginie, elle différait entièrement du plan qu'on vient de lire. C'est depuis qu'on m'avait interdit ce sujet, que mon opiniâtre et mutine résistance s'était efforcée de l'arranger ainsi.

J'avais demandé à Voltaire s'il approuvait le meurtre de Virginie commis sur le théâtre, ou bien Virginius seulement paraissant armé du poignard sanglant et dans le délire de la douleur. Voltaire me répondit : « Assas- » sinez, monsieur, assassinez; c'est toujours » le mieux : mais souvenez-vous qu'il faut » la sausse à ce poisson là ».

Voltaire, dans le tems dont je parle, s'occupait de métaphysique, ce qui influait un peu sur nos entretiens du soir. C'est à

cette occasion que je lui fis les vers suivans :

Faut-il que je vous voye encor,
Pour des rêves métaphysiques,
Quitter l'illusion de nos jeux poëtiques ?
Tous vos doutes heureux valent-ils un transport ?
L'esprit humain, que vous voulez connaître,
Chez tant de sots empressés de paraître,
Inspire moins de goût que de mépris.
Il est léger, faible, pusillanime :
J'aime à l'étudier dans vos divins écrits ;
Il s'y montre éclatant, immortel et sublime.

Il répondit par les vers suivans :

Aimable amant de Polymnie,
Jouissez de cet âge heureux
Des voluptés et du génie.
Abandonnez-vous à leurs feux :
Ceux de mon ame appesantie
Ne sont qu'une cendre amortie ;
Et je renonce à tous vos jeux.

La fleur de la saison passée,
Par d'autres fleurs est remplacée :
Une sultane avec dépit,
Dans le vieux sérail délaissée,
Voit la jeune entrer dans le lit,
Dont le grand-seigneur l'a chassée :
Lorsqu'Élie était décrépit,
Il s'enfuit, laissant son esprit

A son jeune élève Elizée.
Ma muse est de moi trop lassée:
Elle me quitte, et vous chérit;
Elle sera mieux caressée.

Voltaire savait que j'avais donné quelques années auparavant la tragédie d'Epponine, qui était tombée. Il voulut la voir. Dans cette tragédie, Mucien, premier ministre de l'Empire sous Vespasien, autorisait l'audace de ses vices, par un souverain mépris pour toute loi divine et humaine. Il niait jusqu'à l'existence de l'Etre Suprême. Voltaire après avoir lu ma tragédie, sortit de son cabinet en riant, et me dit: « Monsieur, » Procope et Gradant, tous deux tenant » café et assemblée de beaux esprits, se » disputèrent un jour sur la prééminence » de ceux qui donnaient de l'illustration » à leur boutique. Procope citait Lamotte, » Saurin, Rousseau, etc. J'ai mieux que » tout cela, reprit Gradant: j'ai un athée. » Vous pouvez en dire autant de votre » tragédie ». C'était Mucien.

De cette plaisanterie, que l'air et le ton rendaient peu désobligeante, il passa à l'examen de l'ouvrage. J'en avais reconnu les défauts lorsque la pièce avait été jouée.

Voltaire trouvait le sujet plus théâtral que celui de Virginie. Je pense de même : et peut-être m'amuserai-je quelque jour à refaire cette tragédie, d'après les nouvelles idées qui me sont venues.

Je ramenais la conversation sur le genre de la tragédie : ç'avait été jusqu'alors le principal objet de mes études : la théorie de cet art exige une longue expérience ; je suppléais à celle qui me manquait, par celle d'un grand homme si supérieur dans cette partie. Je fesais passer successivement devant ses yeux les divers sujets qui m'avaient paru dignes d'être mis au théâtre. Je ne lui en ai, pour ainsi dire, présenté aucun, sur lequel son imagination ne se soit pas enflammée tout d'abord. Un ou deux jours après, il m'en reparlait avec moins d'enthousiasme. Le sentiment des beautés s'était affaibli ; celui des inconvéniens du sujet prévalait à son tour. Je n'ai pas connu d'imagination plus mobile que la sienne, et plus facile à s'engouer pour les ouvrages et pour les personnes.

Il ne cessait de me répéter, qu'en composant le plan d'une tragédie, il faut d'abord s'assurer d'un cinquième acte théâtral et in-

téressant. Alors, on développe son sujet à reculons. S'il s'y trouve du froid et du vide, il vaut mieux que ce soit vers le commencement. On ne peut contester l'utilité de cette méthode, quoique ce n'ait pas été celle de Racine.

Voltaire croyait avantageux de placer le principal intérêt dans le rôle d'une femme. Ce principe de Poëtique est purement local, relatif à nos mœurs, à la prédominance que nous donnons aux femmes dans la société. On peut observer qu'il n'a mis dans aucune de ses pièces un rôle de femme odieux. Le crime de Sémiramis n'est présenté que dans le lointain : ses remords, ses affections maternelles sollicitent l'intérêt en sa faveur ; et sa grandeur imposante commande le respect.

L'anecdote suivante peut faire juger à quel point Voltaire, au théâtre, cherchait à se concilier la bienveillance des femmes, à capter la faveur de leurs jugemens. L'acteur qui jouait Orosmane à la première représentation de Zaïre, avait ordre de supprimer les deux vers suivans, pour peu que le sort de la pièce jusque là fût incertain.

Et ce sexe orgueilleux, qui veut tout asservir,
S'il commande en Europe, ici doit obéir.

Dans le nombre des sujets tragiques, dont j'avais causé avec Voltaire, celui auquel nous nous arrêtâmes fut *Eudoxie*.

Cette impératrice romaine, après avoir épousé Maxime, découvre que c'est lui qui a fait périr Valentinien son premier époux. Liée par ses sermens, par les instances du sénat, elle se voit réduite à venger l'un de ses maris sur l'autre. Elle recourt à Genséric, roi des Vandales, et lui confie le soin de sa vengeance. Celui-ci profite de cette circonstance pour s'emparer de Rome, qu'il met à feu et à sang.

Voltaire se passionnait sur ce sujet; mais nous ne l'envisagions pas l'un comme l'autre. Je concevais Eudoxie, brûlante d'amour pour Maxime, et forcée de punir en lui le meurtrier de Valentinien. Selon Voltaire, l'amour dégradait mon héroïne et ma tragédie. Il voulait qu'Eudoxie ne fût qu'impératrice, et que sa vengeance ne fut retenue que par le titre d'époux, qui près d'elle servait d'égide à Maxime. « Méfiez-» vous, me disait-il, de la tendresse de » votre ame, et du goût que vous avez » pour l'amour. Ne songez pas à votre » maîtresse en fesant votre tragédie ».

Je suis bien assuré qu'en lisant ceci, beaucoup de personnes penseront que Voltaire ne me conseillait pas de bonne foi. La suite détruira, je pense, ce soupçon calomnieux. Avant de continuer cet article, j'ai relu les deux plans d'Euxodie, que j'avais écrits en prose, et qu'il a rempli de notes mises à la marge Je trouve avec attendrissement ces témoignages de la bienveillance et de la grace avec laquelle ce grand homme m'obligeait. Comment les hommes de lettres négligent-ils de se rendre recommandables par la communication de leurs lumières, par les épanchemens d'une vertu bienfesante ? J'en sais un, prodigue de ces secours, et près de qui on ne les réclama jamais infructueusement. Thomas ! si tes propres ouvrages n'attestaient pas la fécondité de ton imagination, les seuls ouvrages de tes contemporains en seraient un témoignage suffisant. Quel auteur n'apprit pas de toi ce qu'il convenait d'ajouter, de changer, de retrancher à son ouvrage ? On eût dit quelquefois que le désir d'obliger te fournissait des lumières, tant tu conseillais utilement dans des genres qui semblaient

étrangers à ton génie ! Que la race future apprenne par ces mémoires quel fut le bonheur de ceux qui purent vivre auprès de toi ; qu'elle apprécie le bonheur plus grand de celui qui, comme moi, put t'appeller son ami, s'ouvrir à volonté l'accès de ton ame, et pénétrer jusques dans son intérieur le plus reculé. Souvent séparé de toi par les douces nécessités de la situation qui me lie, je me console de cette privation, en insérant ton nom dans mes ouvrages. Deux de mes épîtres te sont adressées ; celle qui est à la tête de Théocrite, et l'épître encore manuscrite qui a pour titre l'*Adversité* : mais la poësie exige trop d'apprêts. C'est d'un ami plus que d'une belle qu'on doit dire : *Malheureux qui n'en parle qu'en vers.* Ces mémoires, libre épanchement de mon cœur, tableau resserré de mes sentimens et de ma vie, ces mémoires, dis-je, m'eussent semblé incomplets, si ton nom n'y eût pas trouvé place : mais je parlais de talent, de génie, de vertus, de bienfesance ; ce cadre attendait ton image.

Je reviens à Voltaire et à Eudoxie. De

retour à Paris, je causai de mon plan avec beaucoup de gens de lettres. J'ignorais alors qu'il en est peu qu'on puisse consulter surement. Il n'y eut qu'une voix sur le rôle d'Eudoxie. La pièce était manquée, disait-on, si l'impératrice n'aimait pas Maxime, sur qui elle avait à punir l'assassinat de son époux. Le combat de son devoir et de son amour devait former tout l'intérêt de la pièce. J'étais entièrement de cet avis ; mais Voltaire n'en était pas. *Les dieux étaient pour un parti et Caton seul pour l'autre.* Je retournai à Ferney en 1767, décidé à suivre mon impulsion naturelle, plutôt que les conseils du maître. Il répugnait au parti que j'allais prendre : cependant il me dit de me livrer au vent qui me poussait.

J'achevai d'arrêter mon plan, en lui communiquant sans cesse mes doutes et mes embarras. Dès que mon premier acte fut écrit en vers, il voulut que je le lui montrasse, quoique ce ne fut encore que le premier jet. On ne se figure pas le ravissement où il était lorsqu'il transmettait à autrui son ardeur dévorante pour l'étude. Je lui ai entendu dire cent fois à ce sujet :

J'aime à débaucher la jeunesse. Lorsqu'on devait lui communiquer quelque chose de nouveau, *bravo!* s'écriait-il, *bravo! notre petit Ferney.* Si nous nous rencontrions dans son parc rêvassant l'un et l'autre, il me disait : *Allons, promenez-vous avec la Folle de la maison.* C'est l'imagination qu'il appelait ainsi. Après m'avoir donné quelqu'avis relatif à ma pièce, son dernier mot était ordinairement : *cuisez-, cuisez cela.* La tête la plus froide serait devenue auprès de lui pensante et active.

Je lui portai le matin mon premier acte écrit en vers. Une heure après, il me le rapporta dans ma chambre. Il m'embrassa avec transport : « Cela est admirable, me » dit-il ; cela est fait avec un art infini ; » tout est prévu, préparé : c'est un des » plus beaux vestibules tragiques que j'aie » vus. » A dîner il répéta ces mêmes paroles, et durant plusieurs jours il ne m'appela que *Monsieur du vestibule.* Sur la copie de cet acte, il n'avait écrit que deux ou trois observations très-légères, Tous ces manuscrits sont entre mes mains. Le grand nom de Voltaire les rendra quelques jours intéressans

intéressans et instructifs pour les jeunes gens qui s'exerceront dans le genre de la tragédie (1).

Je ne me rappele pas que mes autres actes ayent été soumis ainsi que le premier à l'examen de Voltaire. Lorsque la pièce fut écrite toute entière, on arrêta de la lire à toutes les personnes du château rassemblées. Je m'aperçus qu'en lisant j'ennuyais Voltaire; je sentis que l'ouvrage pesait sur lui. Sa vivacité naturelle ne devait pas lui permettre de m'entendre jusqu'à la fin; car il ne savait dompter ni régler aucun de ses mouvemens : il écouta pourtant jusqu'au bout, et avec indulgence, indiquant qu'il y avait du remède à ce qui n'était pas bien. Au second acte, cinq ou six vers du rôle de Maxime lui arrachèrent un applaudissement donné avec transport. A la fin, il prit le manuscrit et l'emporta dans son cabinet. Lorsqu'il l'eut relu, il revint avec une sorte

(1) Je n'ai point retrouvé dans mes papiers la copie du premier acte dont je viens de parler. Je me souviens que je l'ai brûlée, par la raison qu'il n'y avait que deux ou trois notes courtes et peu essentielles. Les copies que j'ai conservées sont celles où il a mis les notes les plus étendues.

de fureur à son premier avis, *qu'il était ridicule de faire Eudoxie amoureuse.* De ce moment il se laissa dominer par son humeur ; et il faut l'avouer, l'humeur le rendait dans tous les cas injuste, forcené ; si j'osais, je dirais féroce. Il reconnaissait en lui et confessait ce défaut, qui, je le crois fermement, a été le principe des plus grandes fautes qu'il ait faites. Croira-t-on qu'à table même, il ne me regardait plus qu'avec rage? Son dépit et son indignation contre Eudoxie amoureuse, s'exhalait par mille propos qui s'adressaient indirectement à moi. « O ! que je hais l'a-» mour, disait-il, n'importe à quel sujet : » c'est un sentiment qui avilit tout ».

On se rappele ce qu'il m'avait dit d'abord de mon premier acte, le peu de notes critiques qu'il y avait attachées. A ce dernier examen, il ne laissa pas pierre sur pierre de cet acte même. Je voulus lui rappeler son premier jugement. « Cela est impossible, me dit-il : je » n'ai jamais pu être content de cela ». Telle était l'étonnante mobilité de son opinion, qu'elle se contredisait elle-même. J'en ai eu dautres preuves que celle-ci.

J'aurais reçu avec docilité, et peut-être sans une peine extrême, les critiques de Vol-

taire les plus décourageantes. Je ne résistai pas au chagrin de le voir quitter avec moi le ton paternel, pour celui de la haine et de la persécution. Je confiai ma peine à Mme Denis, qui la partagea. Elle me dit : « Il est » comme cela ; on ne peut pas le refondre ». Je quittai le château, et j'allai à la campagne auprès de Genève. Au bout de trois jours, je reçus une lettre de Voltaire, qui me rappelait auprès de lui très-amicalement, sans me dire un mot de ma tragédie. Je revins, et ne lui en parlai pas non plus. La saison s'avançait ; les approches de l'hiver me rappelaient à Paris. Mon séjour a Ferney s'acheva, sans qu'il fut question d'Eudoxie.

L'hiver suivant je refis et récrivis toute ma pièce. C'était peut-être la septième ou huitième fois que je la décomposais toute entière ; et ce n'eût pas été la dernière, si un ami ne m'eût pas conseillé de faire imprimer l'ouvrage, pour me délivrer de la tentation d'y retoucher.

Le conseil d'imprimer me devint funeste. On ne trouva point dans Eudoxie ce qu'on avait droit de chercher dans un ouvrage composé sous les yeux de Voltaire. D'après cet essai malheureux, qui réveillait l'idée d'une

autre pièce tombée au théâtre, l'opinion se fixa sur mon compte, et d'une manière défavorable. Quelques gens de lettres, à qui le présent ne suffit pas pour médire, devinèrent l'avenir qui m'attendait, et du premier mot me condamnèrent à rester toujours sans talent. Soit que je justifie leur prédiction, ou que je sois assez heureux pour la démentir, j'improuverai du moins cette méthode d'opiner prophétiquement sur les talens. Rien de si incertain, de si hasardeux que leur destinée. Plusieurs exemples le prouvent. Que d'espérances ont avorté ! Quelquefois aussi un jour brillant naît sans aurore qui l'annonce. J'ai tant appris à douter sur le compte des hommes, que je n'oserais pas dire d'un scélérat : *Il ne sera jamais honnête homme.* Je ne veux pas plus me méfier des talens inespérés que des vertus inattendues.

La défaveur où m'ont mis mes premières entreprises littéraires, n'a nui en rien au développement de mes faibles talens. J'ai continué de travailler par goût pour l'étude, par amour pour quelques-uns des ouvrages qui m'ont occupé; et j'ai retiré des fruits de sagesse de l'obscurité de mes travaux. Elle m'a mis dans le cas d'apprécier le néant d'une

fausse gloire, et les dangers de la gloire la mieux méritée. Je ne citerai qu'un seul de ses inconvéniens, pouvant en citer mille : C'est un besoin de succès qui se répète à tous les momens, qui ne nous fait trouver que de l'ennui, par-tout où l'on ne s'occupe pas de nous, et presque uniquement. Je me tais sur les crimes de l'envie, produit ordinaire d'une vanité trop exercée. Mais qu'on me cite plusieurs favoris de la mode et de la gloire, qui aient trouvé quelque félicité dans un intérieur obscur et paisible, qui aient goûté l'ineffable volupté d'être père, époux, frère, parent et ami. Ah! si les jouissances de la célébrité doivent m'enlever de telles jouissances; si l'habitude des triomphes de l'orgueil ne me laisse plus sentir le charme des douces affections et des dévouemens généreux, je m'écrierai avec le vieillard de Térence : *Je suis homme.* J'ajouterai encore : *Je ne veux être rien de plus : mon sort vaut mieux que celui des enfans de la gloire.*

Quoique je n'aie pas entre les mains le premier acte d'Eudoxie, tel qu'il était, quand Voltaire le loua tant, je crois pouvoir avancer qu'il méritait peu des éloges si grands, du moins pour la partie du style. Voltaire fut

content sans doute de l'art avec lequel tout y était préparé : c'était le fruit de mes longues combinaisons. Ce mérite disparut aux yeux de Voltaire, indisposé par l'ensemble de l'ouvrage. Alors il ne fit plus grace à rien. Il eut l'air de punir une suprise faite à son admiration, lorsqu'il devait, par respect pour lui-même, ménager un peu plus l'objet de ses premiers éloges.

Qu'il me soit permis de m'expliquer avec désinteressement sur la tragédie d'Eudoxie, telle qu'on l'a imprimée. J'en dirai d'abord les défauts.

Celui du sujet consiste dans le personnage d'Eudoxie, qui est à-la-fois occupée de Maxime, de son fils et de la vengeance de son premier époux. Tant de sentimens se confondent et se nuisent : aucun ne peut faire une impression profonde. La règle de l'unité d'intérêt n'est point une règle de convention. Elle prend sa source dans le cœur humain, dont les affections s'affaiblissent dès qu'elles se divisent. Quoique j'eusse un sentiment secret de ce défaut, je ne l'avais point corrigé, parce qu'il tient à une des combinaisons principales de l'ouvrage, et qui n'est pas sans beauté. Maxime, aimé d'Eudoxie avant

qu'elle épousât Valentinien, s'est vu entraîné par les circonstances, à porter la main sur son rival, sur son empereur. Il est appelé par le sénat à l'Empire et à l'hymen d'Eudoxie qu'il adore. Le souvenir de son crime l'arrête. Ce crime est ignoré de tout le monde : mais Maxime trouve indigne de lui de mettre dans le lit d'Eudoxie le meurtrier de son époux. Eudoxie s'offense du peu d'empressement de Maxime pour l'épouser. Tout lui fait désirer cet hymen ; son amour, et l'intérêt de son fils encore enfant, retenu captif chez les Vandales, ou plutôt dans le camp de Genséric. Elle met le fils et la mère sous la protection de Maxime empereur. Celui-ci, malgré la violence de ses remords, cède à son amour : il épouse Eudoxie, afin d'être le père et le vengeur de son fils. Eudoxie, unie à Maxime, apprend qu'il est le meurtrier de Valentinien ; et l'ambassadeur vandale, qui lui fournit toutes les preuves de ce crime, la met dans la nécessité de le punir, ou de perdre son fils, captif auprès de Genséric. Dans cette affreuse alternative, l'impératrice sacrifie Maxime au salut de son fils. Mais, la nuit même où Maxime doit être égorgé par les Vandales,

il tente une sortie sur le camp de Genséric ; il en ramène le fils d'Eudoxie, et le lui rend au moment même où elle vient de signer l'arrêt de sa mort.

Sur cet exposé, on peut sentir la nécessité où j'étais de compliquer divers sentimens dans l'ame de mon impératrice. Tel est le vice radical et peut-être indestructible de l'ouvrage. Si j'imaginais un moyen d'en triompher, je ne résisterais pas au désir de refaire cet ouvrage, sur lequel j'ai tant médité. Il offre je crois des combinaisons tragiques dignes de quelqu'estime. Le style en est bon en quelques endroits, faible et gêné dans beaucoup d'autres. A cet égard, je serais sûr de faire aujourd'hui ou mieux, ou moins mal.

J'étais plus à mon aise pour faire agir et parler Maxime. Il n'a qu'un sentiment, la fureur de ses remords et le désir de rendre à Eudoxie dans la personne de son fils, plus qu'il ne lui a enlevé dans la personne de Valentinien. M. Thomas pense que tout le rôle de Maxime est beau et théâtral. La scène d'explication qu'il a au quatrième acte avec Eudoxie, a été, si je

ne me trompe, goûtée de tous ceux qui l'ont lue sans prévention.

Je me suis livré à ce long récit, moins par une sotte complaisance de l'amour propre, que parce que j'ai cru ces details faits pour intéresser et pour instruire quelque jour de jeunes poëtes dramatiques.

Après avoir entretenu si long-tems le lecteur de moi, de mes faibles ouvrages, ramenons ses regards sur des objets plus dignes d'intérêt. Durant les sept mois que je passai cette année à Ferney, nous ne cessâmes pas de jouer la tragédie devant Voltaire, et dans l'intention d'amuser ses loisirs par le spectacle de sa gloire. La première pièce que nous jouâmes fut LES SCYTHES, qu'il avait nouvellement achevée. Il y joua un rôle. Je n'ai pu juger son talent d'acteur, parce que mon rôle, me mettant toujours en scène avec lui, j'aurais craint de me distraire de mon personnage, si j'eusse donné au sien un esprit d'observation. A l'une de nos répétitions seulement, je me permis d'écouter et de juger le premier couplet qu'il avait à dire. Je me sentis fortement ému de sa déclamation, toute empha-

tique et cadencée qu'elle était. Cette sorte d'art était naturelle en lui. En déclamant, il était poëte et comédien: il fesait sentir l'harmonie des vers et l'intérêt de la situation. Ce qu'on dit de la déclamation de Racine, en donne une idée assez semblable. La première qualité du comédien, Voltaire l'avait: il sentait vivement; aussi fesait-il beaucoup d'effet.

Il pensait qu'un grand volume de voix et des inflexions fortes sont nécessaires pour émouvoir la multitude, pour ébranler cette masse inactive du public. Il n'a point exercé d'auteur tragique, à qui il n'ait dit en plus d'un endroit: *criez*, *criez*. Point de grands effets sans cela, me disait-il quelquefois. Je ne m'éloigne pas de ce principe, mais j'en crois l'application difficile, et la promulgation dangereuse. Il n'appartient qu'aux gens fortement émus de crier avec succès. Or, de tels acteurs se passent de conseils, et n'en peuvent recevoir que du sentiment qui les domine.

Les Scythes réussirent peu à Ferney. L'auteur s'en aperçut: cette vérité lui parvint, comme toute vérité devrait parvenir aux rois, avec les ménagemens qui en adou-

cissent l'amertume, sans en dissimuler l'austère franchise. On redemandait ADÉLAIDE, lorsque Voltaire eût voulu redonner LES SCYTHES. C'est à cette occasion qu'il dit à Mme Denis : *Je ne sais pas pourquoi ils aiment tant cette ADÉLAIDE*; mot de passion et de caractère où l'amour propre préfère l'injure qu'il se fait à celle que d'autres veulent lui faire.

Rien de si solemnel que nos représentations. On y accourait de Genève, de la Suisse et de la Savoie. Tous les lieux circonvoisins étaient garnis de régimens français, dont les officiers affluaient à notre théâtre. Nos habits étaient propres, magnifiques, conformes au costume des pièces que nous représentions. La salle était jolie, le théâtre susceptible de changemens et digne de rendre la pompe du spectacle et des prodiges de SÉMIRAMIS. Un jour, des grenadiers du régiment de Conti avaient servi de gardes à la représentation. Voltaire ordonnait qu'on les fît souper à l'office, et qu'on leur donnât le salaire qu'ils demanderaient. L'un d'eux répondit : « Nous n'en accepterons aucun : nous avons vu M. de Voltaire : c'est là notre paiement. » Voltaire entendit cette réponse : il fut dans le ravissement.

O mes braves grenadiers! s'écriait-il avec transport ; *ô mes braves grenadiers!* Il leur dit de venir manger au château tant qu'ils voudraient, et qu'on les emploierait lucrativement pour eux s'ils voulaient travailler.

Il le faut avouer : sa sensibilité répandait un charme aimable sur les jouissances que la gloire lui procurait. Ces triomphes, consacrés à l'orgueil, développaient en lui des sentimens de bonté ; et lorsqu'une circonstance d'éclat l'avertissait de sa supériorité, les mouvemens de son ame le rapprochaient de ceux qu'il dominait par l'avantage des talens. Nul homme ne sut triompher avec plus de grace et d'intérêt. Né pour la gloire, il fesait aimer la sienne, parce qu'il aimait mieux ceux qui la lui dispensaient. On sait qu'à la comédie française, le jour de son couronnement, il répandit des pleurs. Il en avait l'usage familier et quelquefois immodéré. A la fin de toutes nos représentations, il venait sur le théâtre nous embrasser ; il attestait les larmes dont il était baigné, comme des preuves de son plaisir et de sa reconnaissance. Et l'on a pu me reprocher le goût naturel qui m'attache à lui ! O grand homme aimable ! tu m'as fait

une nécessité de te chérir, autant que de t'admirer. Je parle à la postérité : je lui dois la vérité : je ne lui dissimulerai pas tes torts et tes défauts ; mais je publierai avec transport tout ce qui dut te concilier l'estime et l'amitié.

Un jour il vint à table tenant à la main un plaidoyer de M. *Servan* en faveur d'une protestante mariée avec un catholique. Il voulut nous en lire la péroraison : les larmes le suffoquaient : il sentait que son émotion était plus forte que le discours ne le comportait, quoique noble et touchant. « Je pleure plus que je ne devrais, nous » dit-il ; mais je ne puis pas me retenir ». Telles étaient les émotions dont il était susceptible.

Chaque jour de représentation était au château un jour de fête. Il restait soixante ou quatre-vingt personnes à souper ; et l'on dansait toute la nuit. Voltaire ne fesait que paraître quelques momens au repas ou à la danse, et l'on se peint aisément l'effet que sa présence y produisait. Après avoir payé ce tribut à l'empressement de ceux qui le désiraient, il se retirait chez lui, et travaillait ou s'endormait au son des violons ;

car sa chambre à coucher était voisine de l'antichambre où les domestiques dansaient. Ce bruit ne l'incommodait point; et il aimait à voir régner l'allégresse dans sa maison.

Le jour de S. François, sa fête, au sortir du spectacle, il vit son château tout illuminé, ce qu'il désirait voir depuis longtems. On tira un feu d'artifice: les fleurs et les couronnes lui furent prodiguées. C'est à cette occasion que je fis les vers suivans, que je lui récitai du théâtre :

L'Eglise dans ce jour fait à tous ses dévots
Célébrer les vertus d'un pénitent austère.
Si l'Eglise a ses saints, le Pinde a ses héros;
Et nous fêtons ici le grand nom de Voltaire.
Je suis loin d'outrager les saints;
Je les respecte autant qu'un autre:
Mais le patron des capucins
Ne devait guère être le vôtre.
Au fond de ses cloîtres bénis,
On lit peu vos charmans écrits :
C'est le temple de l'ignorance.
Mais près de vous, sous vos regards,
Le dieu du goût et des beaux arts
Tient une école de science.
De ressembler aux saints, je crois,
Voltaire assez peu se soucie :

Mais le Cordon de Saint-François
Pourrait fort bien lui faire envie.
Ce don, m'a-t-on dit, quelquefois
Ne tient pas aux dons du génie.

Laissez aux esprits bienheureux
Leurs privilèges glorieux,
Leurs attributs, leurs récompenses :
Ils sont immortels dans les cieux :
Votre immortalité sur la terre commence.

Ces fêtes et tout le tems que j'ai passé près de Voltaire occuppent une place chère dans mon souvenir. Avec quel plaisir mêlé de regrets, je reverrais ces lieux vivifiés autrefois par la présence d'un grand homme, et sans doute aujourd'hui défigurés par son absence éternelle. J'ignore quel avenir m'est réservé ; mais le plaisir de revoir Ferney avant que mes yeux se ferment pour toujours, le plaisir d'y conduire le fils de mon adoption et sa mère, si intimement unie à toutes les jouissances de mon ame ; ce plaisir, dis-je, entrevu dans le lointain, amuse et flatte mon espérance. Puisse-t-il avoir un jour tous les charmes de la réalité !

J'ai promis de peindre Voltaire sous des faces différentes : en voiçi une nouvelle.

J'ai dit qu'un homme de lettres fort distingué par ses talens, demeurait en même tems que moi à Ferney. Quelque confiance qu'il pût avoir dans ses forces, l'extrême infériorité de son âge, comparé à celui de Voltaire, semblait lui prescrire de la déférence pour les conseils d'un homme, tout à-la-fois si habile et si expérimenté. Un jour cependant il résistait à une critique de Voltaire énoncée avec les ménagemens les plus doux. La défense était moins douce que l'attaque. Tout autre que Voltaire eût pu se sentir offensé de ce qu'on lui disait. « N'en parlons plus : cela restera sure- » ment. » Loin d'être découragé par cette réponse au moins vigoureuse, « Mon fils; reprenait-il, « vous me ferez mourir de » chagrin, si vous ne changez pas la mé- » taphore. » Car une métaphore, au fait, était l'objet de tout ce bruit. *O vanas hominum mentes!* L'orateur, en parlant du commerce, avait dit: *Ce grand arbre du commerce, étendant au loin ses branches fécondes, etc.* Voltaire condamnait cette figure : il prétendait qu'un arbre, immobile de sa nature,

ne

ne pouvait pas servir d'emblême au commerce, toujours inséparable du mouvement.

Je gardais le silence dans ce long débat, où les tons mal assortis des deux contendans me causaient tant de surprise. Sommé plusieurs fois de déclarer mon sentiment, j'opinai en faveur de l'orateur. « Les deux » métaphores, dis-je alors, de *branches* du » commerce et de *fruits* du commerce sont » généralement reçues : dès lors l'*arbre* est » tout venu. Hom ! dit Voltaire, il y a » bien quelque chose de vrai là dedans, » mais mon fils n'en jettera pas moins son » arbre à bas ».

Le même homme de lettres, dont je viens de parler, jouait un rôle important dans ADÉLAIDE. Il dit à Voltaire : « Papa, j'ai » changé quelques vers dans mon rôle, » qui me paraissaient faibles. --- Voyons, mon fils ». Voltaire écoute les changemens, et reprend : « Bon ! mon fils ; cela vaut » mieux : changez toujours de même : je » ne puis qu'y gagner ».

Enhardi par ce succès, le réformateur de Voltaire osa le réformer dans une pièce qu'il venait d'achever ; et il ne prévint pas

même l'illustre auteur des corrections qu'il s'était permises. Voltaire au théâtre s'aperçut des changemens faits à ses vers, il criait de sa place : « Il a raison : c'est mieux » comme cela ». On a peine à concilier cette abnégation d'amour propre et de toute supériorité avec le sentiment d'ombrage et d'inquiétude, que sa gloire, dit-on, lui a si souvent inspiré.

De tous les défauts reprochés à Voltaire, celui de l'envie est le moins contesté. Nier avec décision, ce qu'avec décision tant de monde affirme, ce serait se rendre suspect de prévention et d'aveuglement. Je proposerai seulement aux gens de bonne foi quelques observations propres à jeter la suspension du doute sur un jugement aussi prompt que malévole.

Dès que Voltaire a mal parlé d'un livre ou d'un auteur, on a vu dans son improbation le crime de l'envie. Eh ! pourquoi n'assigner qu'une seule cause à des jugemens qui peuvent avoir des causes différentes, les unes innocentes, les autres coupables, mais non d'envie? L'espèce de goût qui lui était propre, l'habitude de tel genre exclusivement à tout autre, les principes

qu'il avait adoptés dans sa jeunesse, ont pu, ont dû même influer très-innocemment sur ses décisions. N'est-il pas plaisant que nous voulions asservir le goût de Voltaire et lui ôter ses franchises, tandis que chacun de nous use très-librement du privilège de rejeter ce qui lui déplaît? On ne jugea point Despréaux jaloux, lorsqu'il rabaissa Quinault et les poëtes de l'Italie. Pourquoi vouloir que Voltaire l'ait été de tous ceux qu'il n'a point admirés? Y a-t-il tant d'analogie entre sa manière et celle de la Fontaine, qu'il n'ait pas pu, sans un crime d'intention, la goûter faiblement?

Eh quoi! nul des jugemens de Voltaire n'est imputé à son humeur? Mais cette fougue, cette maladie de l'esprit lui reprenait par accès, et fermait ses yeux à l'évidence même.

La vengeance chez lui passée en principe autant qu'en habitude, (je le condamne en parlant ainsi) la vengeance, dis-je, ne devait pas lui permettre d'admirer celui qui avait été injuste envers sa gloire. Et combien ne l'a-t-on pas été? J'ai ouï dire à ses contemporains, qu'après la Henriade, Zaïre, et plusieurs autres ouvrages de la

même force, il n'était pas encore permis de parler de Voltaire comme d'un grand homme : on vous aurait ri au nez. Je voudrais qu'il eût su s'apprécier et se suffire, que sa conscience lui eût tenu lieu de public, et que, tranquille sur lui-même, il se fût rendu juste envers ses ennemis : je jouirais du plaisir de l'adorer, comme un être supérieur à tout. Je condamne ses torts ; mais je ne puis les imputer tous à l'envie. Examinons avec soin s'ils en portent le caractère.

D'après le naturel de l'envie, que tout le monde connaît assez, quels sont les écrivains qui ont dû porter le plus d'ombrage à Voltaire ? Sont-ce ceux dont il traitait les genres, et de qui la gloire avoisinait la sienne ? sont-ce ceux qui ont écrit dans des genres auxquels il était entièrement étranger ? Croit-on que c'ait été de préférence les vivans ou les morts ? --- Sa jalousie n'a fait grace à personne, répondez-vous. --- Un moment. Qui prouve trop, ne prouve rien. A-t-il dit ou écrit une ligne qui tendît à diminuer la célébrité de d'Alembert, de Diderot, ni même de J.-Jacques, jusqu'au moment où celui-ci lui rompit en

visière si brusquement ? Voilà donc des réputations contemporaines qui n'ont pas offusqué ses regards. Il n'a pas cru qu'elles lui ravissent cette suprématie, dont il fut, dit-on, ambitieux.

Quel autre que lui a vengé Quinault des injures du satyrique Boileau, et l'a placé entre les plus grands de nos poëtes; jugement, selon moi, d'une bienveillance exagérée ? Cette décision n'est pas d'un envieux. Voltaire, en élevant Quinault, a paru se donner un maître dans un genre qu'il a tenté plusieurs fois et toujours sans succès. Que l'on ne pense pas qu'il mettait peu d'intérêt à ses opéra. Il y en mettait beaucoup : j'en ai eu la preuve démonstrative. Certainement ils sont bien au-dessus de la place que le public paraît leur assigner; et Voltaire, blessé d'un jugement si défavorable, n'en a pas moins constitué Quinault souverain d'un genre où il n'est compté pour rien. Est-ce là le calcul de l'envie ?

De Racine ou de Corneille, qui Voltaire devait-il rabaisser d'après les insinuations de la jalousie ? N'est-ce pas celui des deux dont la perfection lui semblait plus diffi-

cile à égaler? C'est Racine cependant devant qui il a fléchi les genoux, et qu'il ne pouvait se lasser d'admirer. N'est-ce pas que le charme du style de Racine entraînait Voltaire dans son parti? Par la même raison, le style de Corneille, inégal et souvent raboteux, ne devait-il pas lui servir de démérite devant un juge si sensible à l'élégance et à l'harmonie? Observez que sur ce point ses jugemens n'ont point varié. Par-tout où il a trouvé la clarté, la justesse, l'élégance et l'harmonie, il a senti vivement ces qualités du style, et il les a louées. N'est-ce pas ce qu'il relevait sans cesse dans Boileau, qu'il appelait son ami Nicolas? Auteur de tant d'épîtres et de discours en vers, pourquoi n'a-t-il jamais reproché à Boileau la sécheresse dont quelques autres l'ont accusé? Ce procédé convenait à l'envie et eût été un de ses dignes artifices. C'était, sans effronterie, s'asseoir au-dessus de Boileau, que de dire *il est sec*, quand soi-même on se sentait à l'abri de cette accusation.

L'un des ouvrages de Voltaire dont il s'est le plus applaudi, c'est LA PUCELLE. Il reconnaissait qu'il était redevable à l'Arioste et du genre et de la manière. Hé! combien

n'a-t-il pas loué cet Italien, dont il se constituait l'imitateur et le disciple? Je vois dans ces éloges plus de bonne foi que d'envie. L'Arioste le séduisait par son imagination et par l'élégante clarté de son style. Son ingratitude, a-t-on dit, a déchiré Shakespear, qui l'avait enrichi. Je réponds : il ne fut pas ingrat envers l'Arioste à qui il devait plus, et qui avait plus le droit de lui plaire.

Voltaire a pu pressentir que la JÉRUSALEM du Tasse serait préférée à sa HENRIADE. Il n'en a pas moins exalté le poëme dont s'honore l'Italie.

Voltaire a fait des comédies très-inférieures à celles de Molière, et il n'a jamais prononcé qu'avec admiration le nom de notre premier poëte comique. Un éloge, s'il est possible, moins suspect encore que celui-là, c'est qu'il se plaisait à faire jouer chez lui et à jouer lui-même les pièces de Molière.

Or maintenant, que Voltaire eût écrit sur cet homme de génie ce qu'en ont écrit Fénélon et la Bruyère, que ne dirait-on pas? Je vais rapporter les deux passages que je viens d'indiquer..

« Molière, en pensant bien, parle souvent mal. Il se sert des phrases les plus for-

cées et les moins naturelles. Térence dit en quatre mots, avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores qui approchent du galimathias. J'aime mieux sa prose que ses vers. Par exemple, L'AVARE est moins mal écrit que les pièces qui sont écrites en vers. Il a mieux réussi même pour les vers dans L'AMPHYTRION, où il a pris la liberté de faire des vers irréguliers. Mais en genéral, il me paraît jusques dans sa prose, ne point parler assez simplement pour exprimer toutes les passions ». FÉNÉLON. *Lettre à l'Académie française.*

Ainsi s'expliquait sur un grand homme, le juste, l'éclairé, l'indulgent Fénélon ; et nul ne l'a taxé de malveillance ni d'envie. La Bruyère, dont les travaux avoisinaient plus le genre comique, a dit, en moins de mots que Fénélon, que Molière écrivait mal. Ces jugemens n'ont pas tourné au désavantage de ceux qui les ont portés ; mais Voltaire n'a pas écrit un mot d'improbation, dont on n'ait fait un fardeau pour sa conscience. On a toujours mieux aimé lui supposer une intention dépravée qu'un écart de goût ; et pour prouver qu'il *péchait*, on établissait qu'il ne pouvait pas *errer*.

On n'est pas moins injuste à l'égard des talens de Voltaire et de la gloire qu'il mérite, qu'on ne l'est en jugeant ses défauts personnels. On se fait une méthode d'estime et d'appréciation, dont on ne se sert que pour lui seul uniquement ; et dans cette méthode, tout tend au rabais de l'homme et de ses ouvrages.

ÉPOPÉE.

Il fut notre seul poëte épique. On ne le loue pas d'avoir ajouté un genre à tous ceux dont le siècle de Louis-le-Grand nous avait enrichis, et d'être jusqu'à présent unique dans cette partie. On lui cherche des rivaux et des maîtres chez les autres nations de l'Europe et dans les tems les plus reculés. Ainsi, pour ne pas déférer trop à sa gloire, on arme contre lui l'universalité des tems et des lieux : et pour ne pas voir Voltaire plus grand que ce qui l'environne, on le mesure avec l'Univers entier. On ne tient pas compte à Homère de la somme d'ennui dont il accable ses lecteurs. On passe à Virgile son imitation presque servile d'Homère et de puériles fictions que notre siècle rougirait

d'enfanter. On excuse dans le Tasse des invraisemblances, le mélange du profane et du sacré, de faux brillans et la monotonie de ses stances. On ne voit dans chacun de ces poëtes que ce qui peut le rendre supérieur à Voltaire, sans relever dans celui-ci ce qui le rend supérieur aux autres, ce ton de philosophie douce et sensible, que les anciens n'ont pas même soupçonné. Pour moi, je le confesse, la Henriade par ce genre de beautés me console souvent de celles qui y manquent. La poësie n'y est pas souvent descriptive ; mais par-tout elle parle au cœur et à la raison. Entre ce mérite et celui qu'on désire à l'ouvrage, je ne sais lequel est à préférer.

TRAGÉDIE.

Pour faire que Voltaire ne soit qu'un homme du second ordre, il faut prouver que ses tragédies sont au-dessous de celles de Racine ; voyons par quelle insidieuse logique on procède à cette conclusion. Les plans de Racine, dit-on, sont d'une vraisemblance plus exacte, son style a plus de correction. Mais 1°. le plan de *Brutus*, celui

de Mariamne, de la Mort de César, de Mérope, d'Alzire et de Zaïre même, s'éloignent-ils beaucoup de la sage régularité de Racine? 2°. Pourquoi ne pas attaquer Corneille par le même côté que l'on attaque Voltaire? Est-il un seul plan de Corneille, fût-ce Cinna, Rodogune, les Horaces, etc. qui ne soit susceptible des reproches les plus graves? --- Mais il s'y trouve des effets ravissans. --- Fort bien; cette compensation vous ne la faites valoir qu'au profit de Corneille, et non de Voltaire. Quel prodigieux effet ses pièces produisent cependant! Avez-vous combiné s'il est possible d'allier à une régularité de plan irréprochable, des effets tragiques aussi puissans que ceux de Mahomet? Vous êtes-vous dit: *Britannicus parut d'abord une pièce froide;* et certes elle parle plus à l'esprit qu'aux passions. Brutus, qui est aussi régulier, et plus pathétique, a moins de réputation.

Je conviendrais difficilement que dans les tragédies de Voltaire, bien soignées, le style est moins correct que dans celles de Racine. Si cela est, la nuance n'est pas forte, et cette légère infériorité est compensée par les beautés d'un ordre auquel Racine n'a pas songé. Elles

pourraient établir une sorte d'égalité entre deux grands hommes. Mais non ; il en est un, qu'en dépit de la nature, on veut montrer inférieur; et pour y réussir tous moyens sont bons. Crébillon, le médiocre Crébillon aura pour lui le genre de la terreur, dont le cinquième acte de Rodogune lui donnait un exemple qu'il n'a pas égalé ; et Voltaire, qui dans Mahomet fut à-la-fois terrible et touchant, n'aura les honneurs d'aucun genre qui lui soit propre : on le montrera comme *second* dans tous les genres.

Voltaire, dit-on, a pris par-tout. Hé ! qui, plus que Molière, a emprunté de tous côtés ? La Fontaine n'a pas une fable ni un conte, dont le sujet soit à lui. L'un et l'autre sont des génies. Vous interdisez ce titre à Voltaire. Quoi ! d'Othello tirer Zaïre, du Marchand de Londres faire naître Mahomet, ce n'est pas une imitation créatrice ! Il n'est pas un procédé dans les arts, dont le génie puisse, à meilleur droit, revendiquer l'honneur.

HISTOIRE.

Nous n'avons pas encore de morceaux d'histoire que l'on puisse préférer ni comparer peut-être à la vie de Charles XII et au siècle de Louis XIV. Il ne paraît pas qu'on fasse beaucoup valoir en faveur de l'écrivain, ces trésors de sa plume. Et dans le coup d'œil rapide de l'Essai sur l'Histoire universelle, on cherche plus volontiers les anachronismes et les faits équivoques, que l'esprit philosophique qui présida à la composition entière du tableau.

UNIVERSALITÉ.

Enfin, l'universalité de Voltaire tourne entièrement contre lui, tandis que l'on dévoue à un indulgent oubli, les efforts malheureux des autres écrivains dans les genres auxquels ils étaient le moins appelés. Décomposez tous les talens de Voltaire, vous en formerez dix ou douze hommes de lettres, dix ou douze réputations littéraires. Toutes ces unités qui, attachées l'une à l'autre, devraient augmenter de valeur, et

produire une somme de gloire pour ainsi dire incalculable, par une supputation différente, se nuisent et s'affaiblissent : on ne leur conserve pas même leur juste et entière valeur d'unités. Dans la Fontaine, Quinault, Bossuet, Fénélon, etc. l'admiration a séparé le bon du faible et du mauvais : ce qui a réussi est en vue sur l'autel ; le reste demeure caché derrière un voile. Dans Voltaire, la partie faible se présente toujours à côté de la partie la plus belle, pour attiédir le zèle de l'admiration. Ce n'est pas encore assez : on met l'ouvrage faible de Voltaire en parallèle avec les plus beaux ouvrages d'un autre, afin qu'il ne puisse pas soutenir la comparaison. C'est ainsi que les mélanges philosophiques dont il amusa sa vieillesse, et dont le principal mérite est de mettre la philosophie à la portée des gens du monde, sont placés dans la balance à côté des plus profondes méditations de J. Jacques. On pèse le talent de celui-ci pris dans toute sa masse, avec l'un des plus légers ornemens dont le talent de l'autre s'est couronné. Si Voltaire eût fait les Lettres Persannes, ouvrage charmant, mais où il y a plus de légèreté que de profondeur, on ne

manquerait pas d'observer, 1°. que Dufresni avait donné un modèle de ce genre, 2°. qu'on y trouve peu d'observations fines et profondes. C'est de Montesquieu plus que de tout autre qu'on était en droit d'exiger ce qui manque aux Lettres Persannes.

Plus je réfléchis sur ces injustices du public envers Voltaire, plus je me persuade que les hommes quoique nés avec le besoin d'admirer, et avec une sorte de servitude dans l'esprit qui ne peut se passer de culte, ne supportent cependant celui de l'admiration, que jusqu'à un certain degré. Tout ici bas a sa mesure : les succès de Voltaire, constans, multipliés, et variés à l'infini excédèrent cette mesure commune; et l'admiration qu'il commandait devenait pour le public un fardeau dont il avait besoin de se soulager. Je suis encore porté à le croire : une grande réputation est plus solidement établie sur un petit nombre d'ouvrages accrédités, que sur un nombre plus grand de productions diverses. Une gloire retranchée pour ainsi dire dans un moindre espace, invite moins à l'assiéger, et présente moins de côtés faibles : un seul volume

sert à la Bruyère de passe-port pour l'immortalité.

La célébrité de J. Jacques plus récente, et fondée sur des ouvrages d'un genre nouveau, a nui à la célébrité de Voltaire ; elle a offert à l'inconstance du public un moyen aisé de se satisfaire. On y gagnait de changer d'idole : ce que l'une perdait, l'autre l'a acquis.

Il est, selon moi, peu de réputations portées à leur juste point. Le public vise toujours ou trop haut ou trop bas. Pour moi, affranchi de la tyrannie de ses décisions, je ne puis, sans m'émerveiller, songer à un homme qui, depuis dix-huit ans, jusqu'à quatre-vingt, a sans relâche laissé courir sa plume toujours facilement, quelquefois sublimement inspirée ; qui, dans cette multitude d'écrits, n'en a pas un qui n'ait le mérite de l'aisance et de la grace : quelque rapide qu'ait pu être sa composition, il lui fut défendu d'ennuyer. Si ce mérite, à part de tous les autres, ne lui obtient pas la dénomination de *grand homme*, qu'il soit nommé l'*homme prodige*. C'est le seul équivalent auquel je puisse souscrire.

La

La véracité que je professe ne me permet pas d'appeller Voltaire un *homme vertueux*. Il fut toute sa vie un enfant indisciplinè, esclave de ses passions, et n'ayant jamais eu le projet de les réprimer. Chez lui la vengeance, je l'ai dit, était passée en principe : il ne sentit pas, et peu de personnes le sentent encore, que la haine nous met au-dessous de ceux qu'elle foule aux pieds, qu'un pardon généreux est un droit de supériorité qu'on acquiert sur l'ennemi qu'on absout. L'aveuglement des passions ignore l'évidence de cette vérité : ainsi pour la haine, il n'est pas vrai qu'*un et un soient deux*. Voltaire avait le correctif de son implacable vengeance dans une sensibilité naturelle, que la moindre prévenance suffisait pour intéresser ; mais rarement ceux qui l'avaient offensé ont eu recours à sa clémence.

Peu d'hommes, dans le cours de leur vie ont fait autant de bien que Voltaire. Il faut avoir vécu avec lui pour savoir tout celui qu'il opérait, sans faste et sans éclat. J'oserais affirmer qu'il n'a jamais nui qu'aux ennemis de sa gloire. Moins grand et moins célèbre, il eût donc été vertueux! Hommes nés pour

l'obscurité, que ceci vous console de votre humble partage.

Il craignait d'être ingrat, et j'ai désarmé une fois sa colère, en l'assurant que la personne dont il se plaignait, avait pour lui un fond d'inclination, que j'avais moi-même mis à l'épreuve. A ces mots, sa fureur s'appaisa, et la lettre qu'avait écrite son humeur offensante, se convertit soudain en témoignages d'estime et d'affection.

Beaucoup de personnes se sont méprises aux véritables objets de sa haine. Fréron et mille autres dont les noms s'offraient aux médisances de sa plume, n'en étaient que le jouet et l'amusement. Il était sans fiel, en les dénigrant. Il n'en était pas ainsi de la Baumelle : je ne lui en ai jamais entendu parler qu'avec fureur ; et j'ai cru voir qu'il détestait en lui les forfaits de l'ingratitude.

Ni à Paris, ni à Ferney, dans les trois voyages que j'y ai faits, il n'a jamais parlé de J. Jacques devant moi. Je ne puis deviner jusqu'à quel point il eût été injuste envers ses talens. La manière dont il a écrit contre lui ne permet pas de douter qu'il ne le haït fortement. Voici ce qui les brouilla.

Quand EMILE fut condamné par le parlement, et J. Jacques décrété, Voltaire, par une lettre pleine de graces, offrit à Rousseau sa petite maison de l'*hermitage*, située dans les bois. « Tant que vous voudrez être seul, » lui disait-il, vous en serez le maître : » quand vous aurez besoin de société, » celle de Ferney sera près de vous ». Voici la réponse de J. Jacques telle que je l'ai lue à Genève, dans les mains d'un homme impartial et digne de foi: je l'écris de mémoire : « Je n'accepte point votre offre, » Monsieur; vour êtes un méchant homme, » et je ne puis vous estimer. Vous vous » occupez à pervertir mes concitoyens, » tandis que je travaille à rendre les vôtres » meilleurs. Vous donnez la comédie aux » portes de Genève : cela n'empêchera pas » que vous ne soyez enterré en terre qu'ils » disent sainte, et que mon corps ne soit » jeté à la voirie comme un chien mort ».

Je ne crois pas que ma mémoire me trompe essentiellement du moins dans la teneur de cette lettre. Au reste, la lettre véritable sera surement publiée avec les mémoires de J. Jacques, et il sera juste d'y croire plus qu'à celle que j'ai rapportée.

On conçoit l'effet qu'une pareille lettre dut produire sur l'esprit inflammable de Voltaire. Avec un peu plus de possession de lui-même, il aurait pu en rire.

Je me suis demandé souvent pourquoi Voltaire, doué d'une imagination si vive, et possédant l'art d'écrire au point où il le possédait, n'a presque par-tout donné à sa prose que les graces de l'élégance et de la facilité, et jamais le ton entraînant, les fortes secousses de l'éloquence. Il y aurait peut-être quelque témérité à décider que celui qui fut si véhément, si éloquent en vers, n'aurait pas pu l'être en prose, s'il s'y fût efforcé.

Toutes les fois que Voltaire a eu des personnages à faire parler, il leur a donné l'éloquence qui leur convenait, celle des passions dont ils étaient animés. Toutes les fois qu'il a parlé en son propre nom, et dans la vue d'instruire, il aurait cru d'un déclamateur d'emprunter le ton des passions qu'il n'avait point, et que naturellement il ne devait point avoir. Développons cette idée pour la rendre plus sensible.

J. Jacques, exercé, tourmenté par l'infortune, dans le balottement de ses diverses

situations, s'était vu sans cesse repoussé, refoulé vers lui-même. C'était pour ainsi dire là son seul asile ; et lorsqu'il était seul, il ne vivait pas avec son génie, qui n'était pas encore éclos, mais avec son ame, avec ses réflexions secondées par les épreuves de la misère et de l'humiliation. Dans cette solitude du malheur, J. Jacques reçoit tout-à-coup, et comme d'en haut, le don du génie. Trente ans de souffrances et de pauvreté deviennent alors les matériaux de sa pensée exaltée dans sa retraite : il rompt avec le genre humain, il se fait l'apôtre du paradoxe, et résout de n'épargner aux hommes aucune des vérités les plus dures. J. Jacques, dans cette situation, avait pour ainsi dire, toutes les convenances du ton passionné, violent et emporté.

Quelle différence, de la situation de Voltaire à celle-là ! Dès sa jeunesse, jeté dans un monde brillant et poli dont il suçait les principes, et devenait l'idole ; sans cesse entraîné hors de lui par son talent, trop maîtrisé par son imagination pour avoir le tems de s'occuper de son ame, étranger à ces réflexions profondes que le malheur seul a droit de produire, Voltaire, en son

nom, n'a pu parler aux hommes, qu'avec le ton et les formes reçues dans la société. C'était un homme du monde qui instruisait ses contemporains, qui leur dispensait ses lumières, et les exhortait à l'humanité, vertu que ses écrits ont propagee. Dans Voltaire, le ton d'un prédicant eût été le mensonge de la charlatanerie : on ne lui en eût pas plus fait grace, que de tutoyer l'archevêque de Paris en lui écrivant.

On jugera peut-être ce raisonnement un tour de force entrepris en l'honneur de Voltaire ; peut-être aussi, un lecteur impartial sentira toute l'étendue d'une vérité, que j'ai plutôt indiquée que prouvée et défendue.

Je joins à ce morceau, pour le terminer, la réponse à M. Palissot, que j'imprimai dans le Mercure il y a quelques années ; elle contient une discussion sur le talent tragique de Voltaire comparé à celui de Racine.

OBSERVATIONS

Sur un passage de l'Éloge de M. de Voltaire, par M. Palissot.

L'Éloge dont nous parlons annonce dans celui qui l'a écrit les intentions les plus pures ; il manifeste le désir d'honorer M. de Voltaire, et de consacrer un monument à sa gloire ; mais l'impartialité que le panégyriste fait paraître tournerait contre M. de Voltaire lui-même, si elle fesait admettre, sans réclamation, les endroits du panégyrique où il est traité moins favorablement. Il nous semble douteux que l'on ait rendu assez de justice à l'auteur de Mahomet et de Zaïre ; que l'on ait pesé avec une exactitude assez scrupuleuse les qualités éminentes qui le constituaient poëte tragique. Quand il serait vrai que le zèle de l'amitié nous inspirât le désir de défendre un grand homme, aurions-nous à nous disculper de ce motif, dans ce moment sur-tout où de sourdes rumeurs s'élèvent contre sa gloire ?

Après les derniers honneurs que M. de Voltaire a recueillis dans la capitale, après l'enthousiasme qu'y a fait naître sa présence, s'il était possible que cette même génération, qui l'a couronné avec transport, admît des opinions défavorables à sa mémoire, nous en conclurions que l'admiration est un sentiment qui pèse à la faiblesse humaine ; qu'après y avoir été forcé soixante ans par M. de Voltaire, notre siècle se repose d'un tel effort ; et qu'enfin les bras qui portèrent le triomphateur tout le tems qu'a duré son triomphe, c'est-à-dire, tout le tems de sa vie, le déposent de lassitude, et le remettent dans la foule au niveau de ceux qu'importunait son élévation.

Les observations que nous nous proposons d'écrire, nous le sentons assez, ne devraient pas se borner à l'éloge du grand poëte que nous regrettons ; elles devraient exposer les progrès de l'art du théâtre ; sujet qui, pris dans le grand, étendu depuis les Grecs jusqu'à nous, offrirait un tableau intéressant, dans lequel on verrait marcher d'un pas égal, ou plutôt rouler d'un commun mouvement, la destinée des arts et celle des états. Ce n'est pas ici le lieu de tracer un

tel tableau. Renfermés dans des bornes étroites, et craignant d'en sortir ; craignant que l'éloge de ceux qui ont aggrandi l'art, ne paraisse une censure indirecte de ceux qui l'ont créé, nous nous contenterons de quelques doutes, proposés en réponse à quelques assertions de M. Palissot.

« M. de Voltaire, dit-il, n'a fait aucun » chef-d'œuvre qui puisse être comparé en » son entier aux chefs-d'œuvre de Racine. » Ses plans manquent en général de cette » régularité, de cette sagesse qu'on admire » dans notre Euripide. Il a fondé quelque- » fois ces grands effets sur de trop petits » moyens ; enfin c'est à lui que les vrais » connaisseurs assigneront l'époque de la » décadence de l'art.... Si son théâtre est » plus varié, si ses situations paraissent » quelquefois plus déchirantes que celles » de son illustre prédecesseur, il ne doit » ces avantages du moment, qu'à des in- » vraisemblances..... Il a trop sacrifié à » l'effet ; et l'apparence de la supériorité » n'est due qu'à des fautes contre l'art ».

Il est inutile de répéter que M. Palissot accompagne ces assertions de réflexions infiniment honorables pour M. de Voltaire ;

c'est donc sans lui reprocher ses opinions que nous entreprenons de les combattre.

Pour donner un peu d'ordre à cette courte discussion, nous la réduirons à deux points ; dans le premier, nous répondrons à cette phrase du panégyriste, *M. de Voltaire a trop sacrifié à l'effet* ; décision qui demandait pour préliminaire l'examen des questions suivantes : *Dans tous les arts, n'est-ce pas à l'effet sur-tout que l'on doit tendre?*

Si l'art ne tend pas à l'effet, vers quel but tendra-t-il?

Les règles prescrites aux arts, sont-elles autre chose que les moyens reconnus les plus propres à opérer un effet grand et général?

S'il est des règles de l'art qui contrarient l'effet, jusqu'à quel point doit-on y déférer ou s'y soustraire, et quelle est la limite que le goût osera sur ce point prescrire au génie?

Dans le second article, nous examinerons en détail les accusations faites à M. de Voltaire, et nous tâcherons de le justifier.

Ce qu'on appele *effet*, dans la langue des arts, n'est autre chose que l'impression générale et subite que les arts produisent. Une scène, un tableau sont des morceaux d'effet, lorsque d'abord on en est saisi, ému. Or,

que doit ambitionner tout artiste, si ce n'est que l'œuvre de ses mains soit telle, qu'en se montrant elle impose, plaise, et subjugue? Le sculpteur, qui après avoir achevé la statue qu'il modeloit, osa lui dire *marche*, étoit frappé de l'effet de son chef-d'œuvre. Que doit désirer et prétendre le poëte tragique qui convoque le public à un spectacle? n'est-ce pas de pénétrer les spectateurs de trouble et d'émotion, de leur arracher des cris d'intérêt ou d'admiration, et sur-tout de les renvoyer baignés de ces douces larmes que le plaisir fait répandre.

Mais, dira-t-on, que d'ouvrages médiocres, et même mauvais, ont fait éprouver au spectateur ces grandes émotions! Soit; mais si ce n'a été que l'illusion du premier moment, comptons-la pour rien. Si l'effet est permanent et durable, on n'a droit de trouver mauvaise la pièce qui le produit, qu'autant que la raison réprouve les moyens qui concourent à le produire. Il se présente ici une réflexion naturelle. Comment un ouvrage peut-il plaire à l'homme, cet être raisonnable, contre le gré de sa raison? C'est pourtant ce qui n'arrive que trop. Comme la raison, faite pour régler les passions, en devient quelquefois

le complice, ou s'avoue impuissante à les réprimer, de même dans les arts, faite pour éclairer notre jugement, quelquefois elle s'enivre des illusions qui le corrompent, ou elle les combat sans pouvoir les détruire. Les arts parlent aux sens avant de parler à la raison ; c'est sur eux que se fait la première impression ; leur jugement est donc aussi le premier ; celui de la raison ne vient qu'après ; et il n'est pas toujours assez fort, pour détruire la sensation qui l'a précédé.

A la représentation d'une tragédie, le plaisir du spectateur, et son jugement sur l'ouvrage, dépendent nécessairement du jeu des acteurs. Or, n'oublions pas que Baron, par la force du geste et de l'intonation, se fesait fort d'arracher des larmes à ses auditeurs, même en prononçant des mots où le sentiment n'eût aucune part. Ce fait transmis par tradition, paraît invraisemblable ; cependant, à qui n'est-il pas arrivé de frémir, de pleurer, en écoutant au théâtre des vers qui, vus sur le papier, glaçaient l'ame du lecteur ? Le secret de Baron n'est donc pas mort avec lui ! Les sensations de l'homme sont donc si promptes, que la raison n'est pas toujours à tems de les prévenir.

Une tragédie ne peut être belle qu'autant qu'elle représente une action assez extraordinaire pour attacher, assez ordinaire pour être vraisemblable. Les grands évènemens y doivent être assez imprévus pour causer de la surprise, pas assez imprévus pour qu'ils manquent de préparation. Je veux croire qu'un ou deux sujets puissent admettre ces avantages presque contradictoires ; mais en existe-t-il un plus grand nombre susceptible de les réunir ? Or, s'il est comme nécessaire de s'écarter tant soit peu de la ligne où se rencontrent et se concilient les intérêts du cœur et ceux de la raison, de quel côté le poëte doit-il incliner ? Préférera-t-il ce qui est combiné avec le plus de sagesse, à ce qui doit causer une émotion plus vive et plus douce ? Je donne au plus hardi un tel problême à résoudre. Si M. Palissot prononce en faveur de ce qui est plus vraisemblable, je crains bien qu'il ne décide pour les plans de l'abbé Daubignac contre ceux de Corneille. Je dis les plans, en comptant pour rien le style des deux écrivains.

Sans doute il est d'un exemple dangereux de s'écarter de la sagesse et de la régularité qui constituent la perfection des ou-

vrages. C'est ouvrir l'entrée à tous les vices de la composition ; et l'on sait que l'imitation exagère tous ceux qu'elle copie. Mais ce n'est pas là le point dont il s'agit ; est-il du devoir d'un grand poëte de préférer la constitution tragique la plus régulière à la plus touchante ? Doit-il se rendre plus sage aux dépens de l'effet qu'il pourrait produire ? C'est ce que j'ai cru voir décidé dans l'Eloge de M. de Voltaire, et ce que je crois susceptible d'être mis en question.

Venons aux applications.

Il paraît que M. de Voltaire, comme tout esprit sain et vrai, fut d'abord frappé de ce mérite éminent de la simplicité, de la correction dans la contexture d'une fable tragique. Athalie cependant et le Misantrope, ouvrages réguliers et parfaits, avoient obtenu plutôt le froid tribut de l'estime, que celui de l'enthousiasme et de l'admiration ; comme s'il en était, au théâtre, des pièces ainsi que des caractères, et que celles qui mêlent des imperfections à des beautés sublimes, eussent par excellence le droit d'intéresser. Malgré ces exemples effrayans, M. de Voltaire d'abord se fit une loi d'être simple, sage et correct dans ses plans. Ceux

de Mariamne et de Brutus ne blessent en rien la vraisemblance ; peu d'évènemens s'y succèdent. Le développement d'une seule passion , et les combats qu'elle éprouve , fournissent cinq actes , filés avec cet art, qui est le secret des grands maîtres. On ne peut guères se promettre un grand intérêt de plans aussi peu compliqués ; aussi Brutus, où respire la grandeur des vertus républicaines , où les couleurs fortes de Corneille paraissent fondues et adoucies sous le pinceau de Racine , n'eut qu'un demi succès. Il fallait plus à M. de Voltaire : son génie impétueux , fait pour peindre et inspirer le délire des passions tragiques , tendit à ce succès , et l'obtint. Zaïre parut ; Zaïre , où l'intérêt du second acte , aussi tendre , aussi déchirant , que celui du dénouement le plus heureux , ne sert qu'à préparer un intérêt encore plus tendre et plus déchirant. L'effet de cette pièce , celui d'Alzire , de Mérope , de Mahomet , est généralement reconnu ; ce n'est point l'effet du moment : quarante ans de représentations multipliées n'ont pu le détruire ni le diminuer. Il ne s'agit donc que de savoir si nous devons à des *invraisemblances* , à de *petits moyens* , à des *fautes*

contre l'art, le plaisir constant que ces pièces nous procurent.

Est-ce une invraisemblance que Zaïre et son frère, faits prisonniers en Palestine, ainsi que leur père, s'y retrouvent réunis avec lui; que Zaïre soit reconnue sur un ornement qu'elle porte depuis l'enfance? Si l'on prétend juger ainsi la constitution des fables tragiques, appliquons la même sévérité à l'*Œdipe Roi*, de Sophocle, et nous ne pourrons supporter que Thébes n'ait pas dans l'origine recherché les auteurs du meurtre de Laïus; à son *Electre*, et il nous paraîtra ridicule qu'Oreste soit reconnu sur l'anneau qu'il porte; à Rodogune, et la proposition faite aux deux princes d'assassiner leur mère, nous révoltera; à Phèdre, et nous sentirons que Thésée n'a pu ni dû condamner sur le récit d'une confidente, un fils recommandable par l'austérité de ses mœurs; enfin, à Rhadamiste, et nous y trouverons tout plus romanesque et moins vraisemblable que dans Zaïre. Quelle invraisemblance condamne-t-on dans Alzire? Mérope est un modèle de simplicité. Le génie même de Racine, n'osa, que dans Athalie, fournir l'immense carrière des cinq

actes

actes sans le secours d'une épisode ; que l'on décide si cette pièce est d'un effet aussi attendrissant, aussi tragique que Mérope.

Je ne suis point étonné que la sublime perfection de Racine lui obtienne le premier rang; craignons cependant que cette manière d'apprécier les grands hommes par les imperfections qu'ils n'ont pas, ne soit d'un difficile usage, dès qu'on voudra l'appliquer à d'autres qu'à Racine. En effet, à quel titre Molière sera-t-il le meilleur des poëtes comiques ? A-t-il plus qu'un autre observé les vraisemblances ? Oublions-nous qu'il les a souvent sacrifiées, et que plusieurs de ses belles comédies sont des romans pour le fond ; qu'il s'est mis à l'aise pour intriguer l'action, en se réservant le droit de couper le nœud au lieu de le dénouer; ce qui est évidemment courir à l'effet, en negligeant, que dis-je, en méprisant la vraisemblance? Comment ce qui mit dans la main de Molière le sceptre de son art, le fera-t-il tomber de celle de Voltaire?

Eh! lequel donc, du genre tragique, ou du comique, supporte, admet, exige plus le merveilleux? La tragédie, faite pour étonner, pour passionner les spectateurs,

puise ses évènemens hors de l'ordre commun ; elle n'emprunte de l'histoire que les crimes énormes et les malheurs extraordinaires. La comédie au contraire est le miroir de la vie civile, où l'on voit plus d'évènemens ordinaires que d'avantures romanesques. D'après cette observation, qui croirait que l'on dût, dans un poëte tragique, faire plus d'attention aux invraisemblances qu'aux grands effets, et dans un poëte comique, plus aux grands effets qu'aux invraisemblances ?

La petitesse des moyens employés par M. de Voltaire est un des défauts qu'on lui impute. Je demande, avant tout, si c'est un tort de produire de grandes choses avec de petits moyens: N'est-ce pas plutôt un mérite ? Cette disproportion des causes et des effets n'est-elle pas un artifice sûr et nécessaire pour amener de grandes surprises ? D'ailleurs, ouvrons l'histoire, observons le monde et les cours; qu'y verrons-nous ? D'étonnantes révolutions, des catastrophes sanglantes, des trônes ébranlés, des états renversés, et tous ces grands changemens émanés des plus petites causes. C'est que les passions humaines s'irritent et s'en-

flamment par les moindres contrariétés ; et ce sont les passions humaines qui causent les révolutions du monde, ainsi que celles de la scène. Sans doute Racine ne crut pas qu'il fallut donner des causes importantes aux effets importans. S'il eût reconnu ce principe, il y eût dérogé moins souvent. Comment Iphigénie se trouve-t-elle sous le coûteau de Calchas ? Parce que Clitemnestre marchant vers l'Aulide, s'est trompée de chemin. Qui est-ce qui fonde la jalousie de Britannicus et sa mésintelligence avec Junie ? Néron, caché pour l'entendre. Quel évènement a réduit Monime à boire le poison ? La petite trahison d'un vieux roi jaloux, qui s'est abaissé jusqu'au mensonge pour la surprendre. Comment Bajazet est-il livré à la main des muets ? Par l'évanouissement d'Atalide, qui fait découvrir un billet caché dans son sein. Eh ! que l'on ne pense pas que Corneille ait tiré ses plus grands effets de moyens plus relevés. Le poëte fait dire à Séleucus mourant :

Une main qui nous fut bien fatale et bien chère,
C'est.... La parque à ces mots lui coupe la parole.

Tel est l'unique fondement des beautés

que l'on admire au cinquième acte de Rodogune. Je ne doute pas que cet artifice du poëte, qui fait d'abord prononcer à Séleucus des mots équivoques, applicables a sa mère et à sa maîtresse, et qui le fait ensuite expirer à volonté sur une syllabe choisie, ne soit jugé un artifice convenable; mais comment ceux qui l'approuvent condamnent-ils l'effet calculé du poison dont Séïde expire, et l'équivoque du billet de Nérestan? Arrêtons-nous sur cette pièce, et sur ce billet qui a tant exercé la critique.

Je nie que la lettre écrite à Zaïre, et que l'équivoque du mot *fidèle* soit le nœud de la pièce et le fondement de la catastrophe. Orosmane a vu Nérestan lui demander la délivrance de Zaïre; il a surpris le trouble de ses regards. L'arrivée du jeune français a changé la destinée du soudan. L'hymen projeté se diffère. Zaïre interdite fuit son amant; elle lui cache ses secrets. Voilà ce qui fonde la jalousie d'Orosmane; voilà ce qui prépare le dénouement. Supprimons le billet; et que Nérestan, aulieu d'écrire, fasse dire à sa sœur de le venir trouver dans la nuit; qu'un esclave infidèle trahisse le secret de cette entrevue, la pièce sub-

siste de même, et Zaïre n'en tombe pas moins sous le poignard de son amant. L'action ne porte donc pas sur un appui frêle et ruineux ; et c'est là, moins que par-tout ailleurs, qu'on peut objecter la petitesse des moyens.

Je ne saurais souscrire non plus à la critique que l'on fait du silence de Zaïre. « Elle » tait son secret à son amant ». -- Oui, pour ne point violer le serment qu'elle a fait dans les bras d'un père expirant. « Elle » s'expose à paraître infidelle aux yeux de » celui qu'elle adore ». Oui ; et c'est le dernier effort du courage et de la vertu : elle s'y résigne pour un jour seulement.

Demain tous mes secrets lui seront révélés.

Elle attend tout de cette eau sainte et mystérieuse qui lui est annoncée et promise ; elle en attend la force de combattre une passion qu'on lui peint criminelle, et elle redoute ce secours victorieux plus encore qu'elle ne l'espère. Je ne pense pas que l'on puisse mettre en opposition des intérêts plus chers, ni les développer par des moyens plus vrais et plus puissans.

Que l'on examine ainsi Brutus, Alzire,

Mérope, Mahomet, la Mort de César. J'ignore quels faibles et petits moyens y paraîtront déshonorer la majesté tragique. Mais si M. de Voltaire, absous de cette censure, obtient unanimement la gloire d'avoir donné, plus qu'un autre, de l'énergie et de l'impétuosité aux passions; si les douceurs de l'idylle et de la galanterie n'ont jamais affadi le langage de ses amans; s'il a traité supérieurement le genre terrible, vers lequel Racine n'inclinait point, et s'il a mêlé toujours aux situations les plus effrayantes, le charme des sentimens les plus doux; si ses pièces attachées à de grandes époques, peignent les mœurs des Nations différentes; si, seul des anciens et des modernes, il osa dire à Melpomène: *Enseigne aux hommes les vérités les plus utiles;* comment, avec tant d'avantages, ne s'asseoira-t-il qu'au second rang; comment ses chefs-d'œuvre marqueront-ils le premier degré d'une décadence? Si l'art, sous son règne, a fait un pas, je doute que ce pas soit rétrograde.

L'examen du style de M. de Voltaire allongerait trop cette discussion. Peut-être offrirait-il, comme l'examen de ses plans,

plus de corrections dans ses premiers ouvrages, plus d'audace et d'heureuses hardiesses dans ceux qui les ont suivis. Son génie fait pour plaire, séduire, entraîner, obéit à cet heureux instinct, et, dans tous les points, tendit à l'effet le plus grand.

Qu'il me soit permis de proposer une question, dont la solution n'appartient qu'aux hommes de goût exempts de toute partialité. Ceux qui remarquent dans Racine quelque supériorité sur Voltaire pour la correction du style, doutent-ils que Voltaire, en se captivant au travail de la lime, n'eût atteint cette même supériorité? Ceux qui sentent dans le style de Voltaire une sorte d'inspiration, de grace et de magie, pensent-ils que Racine, en cherchant le secret de ces illusions, l'eût trouvé? Un exemple rendra ceci plus sensible. Prenons quelques-uns de ces vers de Voltaire qui semblent lui appartenir exclusivement; ceux-ci, tirés du rôle de Gengiskan:

Ce cœur lassé de tout demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.

Conçoit-on Racine parlant un tel langage?

A-t-il quelques beautés du genre de celle que je viens de citer ? A cette question ajoutons-en une autre. Est-il dans Racine des beautés de style que Voltaire n'ait pas imitées, et même égalees en les imitant ?

J'entends quelquefois reprocher à l'auteur de la Henriade que son style ne fut point épique; mais les auteurs de cette accusation lui en font une autre qui la détruit : c'est d'avoir transporté l'épopée dans la tragédie. Ainsi l'envie, plus aveugle encore que méchante, se contredit elle-même; frappant dans tous les sens, et même en sens contraire; du second coup elle relève celui que du premier elle venait d'abattre. Le malheur est que le public, léger et distrait, écoute tous les chefs d'accusation, et souvent les admet sans vérifier ce qu'ils ont de contradictoire.

Concluons. On ne juge point un grand homme qui vient de mourir, comme on juge celui qui mourut un siècle avant nous. Ces diverses distances forment des points d'optique différens. Dans l'un, les défauts se montrent, et les beautés s'effacent ; dans l'autre, les beautés s'accroissent, et les défauts diminuent. En discutant des deux

parts la supériorité de deux grands hommes, nous plaidons une cause dont le jugement est réservé à la postérité. Jouissons de tous nos chefs-d'œuvre, sans doute, avec la prédilection que notre goût nous inspire, mais sans déterminer l'ordre de prééminence, puisqu'une telle décision n'appartient qu'aux générations qui doivent nous suivre.

AVIS.

Les lettres suivantes et l'article qui les précède et qui les a occasionnées, ne sont point de Chabanon ; mais elles ont une analogie si marquée avec ses observations sur Voltaire, que l'éditeur a pensé qu'elles devaient trouver ici leur place convenable. Dans l'une de ces lettres, on a cherché à expliquer pourquoi Racine est le poëte que Voltaire a le plus loué, quoique ce fût le rival qu'il dût craindre le plus. On prouve que ces louanges, si justes d'ailleurs et si bien motivées, ne sont pourtant pas tout à fait désintéressées. Le motif secret, auquel on les attribue, avait échappé à Chabanon comme aux autres écrivains à qui nous devons l'éloge ou l'histoire de la vie et des travaux littéraires de ce grand homme.

ARTICLE

SUR

L'ÉLOGE DE VOLTAIRE,

Par CH. PALISSOT, *inséré par* F. SAINTANGE, *dans le Mercure de France, Octobre* 1779.

CE titre promet plus que l'auteur ne donne. Sa brochure eût été peut-être beaucoup mieux intitulée: *Précis sur Voltaire et sur ses ouvrages.* Le ton simple et peu oratoire qu'il a pris dans son style, le peu d'anecdotes qu'il a recueillies, le peu d'étendue des réflexions sur lesquelles il motive ses jugemens, sont autant de raisons qui viennent à l'appui de ce que je viens de dire. On en va juger d'abord par l'exorde.

« La gloire de Voltaire n'est pas resserrée dans les seules limites de sa patrie. C'est à l'Europe entière attentive aux premiers ju-

gemens qui vont être portés sur cet écrivain célèbre ; c'est à notre siècle et à la postérité toujours juste, mais toujours sévère, que nous serons responsables de ce que nous allons écrire ; et nous aimons à nous pénêtrer d e cette vérité, pour nous défendre ici de toute passion, de tout enthousiasme. Ecartons également et les éloges donnés par l'adulation et les satires prodiguées encore par la haine ; et tâchons de saisir avec impartialité ce qui doit caractériser à jamais cet homme rare, cet homme singulier, et, pour parler d'avance le langage de nos descendans, cet homme unique ».

On voit que l'auteur se défend toute espèce d'enthousiasme en parlant d'un homme prodige ; quoique dans le genre de l'eloge même le plus exornatoire, le panégyriste n'eut guères à craindre, que de rester trop au-dessous et de la renommée et de son sujet. Il passe rapidement sur les premières dispositions de l'enfance de Voltaire, ou plutôt il n'en dit rien ; mais il compte, avec raison, parmi les avantages qui ont contribué à en faire un homme extraordinaire, « Cette heureuse organisation, capable de suffire à l'application la plus con-

tinue, et qui, sans être assujétie aux variations du tems, ne se délassait du travail que par le travail même ».

Ici l'orateur se livre à quelques réflexions sur la longue carrière de l'auteur d'Œdipe et de Tancrède; carrière commencée d'une manière si brillante et si glorieusement terminée. Il entre dans quelques détails biographiques, et rappele quelques faits curieux et dignes d'être consignés: puis il continue.

« Le moral dans cet homme singulier n'offrit pas moins de phénomènes que le physique. C'est à l'âge de dix-huit ans qu'il fit sa première tragédie: c'était un prodige qu'un pareil début: mais par un prodige plus grand encore, il méditait dès-lors le seul ouvrage de génie qui n'eût pas été tenté dans le siècle de Louis XIV, ou du moins qui l'avait été si malheureusement, qu'il ne nous reste de tous ces essais aucun vestige. Il conçut le projet de la Henriade, et la France fut étonnée de devoir son premier poëme épique à un auteur de vingt-quatre ans. Le même a été l'historien de Pierre-le-Grand, de Charles XII, de Louis XIV, et celui de toutes les Nations depuis Char-

lemagne jusqu'à nos jours. Le même a étendu la carrière de l'histoire, trop resserrée avant lui dans les détails de la politique et de l'ambition des princes, comme s'il était de la destinée des peuples de leur être sacrifiés en tout, et jusques dans les annales du Monde. Il a fait sentir le premier cette espèce d'outrage fait au genre humain; et ce que les historiens avaient jusqu'alors le plus négligé, l'influence de l'opinion sur les malheurs de la terre, les loix, les usages, les mœurs, les progrès des sciences et des arts, devinrent le principal objet de ses recherches. Cette révolution de l'histoire, perfectionnée par la philosophie, est peut-être une des choses qui lui a donné le plus de droits à l'admiration de ses contemporains et à la reconnaissance de la postérité.

Ces idées sur l'histoire sont également profondes et judicieuses; et, n'en déplaise à M. Palissot, j'observerai que toutes les fois qu'il pense et s'énonce ainsi, il est vraiment *philosophe*. Il s'en faut de beaucoup qu'il ait aussi bien apprécié les romans de Voltaire, qu'il se contente d'appeler *un nouveau genre de romans*. Cette phrase doit paraître un peu mesquine. On ne pouvait

parler plus vaguement des productions les plus originales peut-être de ce génie Protée, qui s'est adonné avec un égal succès à tous les genres de littérature, depuis le poëme épique jusqu'au madrigal ; depuis les hautes sciences jusqu'au roman, et qui, par un prodige plus surprenant encore, a su se créer une manière à-la-fois naturelle et soignée, piquante et philosophique, qui rend en quelque sorte la frivolité instructive, et qui n'appartient qu'à lui seul. Un écrivain doué d'autant d'esprit et de finesse que M. Palissot, devait se complaire à caractériser ce *nouveau genre de romans*, où la raison la plus sage semble avoir pris plaisir à s'habiller en masque, et où la morale, pour être présentée sous les traits de l'enjouement, n'en est que plus profonde et plus persuasive».

Le paragraphe qui concerne les tragédies est un morceau de discussion excellent, bien motivé, bien écrit. J'invite nos lecteurs à le méditer, regrettant que la nouvelle forme de ce journal me fixe des bornes, qui ne me permettent pas de le transcrire. Je dois observer néanmoins que le panégyriste de Voltaire ne le place qu'au second

rang, en donnant le premier à Racine. Quoique je n'ignore pas que cette opinion soit celle de quelques gens de lettres, et même des plus distingués, je me hazarde à croire que la supériorité de Racine n'est rien moins que prouvée. Il me semble qu'un parallèle raisonné des pièces de ces deux grands poëtes serait le plus sûr moyen de décider la question. Or, je demande si l'expression de l'amour maternel dans MÉROPE n'est pas au moins aussi touchante que dans ANDROMAQUE, et si d'ailleurs toute l'énergie de ce sentiment n'y est pas bien autrement développée? Je demande si la rivalité de deux frères n'est pas plus intéressante, plus passionnée, plus tragique dans Nemours et Vendôme que dans Xipharès et Pharnace; je demande enfin quelle est la pièce de l'Euripide français qui fasse verser autant de larmes que Zaïre? Si Racine est le poëte des ames tendres et sensibles, Voltaire est à-la-fois le poëte des cœurs passionnés et celui des philosophes. Je louerai M. de Saint-Lambert d'avoir osé dire le premier:

Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène,
D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène.

C'est une remarque importante à faire, que

que ceux qui ont réclamé contre le premier vers, n'ont jamais contesté la vérité du second. On n'a pas fait attention que la pensée de l'un ne pouvait pas être vraie, si le sens de l'autre était faux : car si Voltaire est en effet plus tragique que Racine et Corneille, il les a donc surpassés.

On sait que dans ses dernières productions poëtiques, Voltaire avait adopté de préférence une manière nouvelle, que M. Palissot appelle *expéditive.* Cette expression me paraît heureuse : elle est trouvée : mais selon le sens de l'auteur, elle est le synonyme de *négligée*; et je suis loin et très-loin d'être de son avis. Je pense que ce qu'il prend pour négligence n'est autre chose que cette familliarité piquante, cette aimable urbanité, cet atticisme si vanté qui font le charme des épîtres d'Horace ; et pour citer un vers heureux de M. de la Harpe, dans sa réponse à Voltaire au nom du poëte latin.

Cette facilité, la grace du génie,

Ou du moins qu'une pareille négligence est plus aimable que l'art le plus achevé, et d'un prix plus rare, quand elle a autant de charmes, que la perfection la plus soignée.

Prenons pour exemple quelques vers de l'épître même à Horace.

J'ai vécu plus que toi : mes vers dureront moins.
Mais au bord du tombeau, je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie,
A lire tes écrits pleins de force et de sens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.
Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
A jouir sagement d'une honnête opulence,
A sortir d'une vie ou triste ou fortunée,
En rendant grace aux dieux de nous l'avoir donnée.
Ainsi lorsque mon pouls, inégal et pressé,
Fesait peur à Tronchin, près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos, aux humains si sévère,
Approchait ses ciseaux de ma trame légère,
Il a vu de quel œil je prenais mon congé :
Il sait si mon esprit, mon cœur était changé.
Hubert me fesait rire avec ses pasquinades;
Et j'entrais dans la tombe au son de ses aubades.

Qui ne sent pas les graces faciles et originales de ces vers ? Ils semblent couler sans effort de la plume du poëte; mais il n'en est pas moins certain que cette facilité même suppose à-la-fois le don le plus heureux de la nature et l'habitude de l'art la plus consommée.

Ludentis speciem dabit et torquebitur.

Un jeune écrivain ne pourrait s'y livrer

sans danger : elle ne peut passer qu'à la faveur d'un style très-exercé, et d'une surabondance d'idées et de sentimens, qui ne sont jamais que les fruits de la maturité, du travail, et de l'expérience.

Après avoir apprécié l'historien, le philosophe, le grand poëte, M. Palissot juge l'homme. Il entre dans quelques détails sur son caractère, non moins singulier peut-être que son génie. En parlant de cette sensibilité, quelquefois trop irritable, que ceux qui l'ont le plus provoquée, lui ont le plus reprochée, M. Palissot a le double mérite de ne manquer ni au respect dû au génie, ni à la vérité. Ce morceau, délicat à traiter et difficile par là même, est peut-être le plus neuf de l'ouvrage, et celui où l'auteur a le mieux reussi. Mais plus on remarque d'esprit, de correction, de pureté, de convenance dans l'élocution de M. Palissot, plus on doit regretter qu'il se soit tant de fois déclaré l'ennemi de ceux dont il ne devait être que le rival. Il est facheux qu'un écrivain tel que lui, dont le moindre merite est d'avoir toujours respecté la langue, mérite aujourd'hui très-rare, n'ait pas fait de ses talens un usage plus louable, et que

sa plume, qui pouvait être utile au maintien du bon goût et des vrais principes, n'ait été le plus souvent dans ses mains qu'un instrument de vengeance.

LETTRE de Ch. PALISSOT à F. SAINTANGE.

Argenteuil près Paris, ce 18 Octobre 1779.

C'EST certainement à vous, Monsieur, que je suis redevable de la manière décente et polie dont on a parlé de moi dans un des derniers Mercures de France. J'aimerais bien mieux vous en faire mes remercîmens de vive voix que par écrit; car je ne sais même si cette lettre sera assez heureuse pour vous parvenir. Je ne me rappele que confusément de votre adresse. Peut-être même avez-vous changé de domicile, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir. J'aurais d'ailleurs infiniment plus de plaisir à causer avec vous sur l'objet même qui est le sujet de ma lettre. Je me flatte que nous finirions par n'avoir qu'un même avis; et je regarderais cet avantage comme une véritable conquête.

Dans l'état de langueur et de décadence où la littérature s'enfonce de jour en jour, il me semble que les véritables gens de lettres ne sauraient trop se raprocher, et que toutes les discordes civiles devraient cesser, dès qu'il s'agit du salut même de la République. Vous m'aviez promis, et je m'en étais très-flatté, que vous viendriez quelquefois partager ma solitude : je vois avec peine que vous m'oubliez. J'ose vous le répéter encore : tout est perdu, si nous n'avons pas les uns avec les autres un peu plus de fraternité ! Vous m'allez dire que je suis Catilina qui prêche l'amour du bien public. Le mot pourrait être plaisant ; mais il n'en serait pas moins très-injuste. Personne n'a chéri plus que moi la véritable gloire des gens de lettres ; mais je n'ai pas prodigué ce titre à tout le monde, et j'ai cru qu'il fallait bien se garder de confondre les frêlons avec les abeilles. J'ai fait peut-être un peu trop sévèrement la police des ruches ; mais vous savez, Monsieur, que le mal était devenu si grand, qu'il fallait, malgré soi, devenir impitoyable. Je vous avoue que quelquefois j'ai bien peur qu'on me trouve encore trop doux. On fait, on

dit, on écrit tant de sottises, et nous commençons ce me semble à devenir si barbares, que je ne me sens plus ni émulation, ni courage. Cet aveu que je vous fais de mon découragement est encore une manière de vous inviter à me tenir la promesse que vous m'avez faite. Je ne désespérerai pas de la chose publique, quand j'aurai le plaisir de causer avec vous.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération, etc.

PALISSOT.

Réponse à la lettre précédente.

Paris ce 23 Octobre 1779.

Vos remercîmens, Monsieur, relatifs à mon article sur votre éloge de Volaire, me flattent d'autant plus que je m'y attendais moins. Je n'ai été que juste à votre égard; et ce n'est pas toujours un sûr moyen de plaire, sur-tout à nos confrères les auteurs, dont l'amour-propre est si délicat, qu'on le blesse quelquefois, même en le caressant. Mais j'écrivais pour le public,

qui sait que vous avez été quelquefois impitoyable, ou du moins plus que sévère envers vos contemporains ; et je devais l'être un peu envers vous. C'est à moi, Monsieur, à vous remercier de votre lettre si obligeante et si ingénieuse. Le ton de fraternité littéraire que j'ai cru y remarquer, est ce qui m'en flatte le plus. Je suis bien faché que mon opinion ne soit pas entièrement conforme à la vôtre, sur les ouvrages dramatiques de Voltaire ; mais il m'est impossible de croire avec vous, Monsieur, que ce soit à l'époque des succès de l'auteur d'ŒDIPE et de ZAIRE que les véritables connaisseurs doivent assigner celle de la décadence naissante de l'art tragique.

Vous n'avez que trop raison sans doute, lorsque vous dites que la belle littérature se perd de jour en jour. Je ne sais si la tourbe nombreuse des écrivains compilateurs n'a pas encore plus nui aux gens de lettres que le brigandage même des gens de feuilles, ennemis nés de ceux-ci, comme le frêlon de l'abeille. Aujourd'hui il en coûte si peu pour être un auteur médiocre, que ce qu'on appele public, toujours peu connaisseur,

est devenu indifférent même pour les vrais talens. Et puis Voltaire l'a accoutumé à tant de chefs-d'œuvre dans tous les genres, que pour attirer un peu l'attention de la multitude, il ne suffit pas de faire bien ; il faut encore faire beaucoup. Cependant quiconque ecrit beaucoup n'écrit pas lentement : or, vous savez que la perfection est la fille du tems et le prix du travail ; et ce n'est pas sans de bonnes raisons, qu'à l'exemple de Despréaux, votre devancier, votre prose et vos vers se sont égayés aux dépens de ces nouveaux Scudéris,

> Dont la fertile plume
> Peut tous les mois sans peine enfanter un volume.

Un abus d'une autre nature exerce sur la littérature une influence nuisible. Vous n'ignorez pas qu'il est de mode de lire dans les cercles les ouvrages de poësie non imprimés ; et malheureusement dans les sociétés les plus choisies, et qui semblent les plus dignes d'apprécier les talens, on rencontre cent proneurs engoués pour un véritable juge. Un auteur y paraît avec un poëme, qui n'offre qu'un mélange confus d'images descriptives et de mauvais goût ; *farrago*

libelli. Il n'est pas sans talent : mais on le loue sans discernement ; on l'encourage à faux. Qu'arrive-t-il ? Au lieu d'épurer sa manière, il en surcharge les défauts.

Au surplus, Monsieur, ne croyez pas que je vous oublie. Si je n'ai pas eu le plaisir de vous voir, je vous ai lu : j'ai actuellement entre les mains la nouvelle édition de vos œuvres, et j'en fais mon profit ; mais je ne vous dissimulerai pas que j'y ai trouvé plus d'un article qui m'a fait de la peine. Je suis véritablement fâché pour vous que M. d'Alembert y soit contradictoirement loué et inculpé. C'est une disconvenance, et si vous me permettez de le dire, une inconséquence qui vous inculpe vous-même. Sans parler du mérite de ses ouvrages, que vous êtes le premier à reconnaître, vous deviez peut-être plus d'égards au caractère distingué de son esprit et à sa considération personnelle. Je souhaite plus que vous, Monsieur, de voir réaliser, au moins parmi les auteurs,

L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

Mais plus j'acquiers d'expérience, plus il m'est démontré que l'illustre poëte que je viens de citer, n'était que trop fondé à dire :

Chacun vanta la paix, par-tout on la chassa.

Je ne prétends pas pour cela que vous soyez Catilina prêchant pour le bien public. Mais peut-être ne me désavouerez-vous pas vous même, si je vous compare à ce fameux cardinal de Retz, qui, aprés avoir été le factieux le plus décidé, devint dans sa retraite de Saint-Denis un homme doux, paisible, sans intrigue, et cher à tous ceux qui le connaissaient; comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit et des tours de jeunesse, dont on se corrige avec l'âge.

Je ne suis pas de ceux qui vous reprocheront d'avoir fait avec sévérité la police des ruches. Mais ne vous reprocheriez-vous pas à vous-même d'avoir confondu les frêlons avec les abeilles, et même d'avoir quelquefois le plus maltraité celles qui composaient le miel le plus pur et le plus salutaire?

Vous vous plaignez du découragement qui vous gagne. Ma lettre vous fera juger que j'en suis atteint moi-même. Ce qui me console, c'est que je n'ai pas la moindre ambition. Toute mon émulation se borne à faire de mon mieux. On ne doit pas vio-

lenter la louange. Il y a long-tems que je me le suis dit ; convaincu que cette prétention serait une vraie folie. Mais la gloire qui se fait souvent attendre long-tems, arrive tôt ou tard sur les pas de l'écrivain laborieux et modeste. Votre suffrage m'est d'autant plus précieux qu'il ne peut manquer d'en entraîner beaucoup d'autres, qui, sans avoir autant de poids, ne laissent pas de faire nombre. Ma santé, qui n'est pas bonne, a besoin de l'air de la campagne. Comptez que, si mon travail me permet de m'absenter huit jours, je viendrai les passer dans votre Tivoli. Je me fais une fête de causer avec vous. La franchise présidera à nos entretiens : c'est le moyen le plus sûr de s'éclairer l'un l'autre.

Agréez les sentimens de l'estime la plus distinguée.

DE SAINTANGE.

LETTRE II,

De Ch. PALISSOT à F. SAINTANGE.

Argenteuil près Paris, le 27 Octobre 1779.

VOTRE lettre pleine d'esprit, Monsieur, et ce qui m'en plaît encore davantage, pleine

d'amour pour la vérité, n'a fait que redoubler le désir que j'ai depuis long-tems de m'entretenir avec vous. Je vous ai dit et j'ose vous redire que nous finirons par être d'accord tous deux, même sur les choses où vous semblez avoir le plus de peine à vous concilier avec moi.

Je ne crois pas que personne ait eu pour M. de Voltaire plus de tendresse et plus de respect que moi. Je l'ai toujours regardé comme le plus beau génie qui ait honoré non seulement la France, mais l'Europe. Cependant, pour rien au monde, je ne voudrais changer la phrase qui a paru vous blesser dans son éloge. Elle est le fruit d'un peu plus de trente ans d'étude et d'expérience dans l'art dramatique. Ce qui m'enhardit à vous dire que jamais je ne changerai d'avis, c'est que je me souviens parfaitement d'avoir pensé comme vous dans ma jeunesse. Votre opinion est ce qu'elle doit être; elle est de votre âge; mais j'en appele à votre maturité. Ce qui me confirme encore dans mon sentiment, c'est que M. de Voltaire avait lui-même le rare mérite de juger Racine aussi favorablement que moi. Je vous en donnerai quelque jour des preuves

qui vous étonneront. Croyez d'ailleurs qu'il a fallu que je fusse bien persuadé de ce que j'ai dit, pour me résoudre à le publier. M. de Voltaire était le seul homme pour qui je me serais senti capable d'altérer un peu la vérité. J'avais eu long-tems pour lui la passion qu'on a pour une maîtresse ; et sa mort n'avait fait que réveiller mon ancien enthousiasme. Mais passons à d'autres objets : celui-ci n'est pas de nature à être discuté dans une seule lettre.

Vous n'imaginez pas que vous m'avez fait faire l'examen de conscience le plus rigoureux. Vous m'accusez d'avoir été quelquefois impitoyable , et d'avoir confondu les abeilles avec les frélons. J'ai la conscience délicate sur cet article ; et pourtant , je vous avoue que je n'ai aucun remords.

J'ai eu l'honneur d'être le contemporain de Voltaire , de Montesquieu , de Fontenelle , de Rousseau de Genève , de Buffon , d'Helvétius ; et il me semble que dans tous mes ouvrages on trouvera des preuves redoublées de mon respect pour ces noms célèbres. Je vous expliquerai ce qui a pu vous paraître contradictoire dans ma conduite à l'égard de M. d'Alembert, sur qui

d'ailleurs je suis entièrement de votre avis. Mais en descendant à une classe de gens de lettres très-estimables encore, quoiqu'inférieure à ceux dont je viens de parler, je crois leur avoir rendu toute la justice que méritaient leurs talens. Les Destouches, les Marivaux, le vieux Crébillon que j'aurais dû mettre au rang des premiers, son fils, Piron, Gresset, Fagan, Boissi même (1), l'abbé d'Olivet, et beaucoup d'autres, ont eu, ce me semble, une bonne part à mes louanges. Ni M. de la Harpe, ni M. l'abbé de Lille, n'ont eu à se plaindre de moi. Quelles sont donc les abeilles que j'ai confondues avec les frélons? Vous ne voulez parler sans doute ni de le Mierre, ni de Dorat, ni de Sédaine qui ne s'est jamais douté de l'art d'écrire, et encore moins des Baculard et des Derozoi. Placeriez-vous donc parmi les abeilles Marmontel, Diderot,

(1) *Note de l'éditeur.* On s'étonnera sans doute qu'après Fagan, l'auteur de la comédie des *Dehors trompeurs*, pièce de caractère et une des mieux intriguée du théâtre, où on la revoit toujours avec charme, ne soit nommé que comme par grace. C'est une erreur de goût ou du moins une distraction d'esprit assez frappante.

Thomas, Saint-Lambert, Saurin, l'abbé Morellet, Suard, etc.? Je vous avoue que je ne suis pas de votre avis. Marmontel a beaucoup de littérature, mais vous faites trop bien des vers, pour ne pas le regarder comme un mauvais poëte. D'ailleurs il suffirait qu'il eût eu le malheur de se moquer de Despréaux, pour meriter les oreilles que je lui ai données dans la DUNCIADE. Diderot est une tête exaltée qui se perd toujours dans les brouillards, et à qui on pourrait appliquer ce qu'Homère a dit de la Discorde, et Virgile de la Renommée : *Caput inter nubila condit.* Thomas a le mérite de penser et de faire penser; mais il est en prose ce que Brebœuf était en vers; et quiconque sera nourri du style de Cicéron, de Bossuet et de Pascal, ne pourra jamais se familiariser avec son éloquence. J'ai rendu justice aux poësies fugitives de M. de Saint-Lambert; mais son poëme des Saisons, il faut l'avouer, quoique pur, élégant, correct, est froid, monotone et triste. On y trouve du talent, mais peu de génie. Voilà ce que j'en ai dit avec modération : voilà ce que j'en pense; et ce n'est point être impitoyable. La petite pièce des MŒURS DU

TEMS est un très-joli ouvrage de M. Saurin. Je voudrais que ses vers eussent le mérite de sa prose : mais quand on a lu ceux de Racine et de Voltaire, il est impossible d'estimer les siens. Je n'ai jamais pu concevoir qu'on fût tenté de faire des vers avec une oreille absolument rebelle à l'harmonie ; et c'est un peu le defaut de M. Saurin. Vous me dispenserez de vous parler de MM. Suard et Morellet : je me sens trop d'éloignement à les aimer ; ce qui pourtant ne m'a pas empêché de parler très-modérément du dernier dans mes mémoires littéraires.

La main sur la conscience, Monsieur, et en m'examinant aussi sévèrement que j'ai examiné les autres, vous ne me trouverez pas si coupable, sur-tout lorsque vous voudrez reflèchir à l'intervalle immense qui sépare tous ces messieurs des bons écrivains du siècle de Louis XIV. Ce sont eux qui peut-être m'ont rendu plus difficile que je ne voudrais l'être, et qui vous reconcilieront un jour avec ma façon de penser. Vous avez dit que ma plume avait été trop souvent, entre mes mains, un instrument de vengeance. Je vous jure que je n'ai presque

presque jamais connu ce sentiment, si ce n'est en écrivant contre les anti-philosophes hypocrites et délateurs. J'espère que du moins vous m'abandonnerez ces gens là, et même que mon mépris pour eux me vaudra de votre part, l'absolution de quelques-unes de mes peccadilles envers ceux des écrivains que j'ai nommés et qui pourraient avoir quelque droit à votre indulgence. Quand vous viendrez à cet Argenteuil que vous avez la politesse d'appeler mon Tivoli, je vous ouvrirai mon cœur aussi franchement que dans cette lettre ; mais je donnerai plus de développement à mes idées ; et comme vous le dites, Monsieur, nous nous éclairerons mutuellement. Ce que j'ai grand plaisir à vous dire, c'est que vous êtes certainement un des gens de lettres que je distingue le plus, et dont l'estime me flatte davantage. C'est une justice que je vous rends intérieurement depuis long-tems, et que je me propose bien de rendre un jour publique : car tout méchant que je suis, j'ai toujours senti plus de satisfaction à louer le mérite modeste, qu'à me mocquer de l'orgueilleuse médiocrité. Permettez-moi de vous donner l'exemple de supprimer les vaines

cérémonies. Horace n'eût point dit à Ovide qu'il était son très-humble serviteur. Il eût fini, comme je vais le faire, par un *vale et ama*.

Réponse de F. SAINTANGE.

Paris ce 7 Novembre 1779.

VOUS me flattez infiniment, Monsieur, en m'écrivant que ma première lettre vous a fait quelque plaisir. Ce n'est pas un mince avantage de plaire en ce genre à un auteur dont la correspondance a été si long-tems agréable à Voltaire, et dont on peut dire, en le comparant à ce grand homme pour le style épistolaire :

Et cantare pares.

A votre égard, Monsieur, on ne dira pas de moi, du moins pour cette fois-ci:

Et respondere parati.

Je vous prie néanmoins de n'attribuer le retard de ma réponse qu'au peu de tems que me laisse mon travail périodique, et aux indispositions fréquentes d'une com-

plexion valétudinaire, qui ne me permet d'écrire que par intervalle et en quelque sorte par accès.

Toute instruction m'est agréable, et celle qui me viendra de vous me le sera bien plus encore. Mais, je vous en préviens, vous aurez beaucoup à faire pour m'ôter une opinion, qui est chez moi le fruit du sentiment, mûri par la réflexion. Sans doute il était impossible à Voltaire de ne pas rendre à l'auteur de BRITANNICUS et d'ANDROMAQUE toute la justice qui lui était due. Mais les louanges qu'il a pris plaisir à donner à ce grand poëte étaient peut-être moins désintéressées qu'on ne pense. Qu'a-t-il loué le plus constamment dans Racine? La vérité des mœurs théâtrales, la convenance du dialogue et l'élégance continue du style. Or, il lui importait d'autant plus de relever le mérite de ces qualités précieuses, qu'il les possédait lui-même au suprême degré. Sa propre expérience lui avait appris qu'elles n'étaient d'abord bien appréciées que par un très-petit nombre de juges délicats et sévères, et que le public n'en jugeait bien qu'à la longue, et presque toujours sur parole. On lui avait sans cesse opposé ce

Crébillon, qu'il avait bien quelque droit de surnommer *le Barbare*. ORESTE avait eu moins de succès qu'ÉLECTRE. CATILINA avait été mis en parallèle avec ROME SAUVÉE. Enfin le GUSTAVE de Piron avait été applaudi à l'excès par ce même public qui, quelques semaines auparavant, avait applaudi ZAIRE avec un enthousiasme, qui ne devait pas encore être réfroidi. Il fallait donc tâcher de faire au moins des demi-Athéniens de ces Welches. Il fallait leur rappeler qu'ils avaient un Euripide, et leur apprendre à ne pas confondre des tragédies écrites en style allobroge, avec des chefs-d'œuvre comparables à ceux de Racine. Car d'ailleurs il savait mieux que personne combien il était supérieur à ce poëte tragique, pour la véhémence du dialogue, la force des situations et les grands effets du théâtre. Mais ces grands effets de l'action théâtrale frappent d'eux-mêmes la multitude peu instruite : elle en sait autant dans cette partie de l'art que le spectateur le plus éclairé et le plus sensible : et Voltaire n'avait rien à craindre là-dessus. Revenons à la police des ruches.

Je vous avais intenté procès à ce sujet,

comme coupable d'une sévérité vexatoire ; j'accusais en vous un juge quelquefois injuste et qui avait eu, dans plus d'une occasion, acception d'abeille. Vous faites sur cela votre examen de conscience. Examinons un peu cet examen.

Gardons-nous sans doute, Monsieur, de placer jamais dans la classe des abeilles ni la cigale au cri aigre, ni le papillon aux aîles frêles et brillantées, encore moins la cloporte, qui, née dans l'humidité des vieux platras, se glisse dans la ruche par une fente, ni le triste et stupide hanneton au bourdonnement sourd et confus, et bien moins encore la chenille, qui, faite pour ramper sur les choux, pénètre, en les souillant, dans les cellules des *filles de l'air*. Voilà les insectes ennemis qui ont dû sentir les piqûres les plus âcres de votre aiguillon. Vous avez dû les traiter comme les alliés naturels des frêlons et des guêpes. Mais vous en êtes-vous toujours tenu là ? N'avez-vous pas harcelé dans leurs travaux de véritables ouvrières du miel ou de la cire ? Vous avez attaqué Thomas, Marmontel, Saurin, Saint-Lambert, etc, et je prends contre vous leur parti, sans prendre

néanmoins celui de leurs défauts. Tâchez de vous maintenir dans une disposition d'esprit parfaitement neutre : vous avouerez que Saurin vaut un peu mieux que Fagan. Vous préférerez à tous les écrits du Juré péseur de diphtongues les articles de Marmontel insérés dans l'encyclopédie. Vous penserez que dans son genre Saint-Lambert a sa valeur, aussi bien que Gresset et Piron. Vous conviendrez même que Diderot, n'eût-il fait que les *Bijoux indiscrets*, ne serait pas encore très-inférieur à Crébillon fils ; et il a fait autre chose. Je ne prétends pas pour cela citer tout ce qu'ils ont écrit comme un modèle de goût, de raison et de style : je ne prétends pas que leurs ouvrages soient empreints de ce caractère de vérité qui fait relire les anciens avec charme, ni marqués à ce coin de perfection qui distingue les modèles du siecle de Louis XIV. Le grand mal n'est donc pas, selon moi, d'avoir combattu leurs systêmes, ou si vous voulez, leurs erreurs littéraires, mais de les avoir vexés personnellement, et indistinctement vilipendés. Est-il bien équitable d'assimiler dans la DUNCIADE Marmontel à Fréron ? N'est-ce pas là confondre la guêpe et l'abeille ?

Quant à MM. Suard et Morellet, quoique je leur connaisse à tous deux beaucoup d'instruction et de mérite, et que le dernier me semble avoir recueilli quelques parcelles du génie de Swift de caustique mémoire, ils vous avaient eux-mêmes attaqué à toute outrance. Vous étiez en droit d'outrer un peu la défense. Chacun doit vous absoudre à leur égard, *in quantum potest.*

Mais envers Thomas, Monsieur, votre conscience ne vous reproche-t-elle rien? *Malheur à qui tâche!* est, j'en conviens, une sorte d'anathême prononcée contre lui. Je lui souhaiterais avec vous un style moins tendu, et une composition moins surchargée et moins laborieuse. Mais y a-t-il là de quoi travestir en ridicule un homme de beaucoup d'esprit et de probité, dont toute la vie a été consacrée à un travail actif et infatigable; et ce qui est à considérer, qui fut irréprochable dans ses écrits comme dans ses mœurs. Ses ouvrages sentent l'huile et la lampe: à la bonne heure; mais on y remarque un caractère d'humanité, de philosophie et d'indépendance, dans lequel tout lecteur éclairé retrouve avec plaisir ses propres sentimens, et qui aurait dû, ce

me semble, désarmer la sévérité de votre critique.

Vous me donnez des éloges, Monsieur, et moi je vous rends en échange des reprimandes. Mais vous jugez bien sans doute que si j'avais moins d'estime pour vous et pour vos écrits, je ne me serais pas permis avec vous ces licences épistolaires. Vous me semblez disposé à dire aujourd'hui en littérature comme en morale : « *Paix aux* » *tolérans* ». *Pax hominibus bon voluntatis.* Je vous en félicite. L'expérience apprend aux hommes qu'il faut être trop bon pour l'être assez. Il n'y a que les délateurs et les calomniateurs folliculaires qui soient vraiment exécrables : sévir contre eux est, à mon sens, œuvre pie et même expiatoire. Eux seuls m'ont quelquefois donné envie de dire d'après Voltaire : « *Haïr est bon ;* » *mais aimer vaut bien mieux* », ajoute le même poëte ; et certes, il a raison. Je vous aime donc, tout méchant que vous êtes, et vous salue de cœur. *Vale.*

SUITE DU TABLEAU

DE

QUELQUES CIRCONSTANCES

DE MA VIE,

Ou précis historique des tems que j'ai passés avec mon frère MAUGRIS, *et des principales circonstances de notre union.*

JE hais le soin fastueux d'entretenir le public de la douleur que l'on éprouve. Quelle ame est assez vaine pour tirer quelque gloire de sentimens justes et naturels? Quel homme connaît assez peu le monde et les heureux du siècle, pour croire qu'il pourra les intéresser à sa peine? Mon but, en traçant cet écrit, est de renouveller en moi des souvenirs qui me sont chers, de m'occuper d'un frère que j'ai perdu, avec lequel je fus lié d'une amitié peu commune, et de présenter à son adorable femme, à ses amis (combien il en eut!), une image fidèle de son ame et de ses vertus. S'il arrivait qu'après ma mort cet écrit devînt public

(je le désire), sans doute il intéresserait quelques ames sensibles. Jamais, mon tendre frère et moi, nous ne lûmes sans attendrissement ce que Montagne a écrit de *la Boëtie.* Cet ami si cher, Montagne fut obligé de le chercher loin de lui : celui que je pleure, la nature l'avait mis près de moi : c'est le même sang qui coulait dans nos veines.

Né six ans avant Maugris, j'étais déjà lancé dans le monde lorsqu'il acheva ses études : mon amitié pour mes frères commence à cette époque. Jusques-là nous n'avions pu nous voir ni nous connaître. Quoique plus âgé que mes frères, et entraîné dans le monde par mon goût pour la musique, je sentis le charme d'une amitié fraternelle ; et je préférai souvent aux vains amusemens du monde le plaisir plus doux et plus vrai de rester avec ceux que la nature me donnait pour compagnons et pour amis. Dirai-je que nos délassemens journaliers étaient de sortir des murs de Paris, d'aller ensemble dans la campagne, et de nous exercer aux jeux d'adresse que nous avions appris au collège. Pères insensés, vous désirez des richesses pour vos enfans. Ah ! désirez pour eux une ame pure et des

goûts simples ; vos souhaits tendront plus à leur félicité.

Au bout de trois ans, mes frères me furent enlevés : Dessalines passa à Saint-Domingue, Maugris fut envoyé à Rochefort, pour y servir dans la compagnie des jeunes cadets de la Marine : je restai seul à Paris ; et dans l'éloignement où j'étais de Maugris, pouvant communiquer avec lui fréquemment par le secours des lettres, la tendresse qu'il m'avait inspirée acquit la force et l'activité des passions les plus vives. Tout concourait à l'augmenter ; j'avais renoncé au monde, à la musique, à tout entièrement ; je vivais enseveli dans l'étude du grec et de la littérature ; mes seuls amusemens étaient d'écrire à mon frère et de recevoir ses lettres : il subsiste quelques monumens de ce commerce, et mon frère en conservait un souvenir si présent que, dans le commencement de la maladie qui nous l'a enlevé, il m'écrivait à la campagne : « J'attends tes lettres avec la même impatience que je les attendais autrefois à Rochefort ».

Dans la guerre dernière, au moment où les Anglais menaçaient de faire une descente

à l'isle d'Oleron, mon frère y commandait une batterie. Quelles allarmes ne me causèrent point ces funestes momens, et combien les évènemens publics eurent d'influence sur mon repos !

L'air de Rochefort, contraire au tempérament de Maugris, l'exposa à des fièvres continuelles : je le rappelai à Paris, et lorsque je le sus prêt d'y entrer, j'allai au-devant de lui. Nos transports, en nous revoyant, tinrent presque du délire ; on peut et on doit m'en croire. Je me regarderais comme coupable, si je mettais un mot d'exagération dans cet écrit. Sans doute le trouble passionné de mon frère et de moi en nous réunissant, cette émotion si vive que nous ne pouvions l'exprimer que par des sanglots, serait sortie de ma mémoire si une circonstance particulière n'avait servi à l'y graver. En allant au-devant de lui à deux lieues de Paris, je menai avec moi un jeune homme d'une ame assez froide et d'un esprit assez simple : ce jeune homme, surpris de nous voir sanglotter, sans pouvoir proférer une seule parole, nous répétait à tout moment, avec une apathique ingénuité : *Mes amis, qu'est-ce que vous avez donc ?*

Il ne concevait pas ce mélange de joie et de tendresse qui nous mettait hors de nous-mêmes.

Le médecin *Pousse* guérit mon frère de ses fièvres, et jugeant son tempérament incompatible avec l'air de Rochefort, il l'exhorta à quitter ce port de mer ou à changer de service. On eût dit que mon cœur avait dicté ce conseil. Je saisis ce prétexte favorable, et déterminai mon frère à ne plus s'éloigner de moi. Cependant, pour ôter à cette délibération l'air d'une démarche imprudente, nous y admîmes des personnes sensées; et mon frère, en renonçant au service, se dévoua à l'étude de la géométrie qu'à Rochefort il avait commencée ; il espéra pouvoir être un jour reçu de l'académie des sciences, et que cet état lui tiendrait lieu de celui qu'il abandonnait. Il travailla sous M. Bezout, de l'académie des sciences, et reçut quelques conseils de M. d'Alembert. Il fit dans cette carrière les progrès rapides qu'on devait attendre d'un esprit tel que le sien : il perça dans la géométrie transcendante, et l'illustre compagnie dont il désirait l'association, n'a pas dédaigné d'imprimer dans son recueil un mémoire que mon frère lui présenta.

Quelle était cependant la vie que nous menions alors ? car il s'agit plus dans cet écrit de peindre nos sentimens, que son esprit et ses talens. Demeurant ensemble, nous nous suffisions à nous-mêmes ; l'étude et nos conversations formaient le partage de notre vie : le soir ou l'après-dîner, suivant les saisons, nous nous promenions seuls aux Tuileries et au Cours ; lieux hélas ! que tous les jours je revois et que mon frère ne revoit plus.

Nés l'un et l'autre avec une ame sensible, jamais nous n'avions éprouvé les atteintes de l'amour, et sans doute notre amitié en devenait plus tendre et plus vive : nul partage ne l'affaiblissait ; nous ne connaissions aucun sentiment qui pût la balancer ; enfin nous employions à nous aimer cette première effervescence de l'ame, que la jeunesse consacre souvent à des passions plus dangereuses. Le moment vint où l'une de ces passions devait m'être connue, où j'allais éprouver l'amour, ses plaisirs et ses peines.

Un séjour de quelque-tems à la campagne où mon frère était avec moi (nous ne nous séparions jamais), forma, accrut, développa en moi cette passion avant que j'en

eusse soupçonné la naissance. De retour à Paris, ce fut à mon réveil que je me sentis séparé de celle que j'aimais ; je sentis que la même habitation ne nous était plus commune, et dans ce moment tout parut me manquer. Je me livrai quelque tems à de tristes rêveries ; je me trouvai baigné de larmes ; je descendis chez mon frère ; quelle fut ma surprise de le voir lui-même mouillé de pleurs que le même sentiment lui fesait répandre. Nous nous racontâmes ingénument ce que nous avions éprouvé à la campagne ; nous ne nous étions fait aucune confidence, parce que nous n'avions pas eu le tems de songer que nous en eussions une à nous faire. Tous nos momens s'étaient écoulés près de l'objet qui nous avait enivrés de ses charmes ; il fallait un moment de réflexion sur nous-mêmes, pour amener les confidences de l'amitié. Dans l'aveu mutuel que nous nous fîmes, mon frère apprit qu'à la campagne ma passion s'etait déclarée et qu'on l'avait écoutée. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire abjurer tout désir et toute espérance : il me fit, sans faste et sans effort, ce sacrifice, le plus grand qu'on puisse attendre : s'il en était de plus grands encore,

il ne les eût pas trouvés plus pénibles ; il devint le confident et l'ami de celle dont je devenais l'amant, et jamais de sa part un reproche, un écart de jalousie n'empoisonna les douceurs de cette union. Livré aux troubles de l'amour, l'amitié dans mon cœur ne fut plus qu'un second sentiment ; je n'aimais pas ma maîtresse plus que je n'avais aimé mon frère ; mais dans le cours de ma passion, j'aimais mon frère bien moins que ma maîtresse. Je ne veux point ici m'arrêter à décrire le caractère de mon amour, à dépeindre sa violence: loin de moi ce soin frivole: si j'en parle un moment, c'est pour me ménager une excuse à des torts que la suite de ce récit doit faire connaître. L'amour m'avait plongé dans une telle illusion, qu'il me semblait de vérité éternelle que j'avais été créé uniquement pour servir et adorer celle à qui j'appartenais ; ma vie donnée pour elle m'eût semblé un sacrifice simple, juste et nécessaire ; ma vie perdue pour elle dans les supplices, m'eût semblé un sacrifice plus agréable encore que le premier. Je demande une croyance pleine et entière, une foi aveugle pour tout ce que je dépose ici : je ne fais qu'énoncer les

sentimens

sentimens dont mille fois je me suis rendu compte. Maugris, à qui nulle de mes pensées n'était inconnue, s'étonnait quelquefois d'une illusion si grande; il me disait: « Com- » bien ton ame est plus combustible que » la mienne! Je ne pense pas que je puisse » jamais aimer une femme autant que je » t'aime ».

La mort de mon père avait laissé nos biens à Saint-Domingue, chargés de dettes. Nous étions réduits à une pension très-modique et payée très-infidèlement. Dans cet état de détresse, et dans l'ignorance absolue de nos affaires où nous vivions, mon frère conçut le projet de passer à Saint-Domingue; il m'en fit part dans une de nos promenades solitaires au Luxembourg. « Je ne te laisse » pas seul, me dit-il; Madame *** me » répond de ton bonheur; je t'engage ma » parole de n'être pas plus d'un an éloigné » de toi ». Ce terme prescrit irrévocablement à son absence, le désordre de nos affaires, mon amour qui m'occupait tout entier, me firent condescendre à son projet; il partit. Notre séparation fut triste et douloureuse, moins cependant que si mon ame fût restée seule et sans appui; alors l'aurais-je

laissé partir ? Maugris arrivé à Saint-Domingue, engagé dans le dédale de nos affaires, se vit retenu par ces liens : sa douceur, sa bonté infinie lui en donnèrent d'autres, encore pour lui plus difficiles à rompre : une mère, deux sœurs l'arrêtaient par leurs caresses, l'engageaient dans des projets de fortune : l'amour lui-même mêlait à ces séductions sa séduction plus touchante. Que de raisons de prolonger son absence ! Il y céda, et, oubliant sa promesse, il demeura sept ans et plus à l'Amérique. Ce long intervalle fournit à ma mémoire peu d'anecdotes qui le concernent : en voici une digne d'être conservée.

Mon frère avait reçu de moi une procuration illimitée, pour disposer de mon bien selon qu'il le jugerait convenable : il vendit sans mon aveu, sans m'en instruire même, l'habitation dont un tiers m'appartenait, et disposa de même sans mon aveu des fonds provenus de cette vente ; il en fit un usage qu'il savait que je désaprouverais. Vous, qui lisez ceci, vous pensez que j'accuse mon frère : au contraire, je le loue. Voici quels furent ses motifs, tels qu'il les annonça lui-même : « Je dispose de ces fonds pour le

» bien général de la famille, et j'use du bien
» de Chabanon comme du mien propre ».
On voit que sa confiance m'honorait; elle était un témoignage qu'il rendait à mon dévouement pour lui ; et je ne craindrai point d'affirmer qu'alors j'en étais digne. Il ne me vint pas un moment dans l'esprit que Maugris, en disposant de mon bien, eût passé les droits de l'amitié.

En 1769, une affaire de famille le fit revenir à Paris. Remis alors des longues agitations que l'amour m'avait causées, détrompé de ses illusions les plus douces, je jouissais en paix de mon ame comme d'un bien sauvé du naufrage. Dans ce calme heureux, je revis Maugris, et retrouvai pour lui dans mon cœur ma passion du premier âge. Cet instinct qui nous rapprochait l'un de l'autre se fortifiait encore par le souvenir des ingratitudes que l'amour m'avait fait éprouver. « C'est près de mon frère, me
» disais-je, que ma tendresse n'a rien à
» redouter, ni du caprice, ni de l'incons-
» tance ». Maugris devait, au bout de quatorze mois, retourner à Saint-Domingue : sa présence y était nécessaire. J'exigeai de lui le serment que nulle affaire, nul intérêt

ne prolongerait notre séparation : je lui fis voir le besoin absolu que j'avais de lui. Il m'écouta, et me promit tout ce que je demandais.

L'époque où je suis arrivé est la seule hélas ! qui me rappele des souvenirs amers. Mon frère eut envers moi des torts réels, que mon amitié plus indulgente aurait dû lui pardonner. La violence avec laquelle je les ressentis me rendit cruel envers ce frère si estimable, et sa douceur me pardonna l'excès de ma sévérité. Si quelqu'un pouvait douter de la scrupuleuse exactitude de mes dépositions, qu'il lise l'accusation que je vais faire de moi-même ; elle est un garant de ma sincérité irréprochable. Séparé de Maugris, lui seul m'occupa tout entier : jamais une semaine ne s'écoula sans que je l'eusse entretenu de ma tendresse ; enfin, 64 lettres lui avaient porté au-delà des mers les témoignages de ma vive affection, sans qu'une seule réponse eût encore consolé ma tristesse. Engagé dans une affaire qui compromettait ma fortune et interessait ma sensibilité, je lui avais envoyé toutes les pièces du procès, afin de l'associer à mon chagrin : j'ignorais encore ce qu'il pensait de cette

affaire injuste et malheureuse : enfin, au bout de huit ou dix mois, je reçus un billet de lui ; il se contentait d'y désaprouver légèrement l'injustice dont j'avais pensé être la victime, et m'apprenait à la fin qu'il était intimement lié avec la personne dont j'avais à me plaindre. Ce n'était point une liaison formée par l'amour. Ce billet me dechira le cœur ; il me fit voir comme une fausse illusion l'idée que je n'étais qu'un avec mon frère. L'indignation de ma tendresse était en moi un sentiment d'équité, car tout ennemi de Maugris eût été le mien ; mais je ne vis rien de ce qui pouvait excuser sa faiblesse, et j'obéis à l'impétuosité de mon caractère. J'écrivis à mon frère que, d'aprés l'aveu qu'il m'avait fait, l'union qui nous identifiait était dissoute. Sur cette lettre, Maugris quitta Saint-Domingue pour me rejoindre. Sur mer il fut accueilli d'une tempête violente. Le vaisseau, démâté, était prêt à périr. Dans cette horrible situation, mon frère eut la pensée de m'écrire, et un vaisseau qui fesait route vers la France, et qui donna du secours au sien, m'apporta sa lettre : j'y lus qu'*il était en péril*, *et qu'il*

n'espérait pas que sa situation me touchât. Cette lettre fit sur moi peu d'impression, tant le dépit et la fureur d'un sentiment trompé m'avait endurci ; *Si dentro impietrai.* Mon frère échappa aux dangers de la tempête. Débarqué à Nantes, il me demanda s'il viendrait à Paris, et si je consentais à le voir. Ma réponse fut que *je le verrais avec plaisir ; que j'estimerais à jamais ses vertus, et que j'apprécierais toujours la douceur et l'agrément de son commerce : pour ce sentiment,* ajoutai-je, *qui me faisait vivre en vous autant qu'en moi-même, jugez-vous, et voyez si vous l'avez mérité.* Mon frère se rendit à Paris ; en me voyant, ces premières paroles furent : *tu ne m'aimes plus.* Je lui repondis les mêmes choses que je lui avais écrites : il se jetta à mes genoux, me prit les mains, qu'il baigna de ses larmes, et me dit (je cite ses propres paroles) : *ôte-moi la vie, si tu veux m'ôter ta tendresse.* Dans ce moment je me sentis touché ; j'embrassai mon frère, et consentis à tout oublier. Notre amitié cependant, renouée de nouveau, n'avait plus ce charme, cet enivrement de nos premières illusions. Les blessures de l'ame se referment,

mais les plaies cicatrisées rendent long-tems ses impressions moins vives et moins délicates.

Dans le récit qu'on vient de lire, on a dû me trouver sévère jusqu'à la dureté. Si ce défaut de mon caractère relève les qualités plus aimables de mon frère, je souscris sans peine au jugement qui me condamne : je réclame pourtant quelqu'indulgence pour une ame sensible, impétueuse, et plus d'une fois trahie, qui, se jettant dans les bras de l'amitié comme dans un port tranquille, frémissait d'y retrouver encore l'apparence de l'injustice et de l'ingratitude.

Quel frère, quel ami n'eût envié l'union qui m'attachait à Maugris ? Si la femme qu'il avait choisie m'enlevait ses plus chères affections, ma place dans son cœur était immédiatement après cet objet digne d'estime et d'adoration. Le rapport des goûts entre mon frère et moi rendait plus délicieuse l'habitude de passer nos jours l'un avec l'autre. Maugris, depuis qu'il s'était fixé en France, n'avait adopté aucun genre de travail : la lecture seule lui tenait lieu d'occupation. Un jour nous nous promenions solitairement aux Tuileries, suivant notre

usage : je le quittai une heure : lorsque je le rejoignis, il me dit la première strophe de l'ode *Justum et tenacem propositi virum*, qu'il venait de traduire en vers. Etonné qu'il maniât avec tant de facilité un art qui exige tant d'exercice, et qu'il n'avait point cultivé depuis sa sortie du collège, je l'exhortai à continuer. L'ode en quelques jours fut achevée, telle qu'on la trouve dans la traduction qu'il a imprimée. MM. Champfort de Lille, Thomas, Rulhières la louèrent ainsi que moi avec surprise, et je reconnus que l'estime de son talent n'était pas en moi l'aveugle prévention de l'amitié. Maugris de ce moment conçut une sorte de passion pour la poësie et s'y livra tout entier. Les odes qu'il traduisait, lues dans plusieurs sociétés, y obtinrent le succès prématuré qui doit faire redouter aux auteurs le moment d'une publicité plus grande. Le troisième livre d'Horace, que mon frère a mis au jour, essai d'un travail pour lequel il demandait des encouragemens, fut regardé par tous ceux qui aimaient les vers et qui en font, comme la preuve d'un talent d'autant plus marqué, que dix-huit ans d'abandon et d'oubli n'avaient pu l'éteindre. Le reste

du public accueillit cette production estimable avec cette indifférence qu'autrefois Cicéron ressentit pour toute poësie lyrique, et que notre nation, depuis quarante ans, témoigne pour les vers. Des odes tirées de sujets anciens, pour nous sans intérêt, et pleines de mœurs qui nous sont étrangères, pouvaient difficilement triompher de ce dégoût. Malgré tant d'inconvéniens, je pense encore que si Maugris, sans une sorte de célébrité précoce, eût achevé la traduction de toutes les odes, et que cet ouvrage mûri dans l'obscurité, eût acquis toute la perfection que l'auteur était en état d'y mettre, cette traduction d'Horace serait la seule qu'on voulût lire. Autant Maugris avait saisi avec ardeur les premières apparences d'un succès, autant il se sentit découragé par la simple apparence d'un revers. D'ailleurs, témoin et confident des peines que j'éprouvais dans la littérature, sa sensibilité les lui exagérait encore. Né pour goûter la douce paix d'une ame pure et bienveillante, il se dégoûtait d'une profession où il lui semblait que l'amour d'une vaine célébrité étouffe tout sentiment de bienveillance, que l'injustice et la haine, pour signaler leurs fureurs, n'attendent pas

même les circonstances épineuses de la rivalité et le prétexte odieux de l'envie. A ce tableau défavorable des lettres, de leur culture ingrate, j'opposais l'image consolante des plaisirs attachés à l'étude, et à une mutuelle communication de travaux entre des personnes qui s'aiment et s'estiment. Maugris reconnaissait ces avantages d'autant plus aisément que nous les goûtions l'un avec l'autre. Quels momens nous avons passés dans son hermitage *de V rberie!* Réunis uniquement en famille, nous aimant tous, et occupés chacun suivant notre inclination! Maugris et moi nous l'étions de littérature; mille entretiens particuliers nous rendaient communs les fruits de nos lectures; ils épuraient et rectifiaient nos opinions; les vers ébauchés le matin dans la solitude, s'achevaient dans la conversation du soir: les hommes de lettres qui liront ceci, apprécieront sans peine le bonheur dont je leur offre la peinture. Cette félicité, je l'ai perdue; elle ne peut plus renaître.

Un jour, mon frère, pour justifier une sorte de réfroidissement qu'il mettait à ses travaux, me dit: „J'ai perdu mes dix plus „belles années à Saint-Domingue, j'ai peu

„ lu, peu réfléchi ; en supposant que j'aie „ le talent de mettre en œuvre, la matière „ me manque „. Je lui répondis qu'ayant fait des études plus longues et plus suivies, j'avais amassé différens sujets d'ouvrages auxquels je le priais de coopérer. La ressemblance de nos idées, ajoutai-je, en favorise l'association fraternelle. En effet, je doute que dans un écrit qui nous eût appartenu également, on eût pu distinguer nos propriétés différentes. Mon frère se passionna sur la proposition que je lui fesais ; toute communauté avec moi ne pouvait que lui être chère : celle-ci avait un charme particulier, elle confondait entre nous l'intérêt de la vanité, cet intérêt délicat et jaloux qui ne souffre ordinairement ni communauté ni partage. Enfin, cette association de nos revers et de nos succès, nuls frères, avant nous, ne l'avaient imaginée, et nous donnions les premiers l'exemple d'une vertu aussi douce que naturelle. Ce projet n'eut point son accomplissement. Les circonstances, qui s'y opposèrent, vont, pour la seconde fois, mettre dans tout son jour la bonté de mon frère, la douce condescendance de son caractère et la violence du mien.

Deux enfans lui avaient été recommandés, c'étaient les nièces de sa femme, âgées l'une de six, l'autre de cinq ans. Le père et la mère étaient partis pour les Colonies; mon frère avait accepté avec peine ce dépôt, trop chèr pour n'être pas dangereux. A peine on le lui eut remis, qu'il se dévoua tout entier à l'instruction de ces enfans, et j'appris que tout projet de littérature s'étoit effacé de son esprit. Aigri par le souvenir du passé, je vis dans ce prompt changement un défaut de caractère, un dévouemen exagéré pour des enfans qui lui étaient étrangers. Enfin, je vis l'oubli léger de nos projets, et l'ingrate rupture d'une société de travaux que je lui avais offerte avec transport, et qu'il avait acceptée de même. Au-lieu de ces motifs coupables, que n'en supposais-je à mon frère de plus innocens et de plus vrais, le désir d'obliger, et l'envie de plaire à sa femme? Tout reproche s'aigrit lorsqu'on le renferme dans son ame. Contre mon instinct, mes principes et ma coutume, je n'osai dire à Maugris combien je désapprouvais sa conduite, et cette réticence fatale mit entre nous une humeur secrette, une sourde disconvenance. Faut-il, hélas! quand

je pleure ce frère si chéri, faut-il me rappeler qu'une année écoulée auprès de lui, substitua aux douceurs de notre commerce intime, la froide régularité d'une société sans charmes et sans épanchemens ! Ce qui devait achever de nous désunir nous rapprocha Je fus noirci auprès de lui par une calomnie atroce; il me tut quelque-tems l'accusation, pour ne pas me mettre aux prises avec l'accusateur; mais sa conduite, quoique tempérée par cette indulgence qui ne l'abandonna jamais, me laissait entrevoir quelque secret mécontentement Le moment des éclaircissemens arriva enfin; deux mots suffirent à ma justification : ces mots pour nous si importans, il semblait que la tendre impatience de mon malheureux frère les lût dans mon ame, avant que ma bouche les eût proférés : cette explication, sur un point essentiel, en produisit une sur tous les points qui nous divisaient. Ce rapide epanchement de plaintes et de reproches dont nos cœurs oppressés se delivraient, ressemblait a l'une de ces crises violentes et salutaires aux malades, qui les rappelent des portes de la mort au doux calme d'une santé renaissante; ainsi je me sentis revivifier. Ce poids d'une dou-

leur sombre qui m'étouffait s'allégea tout-à-coup, et me permit de respirer; mes yeux séchés et endurcis s'ouvrirent aux larmes; je courus à mon frère comme on court à un bien qu'on craint de voir échapper : le même empressement le précipita dans mes bras; nous nous tînmes long-tems serrés, suffoqués tous les deux par nos sanglots; et le prodige que cette crise opéra, fut d'anéantir la mémoire de tout ce qui avait précédé, et d'attacher ce moment de notre vie à ceux où nous nous étions le plus aimés, en fesant disparaître tout l'espace intermédiaire. Quel ami séparé par la mort de celui qu'il chérissait, s'il pouvait le rappeler au jour, ne lui pardonnerait pas en cet heureux moment toutes les injustices de sa vie? L'instant qui nous avait aliéné fut pour nous comme une mort passagère; celui qui nous rendit l'un à l'autre ne nous permit de sentir que le besoin de nous aimer. L'évènement que je raconte n'a guères devancé que d'une année la mort affreuse qui me réduit à pleurer mon frère; je le recouvrais pour le perdre bientôt à jamais. Ah! dumoins, cette dernière de nos années a réparé le malheur de quelques autres. J'y aimai Maugris sans reproche et

sans ombrage ; il m'avait recouvré tout entier ; je jouissais de lui sans réserve : le ciel qui me condamnait à le pleurer bientôt, ne m'a rien dérobé une année entière des charmes d'une amitié si précieuse.

Maugris, au mois de juin de cette année 1780, fut pris d'une toux que sa constitution vigoureuse lui fit négliger d'abord, et dont personne ne soupçonna l'importance, que lorsqu'elle fut sans remède. Il ne fut pas des derniers à sentir les dangers de son état; mais la crainte d'allarmer sa femme et ses amis, la crainte même d'attrister les derniers tems de sa vie, lui fit renfermer en lui-même la prescience qu'il avait de son sort. Absent cette automne, je vivais dans l'heureuse sécurité que m'inspiraient ses lettres pleines de calme et de gaîté : ce ne fut qu'au moment où je lui annonçai mon retour qu'il me fit pressentir l'état où je devais le trouver, sans pourtant m'en montrer toute l'énormité. Alors mon illusion cessa, et les premiers regards que j'attachai sur son visage déjà décharné, ne confirmèrent que trop mes funestes pressentimens. Cependant, tout semblait autour de lui vivre dans l'espérance ; il s'efforçait de

nourrir en nous cette erreur dont il ne goûtait pas les charmes. On se contraignait pour lui montrer un visage riant, et sa femme qui ne le quittait pas, forcée à dévorer ses larmes, attendait pour les répandre, qu'un sommeil passager eût fermé les yeux du malade. Les progrès du mal furent si rapides et si douloureux, qu'ils firent prendre à Maugris une résolution nouvelle. Il força son médecin, qui était son ami, à lui prononcer son arrêt de mort; èt l'ayant entendu, il ne songea plus qu'à l'emploi le plus utile de ses derniers jours. Il m'envoya chercher. Que l'on se peigne un malheureux assis dans son lit de douleur, c'est l'unique situation qu'il put supporter, suffoqué par l'hydropisie, dernier résultat de la dissolution du sang, il ne pouvait plus parler qu'autant qu'on lui soutenait la tête d'une main, et le dos de l'autre; il implora de moi ce dernier secours, et recueillant toutes ses forces pour parler, il me dit: « La mort ne me
» fait aucune peine; dix ans plutôt, dix
» ans plus tard, n'est-ce pas tout de même?
» Rappele-toi nos entretiens secrets; ce que
» je pensais sur la mort, je le pense à pré-
» sent. Je me suis fait prononcer mon arrêt,

» afin

» afin d'avoir devant moi quelques jours
» que je puisse employer à raisonner, et
» à user la douleur de ma pauvre femme.
» Je veux de mon vivant lui faire pleurer
» ma mort, et l'accoutumer à en supporter
» l'idée : je ne lui parlerai plus d'autre
» chose ; comme j'ai de la peine à respirer,
» supplée à ce que je ne puis faire : ses
» enfans seront sa plus grande consolation :
» je ne te les recommande pas ; je sais qu'ils
» sont adoptés déjà dans ton cœur : je l'ai dit
» à ma femme ; dis-le lui toi-même ; placez-
» vous tous les deux auprès demoi, embras-
» sez-vous, et pleurez ensemble : vos pleurs
» sont ma consolation ». Il me fit signe de ne plus le soutenir ; alors je me précipitai dans les bras de ma belle-sœur, et, sanglottant l'un et l'autre auprès de mon malheureux frère, nous nous jurâmes de nous dévouer tout entiers au bonheur de ses enfans. Lorsque cette scène douloureuse eut duré quelque-tems, mon frère me fit signe du doigt qu'il voulait me parler.
» Je ne puis plus pleurer, me dit-il, je
» n'en ai plus la force ; mais je jouis de vos
» larmes : elles répandent du baume sur
» mon cœur » ; et me prenant alors la

main, qu'il baisa plusieurs fois, *mon bon petit ami, disait-il, combien je t'aime !* Il demanda du papier et de l'encre, et traça un écrit assez long, dans lequel il nous adresse, à tous séparément, les plus tendres adieux. Sa femme, à qui cet écrit devait être remis après sa mort, y est nommée la première, ainsi qu'elle était placée dans son cœur; et jamais prédilection ne fut mieux méritée. L'article qui me concerne est conçu en ces termes : « On a dit que ma tendresse pour » Chabanon ressemble plus à l'amour qu'à » l'amitié ; c'est avec ce sentiment que je » meurs » . . . . Et moi, qui transcris ces paroles déchirantes, j'ai pu, durant une année, soupçonner, accuser la tendresse de ce frère aimable ! Le ciel m'en punit en me l'enlevant. O vous qui lisez ceci, si vous possédez un frère, un ami tel que celui que je regrette, gardez-vous d'une injustice semblable à la mienne; songez au jour où la mort coupera les nœuds d'une union si chère, et vous craindrez d'en perdre les précieux instans.

Maugris n'a survécu qu'un jour à l'arrêt fatal qu'il s'était fait prononcer. Le 19 novembre de l'année 1780 ses faiblesses re-

doublèrent, et il mourut suffoqué par un étouffement. Sa femme bientôt après tomba dans des convulsions effrayantes, et que, pendant deux jours, rien ne put calmer : ce terme expiré, elle passa de cet état violent, à celui d'une douleur que les larmes soulagent. Hélas ! elle en conservera longtems l'usage. Quand on a perdu le compagnon de sa vie, près de qui, loin du monde, on goûtait un bonheur de tous les instans, les consolations sont difficiles : quand on a perdu la société d'un ange tel que Maugris, les consolations peut-être sont impossibles. O vertueux enfant ! (quel nom puis-je te donner qui peigne mieux la douce sensibilité de ton ame ?) enfant adoré de tous les tiens, estimé du reste du monde, c'est en pleurant que ton malheureux frère rend ce dernier hommage à tes vertus. Ces pleurs que je répands, combien ton ame en jouirait, si tu pouvais les connaître ! J'offre à ton ombres ce tributs qui ne peuvent passer jusqu'à toi ; ou plutôt, ta femme, tes enfans, restes précieux de toi-même, seront les objets des soins et de la tendresse que je te devais. Tu me les as légués en mourant ; que dis-je ? tu n'as pas jugé nécessaire de les recom-

mander à ma tendresse : nos cœurs sur ce point, comme sur tant d'autres, n'ont pas eu besoin de s'expliquer pour s'entendre. Je tiendrai tout ce que tu t'es promis de moi ; j'élèverai ceux à qui tu donnas la vie. La meilleure leçon et l'unique peut-être que je veuille leur donner, sera de leur proposer ton exemple et celui de leur mère ; j'irai dans cette campagne que tu aimais, et dont la solitude fit nos delices : chaque pas que j'y ferai me rendra ton souvenir plus présent. Là, me dirai-je, nous composâmes ensemble tels vers ; il me fit telle confidence ; là, une tendre explication termina nos differens. Si ma plume confie encore au papier quelques-unes de mes pensées, isolé dans mes travaux ingrats, « Qu'est devenu, m'écrie- » rai-je, l'ami dont les lumières me gui- » daient, dont le goût réformait mes erreurs ; » l'ami qui désirait mes succès plus que les » siens-mêmes »? Oui, je le jure ; et cet aveu est sans exagération, Maugris eût dévoué au mépris ses talens pour illustrer les miens. Féroces amans de la gloire, qui, pour la plus vaine prétention, trahissez vos amis les plus chers, croyez à ce tendre désintéressement, quoique vous ne puissiez le concevoir.

Tel fut le frère et l'ami qu'un sort prématuré m'enlève. Ses papiers, qu'il m'a laissés, et que je relis sans cesse, m'occupent de sa mémoire au milieu de mes travaux : sa femme et ses enfans le rendent pour ainsi dire à mes regards : par-tout il m'est présent ; il me le sera quand la mort fermera mes yeux : je me souviendrai que mon frère expira avec la fermeté d'un héros, et l'innocente douceur d'un enfant. Puissai-je dans ce moment, et dans tous ceux de ma vie, être assez heureux pour lui ressembler.

FIN.